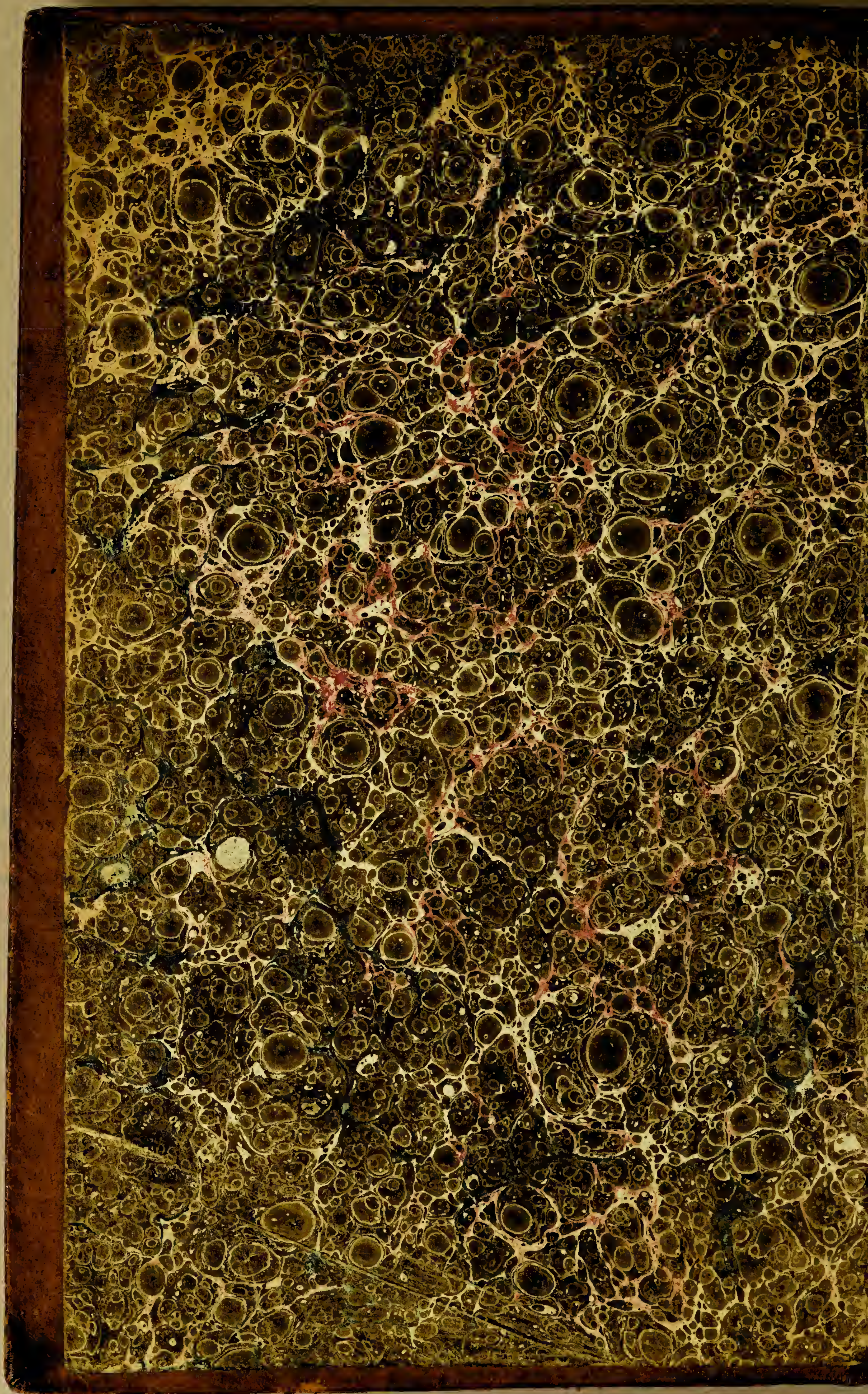
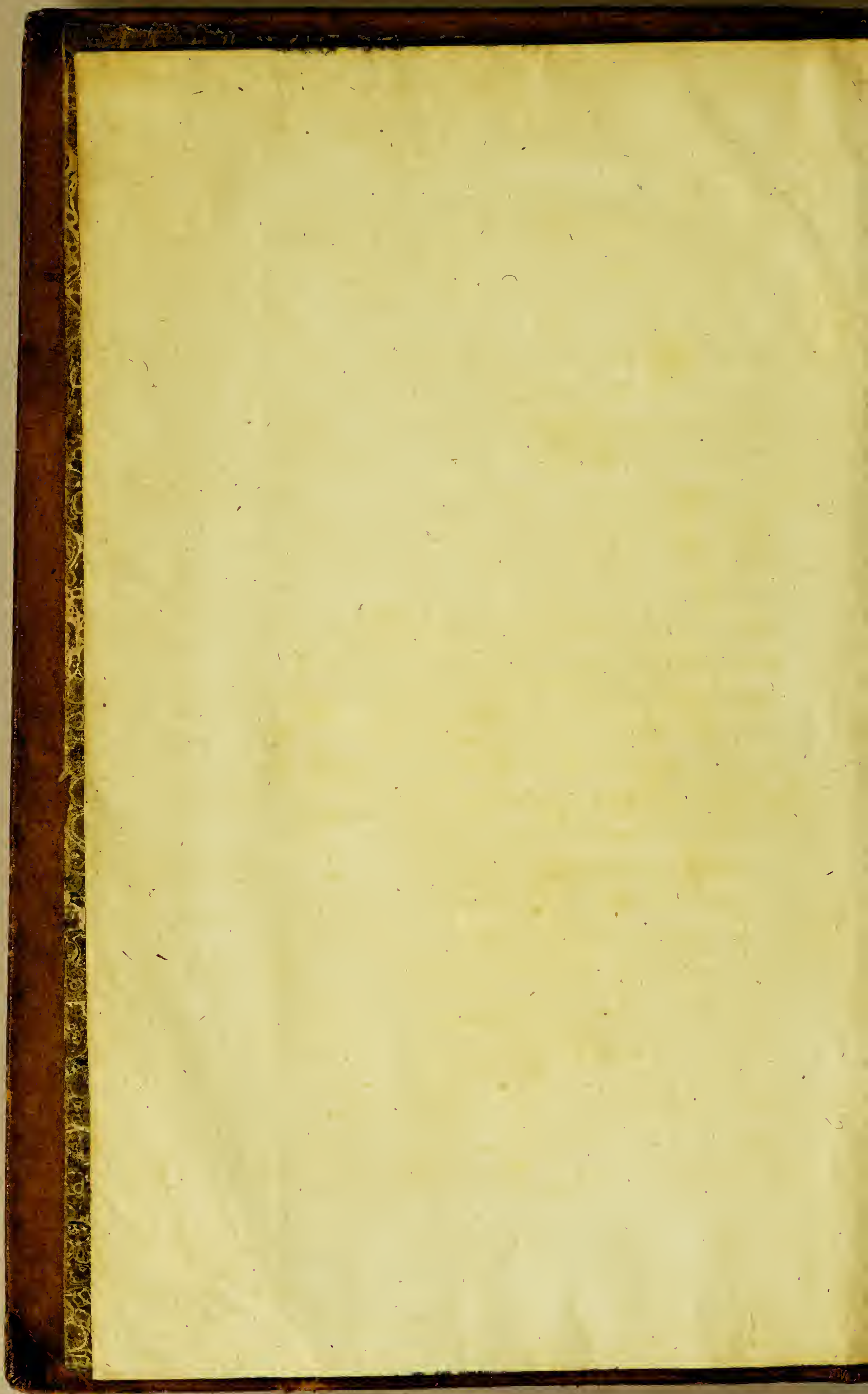








COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

AVEC des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; CONTENANT des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR Mr. BANCAREL.

TOME DOUZIEME.



PARIS.

FR. DUFART, PÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



1809.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE DE LA PÉROUSE.

TROISIÈME ET DERNIÈRE ANNÉE DE SON VOYAGE.

Le 2 août 1787, ainsi que je l'avois annoncé, nous mîmes à la voile avec une petite brise de l'ouest, qui ne régnoit qu'au fond de la baie. Le tems fut beau d'abord, et nous permit de relever la côte de Tartarie, jusqu'au pic Lamanon : il devint ensuite très-mauvais; nous eûmes à essuyer des vents, de la pluie et des brumes : notre position, dans un canal dont les terres nous étoient alors cachées, étoit au moins très-fatigante; mais ces bourrasques dont nous murmurions, étoient les avant-coureurs des vents du nord, sur lesquels nous n'avions pas compté, et qui se déclarèrent le 8, après un orage. Ils nous permirent d'atteindre, plutôt que nous ne l'espérions, le sud du canal, où

j'aperçus une petite île plate, à six lieues environ de la grande. Je l'appelai *île Monneron*, du nom de notre ingénieur. Nous dirigeâmes notre route entre ces deux îles, et bientôt nous eûmes connoissance d'un pic dont l'élévation étoit au moins de douze cents toises; il paroissoit n'être composé que d'un roc vif, sans arbres ni verdure, et ayant conservé de la neige dans ses fentes. Je l'ai nommé *pic de Langle*. Nous voyions en même tems d'autres terres plus basses. La côte de l'île Ségalien se terminoit en pointe; on n'y remarquoit plus de doubles montagnes : tout annonçoit que nous touchions à son extrémité méridionale, et que les terres du pic étoient sur une autre île. Nous mouillâmes le soir avec cette espérance, qui devint une certitude le lendemain, où le calme nous força de mouiller à la pointe méridionale de l'île Ségalien. Cette pointe, que j'ai nommée *cap Crillon* (1), est située par 45 degrés 57 minutes de latitude nord, et 140 degrés 34 minutes de longitude orientale; elle termine cette île, une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le Globe, séparée de la Tartarie par une manche qui finit au nord par des bancs, entre lesquels il n'y a point de passage pour les vaisseaux, mais

(1) *Voyez* la carte de l'Asie.

où il reste vraisemblablement quelque chenal pour des pirogues, entre ces grandes herbes marines qui obstruent le détroit. Cette même île est l'Oku-Jesso (1); et l'île de Chicha, qui étoit par notre travers, séparée de celle de Ségalien par un canal de douze lieues, et du Japon par le détroit de Sangar, est le Jesso des Japonais, et s'étend au sud jusqu'au détroit de Sangar. La chaîne des îles Kuriles est beaucoup plus orientale, et forme, avec le Jesso et l'Oku-Jesso, une seconde mer qui communique avec le bassin du Nord, et d'où on ne peut pénétrer sur la côte de Tartarie qu'en traversant, ou le détroit que nous venions de découvrir par 45 degrés 40 minutes, ou celui de Sangar, après avoir débouqué entre les Kuriles. Ce point de géographie, le plus important de ceux que les voyageurs modernes avoient laissé à résoudre à leurs successeurs (2), nous coûtoit bien des fatigues, et il avoit nécessité beaucoup

---

(1) Oku-Jesso signifie haut Jesso, ou Jesso du nord. Les Chinois l'appellent *Ta-han*.

(2) Des ténèbres impénétrables avoient enveloppé, jusqu'à ce jour, les parties du Globe connues sous le nom de *Jesso* et d'*Oku-Jesso*, dont la position avoit tellement varié dans l'opinion des géographes, qu'on eût été tenté de croire que leur existence étoit romanesque. En effet, si on consulte les cartes d'Asie des

de précaution, parce que les brumes rendent cette navigation extrêmement difficile. Depuis le 10 avril, époque de notre départ de Manille,

---

auteurs suivans, on voit qu'en 1650 Sanson nous représente la Corée comme une île; le Jesso, l'Oku-Jesso, le Kamtschatka, n'existent point sur sa carte, et on y voit le détroit d'Anian ou de Béering séparant l'Asie de l'Amérique septentrionale.

En 1700, Guillaume de Lisle joignoit le Jesso et l'Oku-Jesso, et prolongeoit cet ensemble jusqu'au détroit de Sangar, sous le nom de *terre de Jesso.*

Danville donna, en 1732, une carte de cette partie de l'Asie beaucoup plus approchante de la vérité que celle qu'il nous a donnée vingt ans après, dans laquelle le golfe et le cap Aniva tiennent au continent, et le cap Patience forme la pointe méridionale de l'île Ségalien; ces cartes, et une partie des suivantes, présentent la même erreur sur le détroit de Tessoy.

Desnos a, comme Danville, reculé la science de la géographie par sa carte de 1770, bien inférieure à celle qu'il avoit publiée en 1761.

En 1744, Hasius formoit du Jesso, du cap Aniva et du cap Patience, une presqu'île tenant à la Tartarie, dont elle étoit séparée par un golfe, dans lequel on entroit par le détroit de Tessoy.

Une carte d'Asie, sans date et sans nom d'auteur, mais qui doit avoir été imprimée après le voyage du Kastricum, représente les deux Jesso comme deux îles indépendamment de l'île Ségalien; le Jesso intermédiaire, vu par les Hollandais, comprend le

jusqu'au jour auquel nous traversâmes le détroit, nous n'avons relâché que trois jours dans la baie de Ternai, un jour dans la baie de

---

golfe et le cap Aniva : mais il est à remarquer que ce second Jesso est séparé de l'île Ségalien par un détroit placé à 44 degrés; ce qui prouve que déjà l'on conjecturoit l'existence du détroit découvert par la Pérouse, soupçonné par le père du Halde, adopté, ensuite rejeté par Danville.

Robert en 1767, Robert de Vaugondy en 1775, Brion en 1784, Guillaume de Lisle et Philippe Buache collectivement en 1788, ont successivement copié et reproduit les mêmes erreurs.

Enfin on ne peut mieux dépeindre le chaos des idées sur cette partie du Globe, dont les connoissances anciennes ont été si savamment discutées et rapprochées par Philippe Buache, que par ces mots extraits de ses *Considérations géographiques*, page 115 :

« Le Jesso, après avoir été transporté à l'orient, » attaché au midi, ensuite à l'occident, le fut enfin » au nord..... »

Ma seule intention, dans ces rapprochemens, a été d'établir, par des preuves incontestables, que la géographie de la partie orientale de l'Asie étoit dans son enfance, même en 1788, époque postérieure au départ de notre infortuné navigateur, et que c'est à sa constance, à son zèle et à son courage, que nous devons enfin les connoissances qui fixent nos incertitudes. (Note du premier Rédacteur du voyage de la Pérouse.)

Langle, et cinq jours dans la baie de Castries; car je ne compte pour rien les mouillages en pleine côte que nous avons faits, quoique nous ayons envoyé reconnoître la terre, et que ces mouillages nous aient procuré du poisson. C'est au cap Crillon que nous reçûmes à bord, pour la première fois, la visite des insulaires; car, sur l'une ou l'autre côte, ils avoient reçu la nôtre sans témoigner la moindre curiosité ou le moindre désir de voir nos vaisseaux. Ceux-ci montrèrent d'abord quelque défiance, et ne s'approchèrent que lorsque nous leur eûmes prononcé plusieurs mots du vocabulaire que M. Lavaux avoit fait à la baie de Langle. Si leur crainte fut d'abord assez grande, leur confiance devint bientôt extrême. Ils montèrent sur nos vaisseaux comme s'ils eussent été chez leurs meilleurs amis, s'assirent en rond sur le gaillard, y fumèrent leur pipe. Nous les comblâmes de présens; je leur fis donner des nankins, des étoffes de soie, des outils de fer, des rassades, du tabac, et généralement tout ce qui me paroissoit leur être agréable : mais je m'aperçus bientôt que l'eau de vie et le tabac étoient pour eux les denrées les plus précieuses; et ce fut néanmoins celles que je leur fis distribuer le plus sobrement, parce que le tabac étoit nécessaire à nos équipages, et que je

craignois les suites de l'eau de vie. Nous remarquâmes encore plus particulièrement dans la baie de Crillon, que la figure de ces insulaires est belle et d'une proportion de traits fort régulière; ils étoient fortement constitués et taillés en hommes vigoureux. Leur barbe descend sur la poitrine, et ils ont les bras, le cou et le dos couverts de poils : j'en fais la remarque, parce que c'est un caractère général; car on trouveroit facilement en Europe plusieurs individus aussi velus que ces insulaires. Je crois leur taille moyenne inférieure d'environ un pouce à celle des Français; mais on s'en aperçoit difficilement, parce que la juste proportion des parties de leur corps, leurs différens muscles fortement prononcés, les font paroître en général de beaux hommes. Leur peau est aussi basanée que celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie.

Leurs manières sont graves, et leurs remercîmens étoient exprimés par des gestes nobles; mais leurs instances pour obtenir de nouveaux présens furent répétées jusqu'à l'importunité. Leur reconnoissance n'alla jamais jusqu'à nous offrir à leur tour, même du saumon, dont leurs pirogues étoient remplies, et qu'ils remportèrent en partie à terre, parce que nous avions refusé le prix excessif qu'ils en deman-

doient : ils avoient cependant reçu en pur don des toiles, des étoffes, des instrumens de fer, des rassades, etc. La joie d'avoir rencontré un détroit autre que celui de Sangar, nous avoit rendus généreux : nous ne pûmes nous empêcher de remarquer combien, à l'égard de la gratitude, ces insulaires différoient des Orotchys de la baie de Castries, qui, loin de solliciter des présens, les refusoient souvent avec obstination, et faisoient les plus vives instances pour qu'on leur permît de s'acquitter. Si leur morale est en cela bien inférieure à celle de ces Tartares, ils ont sur eux, par le physique et par leur industrie, une supériorité bien décidée.

Je n'ai ni vu danser ni entendu chanter ces insulaires; mais ils savent tous tirer des sons agréables de la tige principale d'un grand céleri, ou d'une espèce d'euphorbe, ouverte par les deux extrémités; ils soufflent par le petit bout : ces sons imitent assez bien les sons adoucis de la trompette. L'air qu'ils jouent est indéterminé; c'est une suite de tons hauts et bas, dont la totalité peut aller à une octave et demie ou deux octaves, c'est à dire, à douze ou seize notes. Nous ne leur avons pas reconnu d'autre instrument de musique.

Tous les habits de ces insulaires sont tissus de leurs propres mains : leurs maisons offrent

une propreté et une élégance dont celles du continent n'approchent pas; leurs meubles sont artistement travaillés, et presque tous de fabrique japonaise. Ils ont un objet de commerce très-important, inconnu dans la manche de Tartarie, et dont l'échange leur procure toutes leurs richesses; c'est l'huile de baleine. Ils en récoltent des quantités considérables : leur manière de l'extraire n'est cependant pas la plus économique; elle consiste à couper par morceaux la chair des baleines, et à la laisser pourrir en plein air sur un talus exposé au soleil : l'huile qui en découle est reçue dans des vases d'écorce, ou dans des outres de peau de veau marin. Il est à remarquer que nous n'avons pas vu une seule baleine sur la côte occidentale de l'île, et que ce cétacée abonde sur celle de l'est. Il est difficile de douter que ces insulaires ne soient une race d'hommes absolument différente de celle que nous avons observée sur le continent, quoiqu'ils n'en soient séparés que par un canal de trois ou quatre lieues, obstrué par des bancs de sable et de goémon : ils ont cependant la même manière de vivre; la chasse, et plus particulièrement la pêche, fournissent presqu'entièrement à leur subsistance. Ils laissent en friche la terre la plus fertile, et ils ont vraisemblablement, les uns et les autres, dé-

daigné l'éducation des troupeaux, qu'ils auroient pu faire venir du haut du fleuve Ségalien, ou du Japon. Mais un même régime diététique a formé des constitutions bien différentes : il est vrai que le froid des îles est moins rigoureux par la même latitude que celui des continens ; cette seule cause ne peut cependant avoir produit une différence si remarquable. Je pense donc que l'origine des Bitchys, des Orotchys, et des autres Tartares du bord de la mer, jusqu'aux environs de la côte septentrionale du Ségalien, leur est commune avec celle des Kamtschadales, des Koriaques, et de ces espèces d'hommes qui, comme les Lapons et les Samoïèdes, sont à l'espèce humaine ce que leurs bouleaux et leurs sapins rabougris sont aux arbres des forêts plus méridionales. Les habitans de l'île Ségalien sont, au contraire, très-supérieurs par leur physique aux Japonais, aux Chinois et aux Tartares Mantcheoux ; leurs traits sont plus réguliers et approchent davantage des formes européennes. Au surplus, il est très-difficile de fouiller et de savoir lire dans les archives du Monde, pour découvrir l'origine des peuples ; et les voyageurs doivent laisser les systêmes à ceux qui lisent leurs relations.

Nos premières questions furent sur la géographie de l'île, dont nous connoissions une

partie mieux qu'eux. Il paroît qu'ils ont l'habitude de figurer un terrain; car, du premier coup, ils tracèrent la partie que nous venions d'explorer, jusque vis à vis le fleuve Ségalien, en laissant un passage assez étroit pour leurs pirogues. Ils marquèrent chaque couchée, et lui donnèrent un nom : enfin on ne peut pas douter que, quoiqu'éloignés de l'embouchure de ce fleuve de plus de cent cinquante lieues, ils n'en aient tous une parfaite connoissance; et sans cette rivière, formant le point de communication avec les Tartares Mantcheoux, qui commercent avec la Chine, les Bitchys, les Orotchys, les Ségaliens, et généralement tous les peuples de ces contrées maritimes, auroient aussi peu de connoissance des Chinois et de leurs marchandises, qu'en ont les habitans de la côte d'Amérique. Leur sagacité fut en défaut lorsqu'il leur fallut dessiner la côte orientale de leur île; ils la tracèrent toujours sur la même ligne nord et sud, et parurent ignorer que la direction en fût différente; en sorte qu'ils nous laissèrent des doutes, et nous crûmes un instant que le cap Crillon nous cachoit un golfe profond, après lequel l'île Ségalien reprenoit au sud. Cette opinion n'étoit guères vraisemblable. Le fort courant qui venoit de l'est, annonçoit une ouverture; mais comme nous étions en calme

plat, et que la prudence ne nous permettoit pas de nous laisser dériver à ce courant, qui auroit pu nous entraîner trop près de la pointe, M. de Langle et moi, crûmes devoir envoyer à terre un canot, commandé par M. de Vaujuas; et nous donnâmes ordre à cet officier de monter sur le point le plus élevé du cap Crillon, et d'y relever toutes les terres qu'il apercevroit en delà. Il étoit de retour avant la nuit. Son rapport confirma notre première opinion; et nous demeurâmes convaincus qu'on ne sauroit être trop circonspect, trop en garde contre les méprises, lorsqu'on veut faire connoître un grand pays d'après des données aussi vagues, aussi sujettes à illusion, que celles que nous avions pu nous procurer. Ces peuples semblent n'avoir aucun égard, dans leur navigation, au changement de direction. Une crique de la longueur de trois ou quatre pirogues leur paroît un vaste port; et une brasse d'eau, une profondeur presque incommensurable : leur échelle de comparaison est leur pirogue, qui tire quelques pouces d'eau, et n'a que deux pieds de largeur.

M. de Vaujuas visita, avant de revenir à bord, le village de la pointe, où il fut parfaitement bien reçu. Il y fit quelques échanges, et nous rapporta beaucoup de saumons. Il trouva les maisons

mieux

mieux bâties, et surtout plus richement meublées que celles de la baie d'Estaing; plusieurs étoient décorées intérieurement avec de grands vases vernis du Japon. Comme l'île Ségalien n'est séparée de l'île Chicha que par un détroit de douze lieues de largeur (1), il est plus aisé aux habitans des bords du détroit de se procurer les marchandises du Japon, qu'il ne l'est à leurs compatriotes qui sont plus au nord; ceux-ci à leur tour sont plus près du fleuve Ségalien et des Tartares Mantcheoux, auxquels ils vendent l'huile de baleine, qui est la base de leurs échanges.

Les insulaires qui étoient venus nous visiter, se retirèrent avant la nuit, et nous firent comprendre par signes qu'ils reviendroient le lendemain. Ils étoient effectivement à bord à la pointe du jour, avec quelques saumons, qu'ils échangèrent contre des haches et des couteaux: ils nous vendirent aussi un sabre, un habit de toile de leur pays; et ils parurent voir avec chagrin que nous nous préparions à mettre à la voile. Ils nous engagèrent fort à doubler le cap Crillon, et à relâcher dans une anse qu'ils dessinoient et qu'ils appeloient *Tabouoro*; c'étoit le golfe d'Aniva.

---

(1) *Voyez* la carte de l'Asie.

Avant de quitter tout-à-fait ces peuples, et leurs bons voisins de la côte de Tartarie, je dois encore sur eux au lecteur quelques détails qui n'ont pu trouver place dans la relation précédente.

Tout ce qu'on vient de lire doit prouver suffisamment que la côte de la Tartarie orientale est encore moins habitée que celle du nord de l'Amérique. Séparée, en quelque sorte, du continent par le fleuve Ségalien, dont le cours est presque parallèle à sa direction, et par des montagnes inaccessibles, elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonais que vers les bords, du côté de la mer; le très-petit nombre d'habitans qu'on y rencontre, tirent leur origine des peuples qui sont au nord de l'Asie, et ils n'ont rien de commun à cet égard avec les Tartares Mantcheoux, et encore moins avec les insulaires de l'Oku-Jesso, du Jesso et des Kuriles. On sent qu'un pareil pays, adossé à des montagnes éloignées de moins de vingt lieues des bords de la mer, ne peut avoir de rivière considérable: le fleuve Ségalien, qui est au delà, reçoit toutes les eaux dont la partie est dirigée vers l'ouest: celles qui coulent à l'est se divisent en ruisseaux dans toutes les vallées, et il n'est aucun pays mieux arrosé, ni d'une fraîcheur plus ravissante pendant la belle saison. Je n'évalue pas

à trois mille habitans le nombre total des individus composant les petites peuplades de cette contrée, depuis le point sur lequel nous avons atterri, par les 42 deg., jusqu'à la baie de Castries, aux environs de l'embouchure du fleuve Ségalien. Cette rivière, que les Tartares Mantcheoux ont descendue en pirogues jusqu'à la mer, d'où ils se sont répandus sur les côtes, au nord et au sud, forme la seule voie ouverte au commerce de l'intérieur : elle est, à la vérité, très-fréquentée aujourd'hui; il n'y a peut-être pas un seul individu sur cette partie du continent, et sur les îles de Jesso et d'Oku-Jesso, qui ne connoisse le Ségalien, comme les habitans de l'Égypte et de la Judée connoissent le Nil. Mais le commerce ne s'y fait qu'à huit ou dix journées dans le haut de cette rivière : il paroît que son embouchure, comme celle du Gange, offre des bords inhabités ; et on doit sans doute l'attribuer à la stérilité du pays, qui est presque noyé, couvert de marais, et où les troupeaux, la principale richesse des Tartares, ne peuvent trouver une subsistance salubre. J'ai dit que les jésuites avoient annoncé qu'il se faisoit une pêche de perles sur cette côte. Nous avons effectivement trouvé des huîtres qui en contenoient ; mais j'avoue que je ne sais où placer cette pêcherie, à moins que ce ne soit sur les

confins de la Corée, ou à l'embouchure du Ségalien ; alors je supposerois qu'elle n'est en rien comparable à celles de Baharein, auprès de Bassora (*voyez* la carte de l'Asie), ou de Manar, auprès de Ceylan (1), qui occupent

---

(1) Le chevalier Chardin, célèbre par son voyage en Perse, a été, vers l'an 1672, à Baharen ou Baharein, pour observer les perles si renommées de cette partie du golfe Persique.

Selon ce voyageur, les perles de Baharein sont moins blanches que celles du Japon, et que celles qu'on trouve à Manar auprès de Ceylan, mais elles sont aussi beaucoup plus grosses et d'une forme plus régulière que toutes les autres : elles tirent un peu sur le jaune, mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée, tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, surtout dans les pays chauds. La coquille des unes et des autres, connue sous le nom de *nacre de perle*, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Les perles inégales passent la plupart à Constantinople et dans le reste de la Turquie. Les grandes y servent à l'ornement de la tête, et les petites sont employées dans les broderies. Celles-ci sont encore bien vendues à la Chine. Les perles parfaites sont réservées pour Surate, d'où elles passent dans tout l'Indoustan. On ne doit pas craindre d'en voir diminuer le prix, vu la consommation qu'en font les femmes. Les plus pauvres en portent aux oreilles, et les riches en ont encore aux narines. Il n'est pas d'ailleurs d'Indou qui

cinq ou six mille personnes. Il est possible que quelques familles de pêcheurs s'y réunissent pour chercher des perles, qu'elles échangent ensuite contre des nankins et d'autres objets de commerce de la Chine, de peu de valeur : j'ai cependant essayé de montrer aux Bitchys et aux insulaires de l'Oku-Jesso, des perles fausses, parfaitement imitées, et je ne me suis pas aperçu qu'ils en aient été plus frappés que des rassades ordinaires.

On se feroit la plus fausse idée de ce pays, si l'on supposoit qu'on peut y aborder par les rivières qui viennent de l'intérieur, et que les Chinois y font quelque commerce. Nous avons prolongé la côte de très-près, souvent à une portée de canon, sans apercevoir aucun village.

---

ne se fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage, chez un peuple où des simples allégories deviennent un point de religion, cet emblême de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui ont été forées entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve.

Selon Chardin, celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées, se vendent vingt-cinq ou trente pour cent de plus que les autres.

Nous avons vu, à la baie de Ternai, les ours, les biches, les faons, paître comme des animaux domestiques, et, levant leur tête, regarder avec étonnement l'arrivée de nos vaisseaux dans la baie. Un tombeau et quelques arbres brûlés annonçoient seuls que ce pays avoit d'autres habitans. La baie de Suffren n'étoit pas moins déserte. Vingt-cinq ou trente personnes paroissoient composer la peuplade de la baie de Castries, qui auroit pu en contenir dix mille.

Les Tartares ni les insulaires ne fatiguent point le sol qui, cultivé, deviendroit sans doute fertile. Le règne animal fournit presque en entier à leur subsistance; car je compte pour rien quelques oignons de saranne et d'ail, que les femmes font sécher, et qu'elles trouvent sur la lisière des bois. Je suis même porté à croire que la chasse est, pour ces peuples, plutôt un amusement qu'un travail; le poisson frais ou séché est, comme le blé en France, la base de leur nourriture. Deux chiens qui m'avoient été donnés à la baie de Castries, refusèrent d'abord de manger de la viande, et se jetèrent sur le poisson avec une voracité qu'on ne peut comparer qu'à celle des loups qui ont souffert une longue faim. La nécessité seule les a accoutumés peu à peu à une autre nourriture.

Quelques peaux d'ours et d'élans, dont ces

peuples étoient vêtus, ne me laissent pas douter qu'ils ne fassent, l'hiver, la chasse à ces animaux; mais les continentaux sont en général trop foibles pour oser les attaquer avec leurs flèches : ils nous ont exprimé par signes qu'ils leur tendoient des piéges, en attachant une amorce à un arc fortement bandé; l'animal, en dévorant cette amorce, fait partir une détente qui pousse une flèche dirigée vers l'appât. Les insulaires, plus généreux, parce qu'ils sont plus robustes, paroissoient s'énorgueillir de plusieurs cicatrices qu'ils se plaisoient à nous montrer, en nous faisant entendre qu'ils avoient combattu des ours avec des pieux, après les avoir blessés à coups de flèche.

Les pirogues sont faites d'un sapin creusé, et peuvent contenir sept à huit personnes. Ils les manœuvrent avec des avirons très-légers, et entreprennent, sur ces frêles bâtimens, des voyages de deux cents lieues, depuis l'extrémité méridionale de l'Oku-Jesso et du Jesso, par les 42 degrés, jusqu'au fleuve Ségalien par 53 degrés; mais ils ne s'éloignent jamais de terre d'une portée de pistolet, excepté lorsqu'ils traversent la mer d'une île à l'autre; et ils attendent pour cela un calme absolu. Le vent, qui suit toujours la direction du canal, ne pousse jamais la lame sur le rivage; en sorte

qu'on peut aborder dans toutes les anses, comme dans les rades les mieux fermées : chaque soir, ils échouent leurs pirogues sur le sable du rivage; ils portent avec eux des écorces de bouleau, qui, avec quelques branches de sapin, leur servent à construire dans l'instant une cabane. Des ruisseaux remplis de saumons leur offrent une subsistance assurée; chaque patron de pirogue a sa chaudière, son trépied, son briquet, son amadou. Dans quelque lieu qu'ils abordent, la cabane est dressée, le poisson dardé, et la cuisine faite une heure après la descente. Cette navigation est aussi sûre que celle du canal de Languedoc : ils arrivent dans un nombre de jours déterminé, et s'arrêtent tous les soirs aux mêmes anses et auprès des mêmes ruisseaux. Ils marquèrent sur notre carte le nombre de leurs couchées depuis le cap Crillon jusqu'au fleuve Ségalien, et il en résulte qu'ils faisoient onze lieues par jour. Quoique leurs pirogues n'aient ni mâts, ni vergues, ils attachent quelquefois une chemise à deux avirons en croix, et vont ainsi à la voile avec moins de fatigue qu'à la rame. On voit, auprès des villages, de petites pirogues pour un ou deux hommes seulement; elles ne servent pas pour les longs voyages, elles sont destinées à entrer dans les ruisseaux où ils font leur pêche.

La légéreté en est telle, que lorsque le fond n'a que douze ou quinze pouces d'eau, ils se servent de petites béquilles au lieu de perches, et, restant assis, ils poussent sur le fond, et communiquent à leur bateau une très-grande vîtesse : lorsque l'eau est plus profonde, ils manœuvrent ces petites embarcations avec des pagaies. Les usages et les mœurs des deux peuples ne diffèrent que par des nuances : même manière de vivre, même architecture navale et civile, même respect pour les vieillards. Mais, dans ce parallèle, je suis convaincu que les Tartares l'emportent par le moral, et les insulaires par l'industrie, et principalement par le caractère et les autres vertus qui tiennent à l'opinion de ses propres forces. Nous avons cru remarquer dans l'Oku-Jesso ou dans le haut Jesso du nord une distinction d'état qui n'existe pas en Tartarie : il y avoit dans chaque pirogue un homme avec lequel les autres ne faisoient pas société; il ne mangeoit pas avec eux, et leur paroissoit absolument subordonné : nous avons soupçonné qu'il pouvoit être esclave; ce n'est qu'une simple conjecture, mais il étoit au moins d'un rang très-inférieur au leur.

La communication plus directe des Ségaliens méridionaux avec le Japon, donne aux meubles de leurs cabanes un air d'opulence qu'on ne

trouve pas sur le continent, excepté dans les tombeaux, pour lesquels les Tartares réservent toutes leurs richesses; nous n'avons rencontré chez les Ségaliens aucun monument de ce genre, ainsi décoré. Nous avons remarqué, comme dans la baie de Castries, des simulacres suspendus au plancher de leurs cabanes : le patron d'une des pirogues de la baie de Crillon, auquel j'avois donné une bouteille d'eau de vie, en jeta, avant de partir, quelques gouttes dans la mer, nous faisant comprendre que cette libation étoit une offrande qu'il adressoit à l'Être suprême. Il paroît que le ciel sert ici de voûte à son temple, et que les chefs de famille sont ses ministres.

Il est aisé de conclure de cette relation, qu'aucun motif de commerce ne peut faire fréquenter ces mers aux Européens; un peu d'huile de baleine et du poisson séché ou fumé sont, avec quelques peaux d'ours ou d'élans, de bien petits articles d'exportation pour couvrir les dépenses d'un si long voyage : je dois même ajouter, comme une maxime générale, qu'on ne peut se flatter de faire un commerce un peu considérable qu'avec une grande nation; et si ces objets étoient de quelque importance, on ne parviendroit pas à en compléter le chargement d'un vaisseau de trois cents tonneaux, sur ces

différentes côtes, qui ont un développement de plus de mille lieues. Quoique le saumon séché de la baie de Castries m'eût paru d'une bonne qualité, et qu'il me fût très-possible d'en acheter, j'avoue que je m'en fis un scrupule, dans la crainte que ces malheureux ne nous vendissent leurs provisions d'hiver, et qu'ils ne mourussent de faim pendant cette saison.

En lisant les différentes relations qui avoient donné bien des idées fausses du vaste pays que nous venons de reconnoître, on y trouve beaucoup de vérités éparses, mais qu'il étoit fort difficile de démêler. Le père des Anges avoit certainement connu ces peuples, et la description qu'il fait de cette contrée est exacte; mais, placé à l'extrémité méridionale du Jesso, vis à vis le Japon, il n'avoit ni pu embrasser ni osé supposer une si grande étendue de pays; et le détroit de Tessoy, dont il parle, et que les insulaires lui ont dit être embarrassé d'herbes marines, et si près du continent, qu'on aperçoit à la vue simple un cheval paître sur l'autre bord, n'est autre que le fond du golfe où nous avons pénétré, et d'où nous avons aperçu la pointe Boutin, sur l'île de l'Oku-Jesso, s'avancer vers le continent, et se terminer vers la mer, comme un banc de sable d'une toise ou deux d'élévation. Les relations de Kœmpfer, les lettres du

père Gaubil (1), contenoient aussi quelques vérités; mais l'un et l'autre rapportoient ce que les Japonais ou les Tartares leur avoient dit, et ils s'étoient entretenus avec des hommes trop ignorans pour que leur rapport fût exact. Les Russes enfin nioient l'existence de ces deux îles, plus considérables que les îles britanniques; ils les confondoient avec les Kuriles, et ne supposoient aucune terre intermédiaire entre ces îles et le continent de l'Asie. J'ignore s'ils vouloient, comme les Hollandais, dérober aux autres nations une partie de la vérité; car ces derniers, à ce qu'on m'a assuré, font faire serment aux capitaines qui partent de Batavia pour aller au Japon, de tenir secrets les détails de leur navigation, et de ne permettre à personne de prendre copie des cartes manuscrites qui leur sont remises. Mais je crois le moment arrivé, où tous les voiles qui couvrent les navigations particulières, vont être levés. Bientôt la géographie ne sera plus une science problématique; tous les peuples connoîtront également l'étendue des mers qui les environnent, et des

(1) « C'est aux Russes (dit le père Gaubil) à nous instruire si de gros vaisseaux peuvent passer par le détroit qui sépare le Jesso de la Tartarie ». Ce jésuite éclairé ne pouvoit prévoir que ce problême devroit sa solution aux navigateurs français.

terres qu'ils habitent. Quoique les mers de Tartarie que nous avons explorées soient les limites du continent le plus anciennement habité, elles étoient aussi ignorées des Européens que le détroit d'Anian, ou l'archipel de Saint-Lazare.

Les jésuites, dont les relations nous ont si bien fait connoître la Chine, n'avoient pu donner aucun éclaircissement sur la partie orientale de cet empire : on n'avoit pas permis à ceux qui faisoient le voyage de Tartarie de s'approcher des bords de la mer; cette précaution, et la défense faite dans tous les tems, par l'empereur du Japon, de naviguer au nord de ses états, étoient un motif de croire que cette partie de l'Asie recéloit des richesses que la politique japonaise et chinoise craignoit de faire connoître aux Européens. Toutes ces chimères sont enfin évanouies. La connoissance précise de cette partie du continent, que les fatigues de notre campagne auront procurée à la France et aux autres nations de l'Europe, pourra devenir d'une utilité prochaine aux Russes, qui peut-être auront un jour une grande navigation à Okotsk, et feront fleurir les arts et les sciences de l'Europe dans ces contrées, habitées aujourd'hui par quelques hordes de Tartares errans, et plus particulièrement par des ours et d'autres animaux des forêts.

Je n'essaierai point d'expliquer comment le Jesso, l'Oku-Jesso, et toutes les Kuriles, sont peuplées d'une race d'hommes différente de celle des Japonais, des Chinois, des Kamtschadales, et des Tartares, dont les Oku-Jessois ou insulaires de Tchoka ne sont séparés au nord que par un canal peu large et peu profond. En ma qualité de voyageur, je rapporte les faits, et j'indique les différences; assez d'autres réduiront ces données en systême. Quoique je n'aie point abordé aux Kuriles, je suis certain, d'après les relations des Russes, que les habitans des Kuriles et ceux du Jesso et de l'Oku-Jesso ont une origine commune. Leurs mœurs, leurs manière de vivre, diffèrent aussi très-peu de celles des continentaux; mais la Nature a imprimé une différence si marquée dans le physique de ces deux peuples, que cette empreinte, mieux qu'une médaille ou tout autre monument, est une preuve incontestable que cette partie du continent n'a point peuplé ces îles, et que leurs habitans sont une colonie peut-être même étrangère à l'Asie. Quoique l'Oku-Jesso soit à plus de cent cinquante lieues à l'occident des Kuriles, et qu'il soit impossible de faire cette traversée avec d'aussi frêles bâtimens que leurs pirogues de sapin, ils peuvent cependant communiquer ensemble avec facilité, parce que

toutes ces îles, séparées entr'elles par des canaux plus ou moins larges, forment une espèce de cercle, et qu'aucun de ces canaux ne présente une étendue de quinze lieues : il seroit donc possible d'aller en pirogue du Kamtschatka à l'embouchure du fleuve Ségalien, en suivant la chaîne de ces îles jusqu'à l'île Marikan, et passant de l'île Marikan à celles des Quatre-Frères, de la Compagnie, des États, du Jesso, et enfin de l'Oku-Jesso ou Tchoka, et d'atteindre ainsi les limites de la Tartarie russe. Mais on prononceroit vainement chez tous ces insulaires les noms de Jesso et d'Oku-Jesso, qui vraisemblablement sont japonais; ni les Tartares ni les prétendus Jessois et Oku-Jessois n'en ont aucune connoissance : ceux-ci donnent à leur île le nom de *Tchoka*, et au Jesso celui de *Chicha*. Cette confusion de noms nuit beaucoup aux progrès de la géographie, ou du moins fatigue très-inutilement la mémoire; je crois que, lorsque les noms du pays sont connus, ils doivent être religieusement conservés, ou, à leur défaut, ceux qui ont été donnés par les plus anciens navigateurs : ce plan, dont je me suis fait une loi, a été fidèlement suivi dans les cartes qui ont été dressées pendant ce voyage; et si l'on s'en est écarté, ce n'est que par ignorance,

et jamais pour la vaine et ridicule gloire d'imposer un nom nouveau.

Revenons à mon départ de la baie de Crillon. Il venoit de s'élever une petite brise du nord-est; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai d'abord la route au sud-est, pour passer au large du cap Crillon, qui est terminé par un îlot ou une roche, vers laquelle la marée portoit avec la plus grande force. Dès que nous l'eûmes doublée, nous aperçûmes du haut des mâts une seconde roche, qui paroissoit à quatre lieues de la pointe, vers le sud-est; je l'ai nommée *la Dangereuse*, parce qu'elle est à fleur d'eau, et qu'il est possible qu'elle soit couverte à la pleine mer. Je fis route pour passer sous le vent de cette roche, et je l'arrondis à une lieue. La mer brisoit beaucoup autour d'elle. Jusque-là nous avions eu à lutter dans ce canal contre des lits de marée plus forts que ceux du Four ou du Raz de Brest; ils sont, à la vérité, moins forts sur la côte méridionale, vers l'île de Chicha. Ballottés pendant toute la nuit par une forte houle, au milieu d'un calme plat, nous nous trouvâmes dans le plus grand danger d'aborder l'Astrolabe.

Enfin le lendemain, nous nous trouvâmes au nord du village situé sur la côte de l'île de Chicha,

Chicha, nommé *Acqueis* dans le voyage du vaisseau hollandais le Kastricum. Nous venions de traverser un détroit de douze lieues de largeur, qui sépare le Jesso de l'Oku-Jesso (1). Aucun vaisseau européen ne l'avoit franchi avant nous. Ce passage important avoit échappé aux autres navigateurs; et même les Hollandais du Kastricum avoient dessiné une continuité de côtes là où nous venions de naviguer; et traversant d'Acqueis à Aniva, ils passèrent devant ce détroit, sans le soupçonner, peut-être à cause des brumes, et sans penser, lorsqu'ils furent mouillés à Aniva, qu'ils étoient sur une autre île, tant sont semblables les formes extérieures, les mœurs et les manières de vivre de ces peuples.

(1) Le modeste la Pérouse, en donnant à toutes ses nouvelles découvertes, les noms de ses amis, ou de ses compagnons, sembloit avoir oublié le sien, qui cependant attaché au Globe terrestre par ses travaux et ses malheurs, n'a pas à craindre l'oubli. Néanmoins, obligé, pour éviter des équivoques, de changer le nom de ce détroit, je n'ai pas cru pouvoir le remplacer d'une manière plus conforme à l'opinion nationale, qu'en le nommant *détroit de la Pérouse*. Sans doute que les géographes et les navigateurs qu'il a servis, sanctionneront cet hommage rendu à sa mémoire. (Note du premier rédacteur de ce voyage.) *Voyez* la carte de l'Asie.

Le lendemain le tems fut très-beau; nous relevâmes le cap Aniva au nord-ouest, et nous en aperçûmes la côte orientale qui remonte au nord vers le cap Patience. Le 20, nous aperçûmes l'île de la Compagnie, et reconnûmes le détroit d'Uriès, qui étoit cependant très-embrumé. Nous prolongeâmes, à trois ou quatre lieues, la côte septentrionale de l'île de la Compagnie; elle est aride, sans arbres ni verdure; elle nous parut inhabitée et inhabitable. Nous remarquâmes les taches blanches dont parlent les Hollandais : nous les prîmes d'abord pour de la neige, mais un plus mûr examen nous fit apercevoir de larges fentes dans les rochers. A six heures du soir, nous étions par le travers de la pointe du nord-est de cette île, terminée par un cap très-escarpé, que j'ai nommé *cap Kastricum*, du nom du vaisseau à qui l'on doit cette découverte. Nous apercevions au delà quatre petites îles ou îlots, et au nord un large canal qui paroissoit ouvert à l'est-nord-est, et formoit la séparation des Kuriles d'avec l'île de la Compagnie, dont le nom doit être religieusement conservé, et prévaloir sur ceux qui ont pu lui avoir été imposés par les Russes plus de cent ans après le voyage du capitaine Uriès.

Le 21, le 22 et le 23 août furent si brumeux, qu'il nous fut impossible de continuer notre

route à travers les Kuriles, que nous n'aurions pu apercevoir à deux encâblures. Notre situation fut des plus fatigantes et des plus ennuyeuses, jusqu'au 29. Il se fit alors une éclaircie, et nous reconnûmes l'île Marikan, que je regarde comme la plus méridionale des Kuriles; sa longueur est d'environ douze lieues; un gros morne la termine à chacune de ses extrémités; et un pic, ou plutôt un volcan, à en juger par sa forme, s'élève au milieu. Comme j'avois le projet de sortir des Kuriles par la passe que je supposois au nord de l'île Marikan, je fis route vers ce point. Les vents du nord me forcèrent à changer de projet, et à aller passer par le détroit au sud. Je nommai la pointe sud-ouest de Marikan *cap Rollin*, du nom de notre chirurgien-major; et la passe, *canal de la Boussole*. Je crois que ce canal est le plus beau de tous ceux qu'on peut rencontrer entre les Kuriles : sa largeur est d'environ quinze lieues.

Les brumes étoient encore plus constantes ici que sur la côte de Tartarie. Depuis dix jours, nous n'avions eu de clarté que pendant vingt-quatre heures. Je me déterminai à abandonner l'exploration du reste des Kuriles, et à faire route pour le Kamtschatka. La position de l'île Marikan étant bien fixée, ainsi que celle de la

pointe de Lopatka (1), il me parut impossible qu'il restât une erreur de quelque importance dans la direction des îles qui sont entre ces deux points; je crus donc ne pas devoir sacrifier à une recherche presqu'inutile la santé des équipages, qui commençoient à avoir besoin de repos, et que les brumes continuelles entretenoient dans une humidité très-mal-saine, malgré les précautions que nous prenions pour les en garantir. En conséquence, je fis route à l'est-nord-est, et je renonçai au projet que j'avois de mouiller à l'une des Kuriles, pour y observer la nature du terrain et les mœurs des habitans : je suis assuré qu'ils sont le même peuple que celui de Tchoka et de Chicha, d'après les relations des Russes, qui ont donné un vocabulaire de la langue de ces insulaires, parfaitement semblable

(1) *Voyez* la carte de l'Asie. Georges William Steller, membre de l'académie de Saint-Pétersbourg, parti en 1738 pour la Sibérie, et mort le 12 novembre 1745, dit que pendant son séjour au Kamtschatka, la mer jeta en 1742 aux environs de la pointe de Lopatka, huit *orques*, nommés aussi *épaulards*. Il voulut aller les voir, mais l'éloignement et le mauvais tems l'en empêchèrent. Il y a de ces cétacées qui ont vingt-quatre à trente pieds de longueur sur quinze de circonférence. Ils osent attaquer très-souvent la baleine. *Voyez* l'Histoire des cétacées par M. Sonnini.

à celui que nous avons formé à la baie de Langle. La seule différence consiste dans la manière dont nous avons entendu et exprimé leur prononciation, qui ne peut pas avoir frappé d'une manière pareille des oreilles russes et des oreilles françaises. D'ailleurs, l'aspect des îles méridionales, que nous avons prolongées de très-près, est horrible; et je crois que la terre de la Compagnie, celle des Quatre-Frères, l'île Marikau, etc., sont inhabitables. Des rochers arides, sans verdure, sans terre végétale, ne peuvent que servir de refuge à des naufragés, qui n'auroient ensuite rien de mieux à faire que de gagner promptement les îles de Chicha ou de Tchoka, en traversant les canaux qui les séparent.

La brume fut aussi opiniâtre jusqu'au 5 septembre 1787, qu'elle l'avoit été précédemment; mais, comme nous étions au large, nous forçâmes de voiles au milieu des ténèbres; et, à six heures du soir de ce même jour, il se fit une éclaircie qui nous laissa voir la côte du Kamtschatka : elle s'étendoit de l'ouest un quart nord-ouest au nord un quart nord-ouest, et les montagnes que nous relevâmes à cette aire de vent étoient précisément celles du volcan qui est au nord de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont nous étions cependant éloignés de plus de trente-

cinq lieues, puisque notre latitude n'étoit que de 51 degrés 30 minutes. Toute cette côte paroissoit hideuse; l'œil se reposoit avec peine, et presque avec effroi, sur ces masses énormes de rochers que la neige couvroit encore au commencement de septembre, et qui sembloient n'avoir jamais eu aucune végétation.

Nous fîmes route au nord. Pendant la nuit, les vents passèrent au nord-ouest. Le lendemain, le tems continua d'être clair. Nous avions approché la terre : elle étoit agréable à voir de près, et la base de ces sommets énormes, couronnés de glaces éternelles, étoit tapissée de la plus belle verdure, du milieu de laquelle on voyoit s'élever différens bouquets d'arbres.

Nous eûmes connoissance, le 6 au soir, de l'entrée de la baie d'Avatscha, ou Saint-Pierre et Saint-Paul. Le phare que les Russes ont élevé sur la pointe de l'est de cette entrée, ne fut point allumé pendant la nuit : le gouverneur nous dit le lendemain qu'il avoit fait de vains efforts pour en entretenir le feu; le vent avoit sans cesse éteint la mèche du fanal, qui n'étoit abrité que par quatre planches de sapin mal jointes. Le lecteur s'apercevra que ce monument, digne du Kamtschatka, n'a été calqué sur aucun des phares de l'ancienne Grèce, de l'Égypte ou de l'Italie; mais aussi faudroit-il peut-être remonter

aux tems héroïques qui ont précédé le siége de Troie, pour trouver une hospitalité aussi affectueuse que celle qu'on exerce dans ce pays sauvage. Nous entrâmes dans la baie le 7, à deux heures après midi. Le gouverneur vint à cinq lieues au devant de nous, dans sa pirogue : quoique le soin du fanal l'eût occupé toute la nuit, il s'imputoit la faute de n'avoir pu réussir à tenir sa mèche allumée. Il nous dit que nous étions annoncés depuis long-tems, et qu'il croyoit que le gouverneur-général de la presqu'île, qui étoit attendu à Saint-Pierre et Saint-Paul dans cinq jours, avoit des lettres pour nous.

A peine avions-nous mouillé, que nous vîmes monter à bord le bon curé de Paratounka, avec sa femme et tous ses enfans (1). Dès-lors nous prévîmes que nous pourrions voir paroître et

(1) Les Russes ont introduit au Kamtschatka la religion chrétienne, mais, à proprement parler, les habitans de cette péninsule ne sont que baptisés. D'ailleurs, selon M. de Lesseps, *les popes* ou curés ne sont guères à portée de faire des études profondes. Le gouvernement russe accorde au curé de Paratounka quatre-vingts roubles, environ deux cent quarante francs de France, et vingt *poudes* de farine de seigle (le poude pèse environ trente-trois livres de France). Les paroissiens ne paient aucune dîme, mais le pope reçoit le casuel attaché à son église. La famine afflige

qu'il nous seroit facile de remettre sur la scène une partie des personnages dont il est question dans le dernier voyage de Cook.

---

quelquefois ces pauvres Kamtschadales; car il y a des saisons où le poisson leur manque.

Selon M. de Lesseps, il y a des villages où presque tous les habitans sont *chamanes* ou *chamans*, et ne croyent qu'aux sorciers et aux magiciens : ceux-ci regardent les popes comme leurs plus grands ennemis. Par exemple, à Machoure, la vénération qu'ils ont pour ces sorciers ne peut se concevoir; elle tient du délire. Ces sorciers se disent les ministres du dieu Koutkhou : tous leurs mouvemens sont convulsifs, ils roulent des yeux hagards et furieux, et accompagnent ordinairement leurs discours d'un torrent de larmes, ou de grands éclats de rire, suivant le bien ou le mal qu'ils annoncent à leur auditoire. Leurs femmes et surtout les vieilles y sont regardées comme de terribles magiciennes.

Les Koriaques et les autres peuples de ces contrées brûlent ou enterrent leurs morts avec quelques cérémonies, mais il n'en est pas de même au Kamtschatka. Selon Kracheninnicoff, les Kamtschadales lient le mort par le cou avec une courroie; ils le traînent ainsi hors de leur yourte, et le laissent ensuite pour être la pâture des chiens : ils donnent deux raisons de cet usage barbare; la première est que ceux qui ont été mangés par des chiens en ont toujours de très-bons dans l'autre monde; la seconde, que les esprits malins, en voyant les cadavres, seront contens de la mort de ces victimes, et ne songeront point à faire du mal aux



Gabriel sculp.^t

Kamtschadale dans son habit d'Eté.

Un instant après nous reçûmes la visite du toyon, ou chef du village, et de plusieurs autres habitans ; ils nous apportoient chacun quelques présens en saumons et en raies, et nous offroient leurs services pour aller chasser aux ours, ou aux canards, dont les étangs et les rivières sont couverts. Nous acceptâmes ces offres, nous leur prêtâmes des fusils, nous leur donnâmes de la poudre et du plomb, et nous ne manquâmes pas de gibier pendant notre séjour dans la baie d'Avatscha : ils ne demandoient aucun salaire pour prix de leurs fatigues ; mais nous avions été si abondamment pourvus, à Brest, d'objets très-précieux pour des Kamtschadales, que nous insistâmes pour leur faire accepter des marques de notre reconnoissance, et notre richesse nous permettoit de les proportionner à leurs besoins.

---

vivans. Ils jettent aussi avec le cadavre tous les habits et toutes les chaussures du défunt, parce que, selon eux, quiconque porte ces habits meurt infailliblement plutôt qu'il ne devroit. [illegible] dans leur esprit, que les [illegible] portent [illegible], telles que des [illegible] [illegible] d'autres marchandises, [illegible] tome II, page [illegible].

Un instant après nous reçûmes la visite du *toyon*, ou chef du village, et de plusieurs autres habitans ; ils nous apportoient chacun quelques présens en saumons et en raies, et nous offroient leurs services pour aller chasser aux ours, ou aux canards, dont les étangs et les rivières sont couverts. Nous acceptâmes ces offres, nous leur prêtâmes des fusils, nous leur donnâmes de la poudre et du plomb, et nous ne manquâmes pas de gibier pendant notre séjour dans la baie d'Avatscha : ils ne demandoient aucun salaire pour prix de leurs fatigues; mais nous avions été si abondamment pourvus, à Brest, d'objets très-précieux pour des Kamtschadales, que nous insistâmes pour leur faire accepter des marques de notre reconnoissance, et notre richesse nous permettoit de les proportionner à leurs besoins

---

vivans. Ils jettent aussi avec le cadavre tous les habits et toutes les chaussures du défunt, parce que, selon eux, quiconque porte ces habits meurt infailliblement plutôt qu'il ne devroit. Cette opinion est si enracinée dans leur esprit, que les Cosaques et ceux qui leur portent des marchandises, telles que des habits de drap faits à la russe, des étoffes de soie de la Chine, n'ont besoin d'autre ruse pour les empêcher d'acheter à d'autres marchands, que de les assurer que les habits de ces derniers ont appartenu à des morts. *Voyez* le tome x, page 460.

plus encore qu'aux présens de leur chasse. Le gouvernement du Kamtschatka étoit entièrement changé depuis le départ des Anglais; il n'étoit plus qu'une province de celui d'Okotsk, et les différens postes de cette presqu'île avoient des commandans particuliers, qui ne devoient des comptes qu'au seul commandant - général d'Okotsk. Le capitaine Schmaleff, le même qui avoit succédé par *interim* au major Behm, étoit encore dans le pays, avec le titre de commandant particulier des Kamtschadales; M. Reinikin, le vrai successeur du major Behm, et qui étoit arrivé au Kamtschatka peu de tems après le départ des Anglais, n'avoit gouverné le pays que pendant quatre ans, et il étoit retourné à Pétersbourg en 1784. Nous apprîmes ces détails du lieutenant Kaborof, qui commandoit au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, et avoit sous ses ordres un sergent et un détachement de quarante soldats ou Cosaques. Cet officier nous combla de politesse; sa personne, celles de ses soldats, tous ses moyens étoient à notre disposition. Il ne voulut pas permettre que je fisse partir moi-même un officier pour Bolcheretsk, où, par le plus heureux hasard, se trouvoit le gouverneur d'Okotsk, M. Kasloff-Ougrenin, qui faisoit sa tournée dans cette province : il me dit que, sous très-peu de jours, ce gouverneur devoit arriver

à Saint-Pierre et Saint-Paul, et que vraisemblablement il étoit déjà en chemin ; il ajouta que ce voyage étoit beaucoup plus considérable que nous ne pouvions le penser, parce que la saison ne permettoit pas de le faire en traîneau, et qu'il falloit absolument voyager moitié à pied, et moitié en pirogue par les rivières d'Avatscha et de Bolcheretsk. M. Kaborof me proposa en même tems de faire partir un Cosaque pour porter mes dépêches à M. Kasloff, dont il parloit avec un enthousiasme et une satisfaction qu'il étoit difficile de ne pas partager ; il se félicitoit à chaque instant de ce que nous aurions occasion de communiquer et de traiter avec un homme dont l'éducation, les manières et les connoissances ne cédoient à celles d'aucun officier de l'empire de Russie, ou de toute autre nation. M. de Lesseps, notre jeune interprète, parloit la langue russe avec la même facilité que le français ; il traduisit les discours du lieutenant, et il adressa en mon nom une lettre russe au gouverneur d'Okotsk, auquel j'écrivis de mon côté en français. Je lui marquois que la relation du troisième voyage du capitaine Cook avoit rendu célèbre l'hospitalité du gouvernement du Kamtschatka, et que j'osois me flatter de recevoir le même accueil que les navigateurs anglais, puisque notre voyage, comme le leur, avoit eu pour but

l'utilité commune de toutes les nations maritimes. La réponse de M. Kasloff ne pouvoit nous parvenir qu'après un intervalle de cinq ou six jours; et le bon lieutenant nous dit qu'il prévenoit ses ordres et ceux de l'impératrice de Russie, en nous priant de nous regarder comme dans notre patrie, et de disposer de tout ce que le pays offroit. On voyoit dans ses gestes, dans ses yeux et dans ses expressions, que, s'il avoit été en son pouvoir de faire un miracle, ces montagnes, ces marais seroient devenus pour nous des lieux enchanteurs. Le bruit se répandit que M. Kasloff n'avoit point de lettres pour nous, mais que l'ancien gouverneur du Kamtschatka, M. Steinheil, auquel M. Schmaleff a succédé en qualité de capitan-ispravnik ou inspecteur des Kamtschadales, et qui résidoit à Verkhneï-Kamtschatka, au nord-est de la baie d'Avatscha, pouvoit en avoir; et à l'instant, sur ce simple bruit qui n'avoit presque aucune vraisemblance, il fit partir un exprès qui devoit faire à pied plus de cent cinquante lieues. M. Kaborof savoit combien nous désirions recevoir des lettres : M. de Lesseps lui avoit fait connoître quelle avoit été notre douleur lorsque nous apprîmes qu'il n'étoit arrivé à Saint-Pierre et Saint-Paul aucun paquet à notre adresse. Il paroissoit aussi affligé que nous; sa sollicitude et ses soins sem-

bloient nous dire qu'il iroit lui-même chercher nos lettres en Europe, s'il avoit l'espoir de nous retrouver à son retour. Le sergent et tous les soldats montroient le même empressement pour nous servir. Madame Kaborof avoit aussi la politesse la plus aimable; sa maison nous étoit ouverte à toutes les heures de la journée; on nous y offroit du thé et tous les rafraîchissemens du pays. Chacun vouloit nous faire des présens; et, malgré la loi que nous nous étions faite de n'en pas recevoir, nous ne pûmes résister aux pressantes sollicitations de madame Kaborof, qui força nos officiers, M. de Langle et moi, d'accepter quelques peaux de martre-zibeline, de renne et de renard, beaucoup plus utiles, sans doute, à ceux qui nous les offroient, qu'à nous qui devions retourner vers les Tropiques. Heureusement nous avions les moyens de nous acquitter; et nous demandâmes avec instance qu'il nous fût permis, à notre tour, d'offrir ce qui pouvoit ne pas se trouver au Kamtschatka. Si nous étions plus riches que nos hôtes, nos manières ne pouvoient présenter cette bonté naïve et touchante, bien supérieure à tous les présens.

Je fis témoigner à M. Kaborof par M. de Lesseps, que je désirois former un petit établissement à terre, pour loger nos astronomes, et

placer un quart de cercle et une pendule. La maison la plus commode du village nous fut offerte sur-le-champ; et comme nous ne la visitâmes que quelques heures après cette demande, nous crûmes pouvoir l'accepter sans indiscrétion, parce qu'elle nous parut inhabitée; mais nous apprîmes depuis que le lieutenant avoit délogé le caporal, son secrétaire, la troisième personne du pays, pour nous placer chez lui. La discipline russe est telle, que ces mouvemens s'exécutent aussi promptement que ceux de l'exercice militaire, et qu'ils sont ordonnés par un simple signe de tête.

Nos astronomes eurent à peine dressé leur observatoire, que nos naturalistes, qui n'avoient pas moins de zèle, voulurent aller visiter le volcan, dont la distance paroissoit moindre de deux lieues, quoiqu'il y en eût huit au moins à faire pour parvenir jusqu'au pied de cette montagne, presque entièrement couverte de neige, et au sommet de laquelle se trouve le cratère. La bouche de ce cratère, tournée vers la baie d'Avatscha, offroit sans cesse à nos yeux des tourbillons de fumée : nous vîmes une seule fois, pendant la nuit, des flammes bleuâtres et jaunes, mais elles ne s'élevèrent qu'à une très-petite hauteur.

Le zèle de M. Kaborof fut aussi ardent pour

nos naturalistes que pour nos astronomes : huit Cosaques furent commandés aussitôt pour accompagner Mrs Bernizet, Mongès et Receveur; la santé de M. Lamanon n'étoit pas encore assez affermie pour qu'il pût entreprendre un pareil voyage. On n'en avoit peut-être jamais fait, pour les sciences, d'aussi pénible, et aucun des savans, soit Anglais, soit Allemands ou Russes, qui avoient voyagé au Kamtschatka, n'avoit tenté une entreprise aussi difficile. L'aspect de la montagne me la faisoit croire inaccessible; on n'y apercevoit aucune verdure, mais seulement un roc vif, et dont le talus étoit extrêmement roide. Nos intrépides voyageurs partirent dans l'espoir de vaincre ces obstacles. Les Cosaques étoient chargés de leur bagage, qui consistoit en une tente, différentes fourrures, et des vivres dont chacun s'étoit pourvu pour quatre jours. L'honneur de porter les baromètres, les thermomètres, les acides, et les autres objets propres aux observations, fut réservé aux naturalistes eux-mêmes, qui ne pouvoient confier à d'autres ces fragiles instrumens : leurs guides d'ailleurs ne devoient les conduire qu'au pied du pic; un préjugé, aussi ancien peut-être, que le Kamtschatka, faisant croire aux Kamtschadales et aux Russes qu'il sort de la montagne des vapeurs qui doivent étouffer tous ceux qui

auront la témérité d'y monter. Ils se flattoient sans doute que nos physiciens s'arrêteroient comme eux au pied du volcan (1); et quelques coups d'eau de vie qu'on leur avoit donnés avant le départ, leur avoient inspiré vraisemblablement ce tendre intérêt pour eux : ils partirent gaiement avec cet espoir. La première station fut au milieu des bois, à six lieues du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. On avoit toujours voyagé sur un terrain peu difficile, couvert de plantes, et d'arbres dont le plus grand nombre étoit de l'espèce des bouleaux; les sapins qui s'y trouvoient, étoient rabougris et presque nains : une de ces espèces porte des pommes de pin, dont les graines ou petites noix sont bonnes à manger; et de l'écorce du bouleau découle une liqueur fort saine assez agréable, que les Kamtschadales ont soin de recevoir dans des vases, et dont ils font un très-grand usage. Des baies de toute espèce, rouges et noires, de toutes les nuances, s'offroient aussi sous les pas des voyageurs; leur saveur est généralement un peu acide, mais le sucre les

(1) Kracheninnicoff nomme ce volcan *Opala*, et prétend qu'il sert de fanal aux navigateurs. On peut l'apercevoir des deux mers. La rivière d'Opala prend sa source au pied de ce volcan.

rend

rend fort agréables. Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions prises pour la nuit, avec une promptitude inconnue aux peuples accoutumés à passer leur vie sous des toits. On prit de grandes précautions pour que le feu ne s'étendît point aux arbres de la forêt : des coups de bâton sur le dos des Cosaques n'auroient pu expier une faute aussi grave, parce que le feu met en fuite toutes les zibelines. Après un pareil accident on n'en trouve plus pendant l'hiver, qui est la saison de la chasse; et comme la peau de ces animaux est la seule richesse du pays, celle qu'on donne en échange de toutes les denrées dont on a besoin, celle qui doit solder le tribut annuel dû à la couronne, on sent l'énormité d'un crime qui prive les Kamtschadales de tous ces avantages. Aussi les Cosaques eurent-ils le plus grand soin de couper l'herbe autour du foyer, et de creuser, avant le départ, un trou profond pour recevoir les charbons, qu'ils étouffèrent en les couvrant de terre arrosée de beaucoup d'eau. On n'aperçut, dans cette journée, d'autre quadrupède qu'un lièvre, presque blanc; on ne vit ni ours, ni argali (1), ni renne,

(1) *Voyez* la description de ce quadrupède, tome x, page 455.

quoique ces animaux soient très-communs dans le pays. Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage : il avoit beaucoup neigé pendant la nuit; et, ce qui étoit pis encore, un brouillard épais couvroit la montagne du volcan, dont nos physiciens n'atteignirent le pied qu'à trois heures du soir. Leurs guides s'arrêtèrent, suivant leur convention, dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale; ils dressèrent leurs tentes, et allumèrent du feu. Cette nuit de repos étoit bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. Mrs Bernizet, Mongès et Receveur commencèrent à gravir, à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi, sur le bord même du cratère, mais dans sa partie inférieure. Ils avoient eu souvent besoin de s'aider de leurs mains, pour se soutenir entre ces rochers broyés, dont les intervalles présentoient des précipices très-dangereux. Toutes les substances dont cette montagne est composée, sont des laves plus ou moins poreuses et presque dans l'état de ponce : ils rencontrèrent, sur le sommet, des matières gypseuses et des cristallisations de soufre, mais beaucoup moins belles que celles du pic de Ténériffe; et généralement les schorls qu'ils trouvèrent, et toutes les autres pierres nous parurent inférieures en beauté à celles de

cet ancien volcan, qui n'a pas été en éruption depuis un siècle, tandis que celui-ci a jeté des matières en 1778, pendant le séjour du capitaine Clerke dans la baie d'Avatscha (1). Ils rapportèrent cependant quelques morceaux de chrysolite assez beaux; mais ils essuyèrent un si mauvais tems, et ils parcoururent un chemin si difficile, qu'on doit être fort étonné qu'ils aient pu ajouter de nouveaux poids à ceux des baromètres, des thermomètres et de leurs autres instrumens : leur horizon n'eut jamais plus d'une portée de fusil d'étendue, excepté pendant quelques minutes seulement, durant lesquelles ils aperçurent la baie d'Avatscha, et nos frégates qui, de cette élévation, leur paroissoient moins grosses que de petites pirogues. Leur baromètre, sur le bord du cratère, descendit à dix-neuf pouces onze lignes $\frac{2}{10}$; le nôtre, pendant ce même tems, indiquoit sur nos frégates, où nous faisions des observations d'heure en heure, vingt-sept pouces neuf lignes $\frac{2}{10}$. Leur thermomètre étoit à deux degrés et demi au dessous de la glace, et différoit de douze degrés de la température du bord de la mer; ainsi, en admettant les calculs des physiciens qui croient à cette manière de mesurer la

(1) *Voyez* le tome x, page 461.

hauteur des montagnes, et faisant les corrections relatives au thermomètre, nos voyageurs auroient monté à environ quinze cents toises, hauteur prodigieuse relativement aux difficultés qu'ils eurent à vaincre. Mais ils furent si contrariés par les brouillards, qu'ils se déterminèrent à recommencer cette course le lendemain, si le tems étoit plus favorable : les difficultés n'avoient qu'accru leur zèle; ils descendirent la montagne avec cette courageuse résolution, et arrivèrent à leurs tentes. La nuit étant commencée, leurs guides avoient déjà fait des prières pour eux, et avalé une partie des liqueurs qu'ils ne croyoient plus nécessaires à des morts. Le lieutenant, informé, au retour, de cette précipitation, fit donner aux plus coupables cent coups de bâton, qui leur furent comptés avant que nous en fussions instruits, et qu'il nous eût été possible de demander grace. La nuit qui suivit ce voyage fut affreuse; la neige redoubla, il en tomba plusieurs pieds d'épaisseur en quelques heures : il ne fut plus possible de songer à l'exécution du plan de la veille, et on arriva le soir même au village de Saint-Pierre et Saint-Paul, après un trajet de huit lieues, moins fatigant au retour, par la pente naturelle du terrain.

Pendant que nos lithologistes et nos astronomes employoient si bien leur tems, nous



Kamtschadale dans son habit d'Hiver.



remplissions d'eau nos futailles, notre cale de bois, et nous coupions et faisions sécher du foin pour les bestiaux que nous attendions, car il ne nous restoit plus qu'un seul mouton. Le lieutenant avoit écrit à M. Kasloff pour le prier de rassembler le plus de bœufs qu'il pourroit; il calculoit avec douleur qu'il nous étoit impossible d'attendre ceux que les ordres du gouverneur faisoient sans doute venir de Verkhneï, parce que le trajet en devoit être de six semaines. L'indifférence des habitans du Kamtschatka pour les troupeaux n'a pas permis de les voir se multiplier dans la partie méridionale de cette presqu'île, où, avec quelque soin, on pourroit en avoir autant qu'en Irlande. L'herbe la plus fine et la plus épaisse s'élève dans des prairies naturelles à plus de quatre pieds, et l'on pourroit y faucher une immense quantité de fourrages pour l'hiver, qui dure sept à huit mois dans ce climat. Mais les Kamtschadales sont incapables de pareils soins; il faudroit des granges, des écuries vastes et à l'abri du froid : il leur paroît plus commode de vivre du produit de la chasse, et surtout du saumon, qui tous les ans, dans la même saison, vient, comme la manne du Désert, remplir leurs filets, et leur assure la subsistance de l'année. Les Cosaques et les Russes, plus soldats que cultivateurs, ont

adopté ce même régime. Le lieutenant et le sergent avoient seuls de petits jardins remplis de pommes de terre et de navets : leurs exhortations, leur exemple, ne pouvoient influer sur leurs compatriotes, qui mangeoient cependant très-volontiers des pommes de terre, mais qui n'auroient pas voulu, pour s'en procurer, se livrer à un autre genre de travail qu'à celui de les arracher, si la Nature les leur avoit offertes spontanément dans les champs, comme la saranne (1), l'ail, et surtout les baies et l'herbe

(1) Selon Kracheninnicoff, la saranne que la Pérouse a trouvée déjà dans l'Oku-Jesso, ou île de Tchoka (*), est une plante de la famille des lis. Elle s'élève à la hauteur d'environ un demi-pied : sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cigne. Vers sa racine, elle est d'une couleur rougeâtre, et verte à son sommet : elle a deux rangs de feuilles le long de la tige. Celui d'en-bas est composé de trois feuilles, et celui d'en-haut de quatre, disposées en croix : leur figure est ovale. Au dessus du second rang il se trouve quelquefois une feuille immédiatement sous les fleurs mêmes. Au haut de la tige est une fleur d'un rouge de cerise foncé ; il est rare qu'il y en ait deux : elle ressemble assez à celle des lis ardens, elle est seulement plus petite et se divise en six parties égales. Au centre de la fleur est un pistil triangulaire, dont le bout est obtus comme dans les autres lis. Dans l'intérieur du

(*) *Voyez* le tome XI, page 458.

douce dont les fleurs et les feuilles sont comme celles du panais, et dont ils font des boissons agréables, et des confitures qu'ils réservent pour

---

pistil sont trois cellules où sont renfermées les semences, qui sont plates et rougeâtres. Sa racine est ce qu'on appelle *la saranne* ; elle est, comme une gousse d'ail, composée de plusieurs petites gousses : elle fleurit à la mi-juillet, et dans cette saison les campagnes en paroissent toutes couvertes.

Les femmes Kamtschadales et les Cosaques fouillent la terre en automne, pour avoir cette racine qui leur tient lieu de farine et de gruau. Elles la font sécher au soleil. Kracheninnicoff assure que les femmes en trouvent beaucoup dans les nids des rats. Cette plante est douce, un peu acide, et si nourrissante que si l'on pouvoit en manger tous les jours, on ne s'apercevroit pas qu'on manque de pain. M. Steller en compte de cinq espèces.

Kracheninnicoff n'a jamais vu au Kamtschatka, ni pins, ni peupliers noirs. Il y croît peu de sapins, et encore n'est-ce que dans un seul endroit, auprès de la petite rivière Berezowa. Quoiqu'il y ait assez de bouleaux, on s'en sert peu, si ce n'est pour des traîneaux, des vases pour la table, ou autres ouvrages semblables, parce que, dans les endroits humides et voisins des habitations, il croît tortu et n'est propre à aucun usage, et que les autres coûtent trop de peine à transporter. Les naturels du pays font un grand usage de l'écorce de cet arbre; ils la dépouillent lorsqu'elle est encore verte, la coupent en petits morceaux avec

l'hiver. Nos graines d'Europe s'étoient très-bien conservées : nous en avons donné une grande quantité à M. Schmaleff, au lieutenant et au sergent ; nous espérons apprendre un jour qu'elles auront parfaitement réussi. Au milieu de ces travaux, il nous restoit du tems pour nos plaisirs ; et nous fîmes différentes parties de chasse sur les rivières d'Avatscha et de Paratounka ; car notre ambition étoit de tuer des ours, des rennes ou des argalis : il fallut cependant nous contenter de quelques canards ou sarcelles, qui ne valoient pas les courses longues et pénibles que nous faisions pour un si chétif gibier. Nous fûmes plus heureux par nos amis les Kamtschadales ; ils nous apportèrent, pendant notre séjour, quatre ours, un argali et un

---

de petites haches, comme du vermicelle, et la mangent avec du caviar sec. Le caviar est fait avec des œufs d'esturgeon salés. C'est pour eux un ragoût si agréable qu'on ne peut passer par une habitation pendant l'hiver, qu'on ne voie des femmes assises autour d'un grand tronc de bouleau vert, et occupées à hacher en petits morceaux ces écorces avec de petites haches faites de pierre ou d'os. Ils mangent aussi les noix des cèdres : mais ceux-ci sont bien différens des cèdres du Liban ; ils rampent sur terre.

Quant à l'herbe douce, *voyez* ce que nous avons dit tome x, page 459.





Kamtschadale dans son habit de Cérémonie

renne, avec une telle quantité de plongeons et de macareux, que nous en distribuâmes à tous nos équipages, qui étoient déjà lassés de poisson. Un seul coup de filet que nous donnions très-près de nos frégates, auroit suffi à la subsistance de six bâtimens; mais les espèces de poissons étoient peu variées : nous ne prîmes guères que de petites morues, des harengs, des plies, et des saumons (1). Je donnai ordre d'en saler quelques bariques seulement, parce qu'on me représenta que tous ces poissons étoient si

(1) Nous avons puisé dans Kracheninnicoff, né à Moscow en 1713, une partie des détails donnés sur la Russie, tome x, pages 470 et suivantes. Ce même savant, parti, par ordre de sa souveraine, pour le Kamtschatka, avec des membres de l'académie impériale, a résidé avec M. Steller dans ces contrées depuis 1735 jusqu'en 1743, et ses travaux ont été très-utiles aux progrès des sciences naturelles. Voici ce qu'il nous apprend sur les poissons de cette partie de la Sibérie, c'est à dire, du Kamtschatka.

Tous les poissons au Kamtschatka remontent les rivières en si grande foule dans l'été, qu'elles s'enflent et se débordent jusqu'au soir, lorsque les poissons cessent d'entrer dans l'embouchure des rivières. Lorsque l'eau se retire, il en reste sur le rivage une si grande quantité de morts, qu'aucun des plus grands fleuves n'en pourroit fournir autant; ce qui cause une si grande infection, que la peste s'ensuivroit infailliblement, sans

petits et si tendres, qu'ils ne résisteroient pas à l'activité corrosive du sel; et qu'il valoit mieux conserver ce sel pour les cochons que nous

---

les vents continuels qui règnent alors et qui purifient l'air.

Les ours et les chiens prennent alors plus de poissons avec leurs pattes (*) qu'on n'en pêche ailleurs avec des filets. Tous les poissons qui remontent ces rivières, sont des saumons, et sont connus dans le pays sous la dénomination de *poissons rouges*. La Nature a mis tant de différence entr'eux, qu'il s'en trouve au Kamtschatka presque autant d'espèces que les naturalistes en ont observé dans tout l'Univers. Cependant il n'y a pas un seul poisson au Kamtschatka qui y vive au delà de cinq à six mois, excepté l'espèce de saumon nommée *goltsi*. Presque tous les poissons qui n'ont pas été pris meurent à la fin de décembre, de sorte qu'il n'en reste pas un seul dans les rivières, excepté dans les endroits profonds et dans les sources chaudes dont la Pérouse va nous parler. Ces poissons vivent fort peu, parce que leur multitude est si énorme, qu'ils ne trouvent pas sans doute assez de nourriture. Le cours des rivières est d'ailleurs si rapide, que ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'ils peuvent les monter : ainsi ils se lassent, et succombent bientôt. Les rivières étant encore peu profondes et parsemées de rocs, ils n'ont pas d'endroits favorables où ils puissent se reposer. Tous ces saumons naissent et meurent dans la même rivière; ils acquièrent leur grosseur dans

(*) *Voyez* le tome x, page 456.

trouverions sur les îles de la mer du Sud. Pendant que nous passions des jours qui nous paroissoient si doux après les fatigues de l'exploration que nous venions de faire des côtes de l'Oku-Jesso et de la Tartarie, M. Kasloff s'étoit mis en route pour le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul; mais il voyageoit lentement, parce

---

la mer; et ils ne frayent qu'au bout de trois ans et une seule fois pendant leur vie. Quand ils sentent l'envie de s'accoupler, ils remontent les rivières, ils cherchent un lieu tranquille et couvert de sable. Selon M. Steller, la femelle creuse une petite fosse avec ses nageoires qui sont au dessous des ouïes; elle se met sur ce trou jusqu'à ce que le mâle vienne et qu'il commence à se frotter le ventre sur elle. Cependant les œufs, étant pressés, sortent du ventre de la femelle, et sont arrosés dans le même instant par la laite du mâle.

Les observations faites en Sibérie, sur les bords de la Léna, de l'Obi, etc., sont fort différentes de celles-ci. Les saumons vivent quelques années dans ces rivières qui sont fangeuses et profondes. Ils y trouvent d'ailleurs, pour se nourrir, quantité d'insectes qui y naissent. Ils frayent dans les embouchures des petites rivières, et c'est là où on les prend ordinairement pendantl'été.

Le saumon d'un an n'est pas plus gros qu'un hareng. Il reste auprès du frai jusqu'au mois de novembre, tems auquel il regagne la mer avec les petits. *Voyez* aussi la quantité de saumons pris par M. de la Pérouse dans l'île de Tchoka, tome XI, pages 470 et 478.

qu'il vouloit tout observer, et que son voyage avoit pour objet d'établir dans cette province la meilleure administration possible. Il savoit qu'on ne peut former à cet égard un plan général qu'après avoir examiné les productions d'un pays, et celles dont une culture soignée et relative au climat le rend susceptible. Il vouloit aussi connoître les pierres, les minéraux, et généralement toutes les substances du sol de la province. Ses observations l'avoient retenu quelques jours aux Eaux-chaudes, qui sont à vingt lieues de Saint-Pierre et Saint-Paul (1); il en rapporta différentes pierres et autres matières volcaniques, avec une gomme que M. Mongès soumit à l'analyse : il dit fort honnêtement, en arrivant, qu'ayant appris par les papiers publics que plusieurs naturalistes habiles avoient été embarqués sur nos frégates, il avoit voulu profiter de cette circonstance heureuse, pour connoître les différentes substances de la presqu'île du Kamtschatka, et s'instruire ainsi lui-même. Les politesses de M. Kasloff, ses procédés, étoient absolument les mêmes que ceux

(1) Kracheninnicoff nomme ces eaux *Baaniou*. Il dit que vers le haut et sur la rive méridionale de la rivière Baaniou, on trouve un assez grand nombre de sources d'eau bouillante.

des habitans les mieux élevés des grandes villes d'Europe; il parloit français; il avoit des connoissances sur tout ce qui faisoit l'objet de nos recherches, tant en géographie qu'en histoire naturelle : nous étions surpris qu'on eût placé au bout du Monde, dans un pays si sauvage, un officier d'un mérite qui eût été distingué chez toutes les nations de l'Europe. Il est aisé de sentir que des liaisons même d'intimité durent bientôt s'établir entre le colonel Kasloff et nous. Le lendemain de son arrivée, il vint dîner à mon bord, avec M. Schmaleff et le curé de Paratounka; je le fis saluer de treize coups de canon. Nos visages, qui annonçoient une meilleure santé que celle même dont nous jouissions à notre départ d'Europe, le surprirent extrêmement; je lui dis que nous la devions un peu à nos soins, et beaucoup à l'abondance où nous étions dans son gouvernement. M. Kasloff parut partager notre heureuse situation; mais il nous témoigna la plus vive douleur de l'impossibilité où il étoit de rassembler plus de sept bœufs avant l'époque de notre départ, qui étoit trop prochain pour songer à en faire venir de la rivière du Kamtschatka, distante de cent lieues de Saint-Pierre et Saint-Paul. Il attendoit depuis six mois le bâtiment qui devoit apporter d'Okotsk des farines et les autres provisions nécessaires à

la garnison de cette province, et il présumoit avec chagrin que ce bâtiment devoit avoir essuyé quelque malheur : la surprise où nous étions de n'avoir reçu aucune lettre, diminua, lorsque nous apprîmes de lui que, depuis son départ d'Okotsk, il n'en avoit reçu aucun courrier : il ajouta qu'il alloit y retourner par terre, en côtoyant la mer d'Okotsk, voyage presque aussi long ou du moins plus difficile que celui d'Okotsk à Pétersbourg.

Le gouverneur dîna le lendemain avec toute sa suite à bord de l'Astrolabe; il y fut également salué de treize coups de canon : mais il nous pria avec instance de ne plus faire de compliment, afin que nous pussions nous voir à l'avenir avec plus de liberté et de plaisir.

Il nous fut impossible de faire accepter au gouverneur le prix des bœufs : nous eûmes beau représenter qu'à Manille nous avions acquitté toutes nos dépenses, malgré l'étroite alliance de la France avec l'Espagne; M. Kasloff nous dit que le gouvernement russe avoit d'autres principes, et que son regret étoit d'avoir aussi peu de bestiaux à sa disposition. Il nous invita, pour le jour suivant, à un bal qu'il voulut donner, à notre occasion, à toutes les femmes, tant kamtschadales que russes, de Saint-Pierre et Saint-Paul. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle



Femme Kamtschadale dans sa plus grande parure.

[illegible]

étoit au moins extraordinaire : treize femmes, vêtues d'étoffes de soie, dont dix kamtschadales, avec un gros visage, de petits yeux et un nez plat, étoient assises sur des bancs au tour de l'appartement; les Kamtschadales avoient, ainsi que les Russes, un mouchoir de soie qui leur enveloppoit la tête, à peu près comme en portent les femmes mulâtres de nos colonies. On commença par des danses russes, dont les airs sont très-agréables, et qui ressemblent beaucoup à la cosaque qu'on a dansée à Paris il y a quelques années. Les danses kamtschadales leur succédèrent; elles ne peuvent être comparées qu'à celles des convulsionnaires du fameux tombeau de Saint-Médard : il ne faut que des bras, des épaules, et presque point de jambes, aux danseurs de cette partie de l'Asie; les danseuses kamtschadales, par leurs convulsions et leurs mouvemens de contraction, inspirent un sentiment pénible à tous les spectateurs; il est encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sort du creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'ont que cette musique pour mesure de leurs mouvemens. Leur fatigue est telle pendant cet exercice, qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur, et restent étendues par terre, sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps, parfument

l'appartement d'une odeur d'huile et de poisson, à laquelle des nez européens sont trop peu accoutumés pour en sentir les délices. Comme les danses de tous les peuples ont toujours été imitatives, et qu'elles ne sont en quelque sorte que des pantomimes, je demandai ce qu'avoient voulu exprimer deux de ces femmes qui venoient de faire un exercice si violent. On me répondit qu'elles avoient figuré une chasse d'ours : la femme qui se rouloit à terre représentoit l'animal; et l'autre, qui tournoit autour d'elle, le chasseur (1). Mais les ours, s'ils parloient et voyoient une pareille pantomime, auroient beaucoup à se plaindre d'être si grossièrement imités. Cette danse, presque aussi fatigante pour les spectateurs que pour les acteurs, étoit à peine finie, qu'un cri de joie annonça l'arrivée d'un courrier d'Okotsk; il étoit chargé d'une grosse malle remplie de nos paquets. Le bal fut interrompu, et chaque danseuse renvoyée avec un verre d'eau de vie, digne rafraîchissement de ces Terpsichores. M. Kasloff s'apercevant de l'impatience où nous étions d'apprendre des nouvelles de tout ce qui nous intéressoit en Europe, nous pria avec instance de ne pas différer ce plaisir. Il nous établit dans sa chambre, et se retira pour

(1) *Voyez*, sur ces danses, le tome x, page 454.

ne

ne pas gêner l'épanchement des divers sentimens dont nous pouvions être affectés, suivant les nouvelles que chacun de nous recevroit de sa famille ou de ses amis. Elles furent heureuses pour tous, mais plus particulièrement pour moi, qui, par une faveur à laquelle je n'osois aspirer, avois été promu au grade de chef d'escadre. Les complimens que chacun s'empressoit de me faire, parvinrent bientôt à M. Kasloff, qui voulut célébrer cet événement par le bruit de toute l'artillerie de sa place; je me rappellerai, toute ma vie, avec l'émotion la plus vive, les marques d'amitié et d'affection que je reçus de lui dans cette occasion. Je n'ai point passé avec ce gouverneur un instant qui ne fût marqué par quelques traits de bonté ou d'attention; et il est inutile de dire que, depuis son arrivée, tous les habitans du pays chassoient ou pêchoient pour nous; nous ne pouvions suffire à consommer tant de provisions. Il y joignit des présens de toute espèce pour M. de Langle et pour moi; nous fûmes forcés d'accepter un traîneau de Kamtschadales pour la collection des curiosités du roi, et deux aigles royaux pour la ménagerie, ainsi que beaucoup de zibelines. Nous lui offrîmes, à notre tour, ce que nous imaginions pouvoir lui être utile ou agréable; mais nous n'étions riches qu'en effets de traite pour

des sauvages, et nous n'avions rien qui fût digne de lui. Nous le priâmes d'accepter la relation du troisième voyage de Cook, qui paroissoit lui faire grand plaisir : il avoit à sa suite presque tous les personnages que l'éditeur a mis sur la scène, M. Schmaleff, le bon curé de Paratounka, le malheureux Ivaschkin ; il leur traduisoit tous les articles qui les regardoient, et ils répétoient, à chaque fois, que tout étoit de la plus exacte vérité. Le sergent seul qui commandoit alors au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul étoit mort ; les autres jouissoient de la meilleure santé, et habitoient encore le pays, excepté le major Behm, qui étoit retourné à Pétersbourg, et Port, qui résidoit à Irkoutsk, près du lac Baikal (1). Je témoignai à M. Kasloff ma surprise de trouver le vieillard Ivaschkin au Kamtschatka, les relations anglaises annonçant qu'il avoit enfin obtenu la permission d'aller habiter Okotsk. Nous ne pûmes nous empêcher de prendre le plus vif intérêt à cet infortuné, en apprenant que son seul délit consistoit dans quelques propos indiscrets tenus sur l'impératrice Élisabeth, au sortir d'une partie de table, où le vin avoit égaré sa raison ; il étoit alors âgé de moins de vingt ans, officier aux gardes,

---

(1) *Voyez* la carte de l'Asie.

d'une famille distinguée de Russie, d'une figure aimable, que le tems ni les malheurs n'ont pu changer : il fut dégradé, envoyé en exil au fond du Kamtschatka, après avoir reçu le knout et avoir eu les narines fendues. On poussa la rigueur jusqu'à lui refuser les premiers alimens. L'impératrice Catherine, dont les regards s'étendent jusque sur les victimes des règnes qui ont précédé le sien, a fait grace, depuis plusieurs années, à cet infortuné : mais un séjour de plus de cinquante ans au milieu des forêts du Kamtschatka, le souvenir amer du supplice honteux et infamant qu'il a subi, peut-être un secret sentiment de haine pour une autorité qui a si cruellement puni une faute que les circonstances pouvoient excuser ; ces divers motifs l'ont rendu insensible à cet acte tardif de justice, et il se proposoit de mourir en Sibérie. Nous le priâmes d'accepter du tabac, de la poudre, du plomb, du drap, et généralement tout ce que nous jugions lui être utile : il avoit été élevé à Paris, il entendoit encore un peu le français, et il retrouva beaucoup de mots pour nous exprimer sa reconnoissance. Il aimoit M. Kasloff comme son père, il l'accompagnoit dans son voyage, par affection ; et ce bon gouverneur avoit pour lui des égards bien propres à opérer dans son

ame l'entier oubli de ses malheurs (1). Il nous rendit le service de nous faire connoître le tombeau de M. de la Croyère, qu'il avoit vu enterrer au Kamtschatka en 1741. Nous y attachâmes l'inscription suivante, gravée sur le cuivre, et composée par M. Dagelet, membre, comme lui, de l'académie des sciences :

Ci gît Louis de l'Isle de la Croyère, de l'académie royale des sciences de Paris, mort en 1741, au retour d'une expédition faite par ordre du czar, pour reconnoître les côtes d'Amérique; astronome et géographe, émule de deux frères célèbres dans les sciences, il mérita les regrets de sa patrie. En 1786, M. le comte de la Pérouse, commandant les frégates du roi la Boussole et l'Astrolabe, consacra sa mémoire en donnant son nom à une île, près des lieux où ce savant avoit abordé.

Nous demandâmes aussi à M. Kasloff la permission de faire graver sur une plaque du même métal l'inscription du tombeau du capitaine

---

(1) Le souvenir et la honte d'un supplice injuste poursuivoit le malheureux Ivaschkin, au point de le déterminer à se soustraire aux yeux des étrangers. Huit jours seulement après l'arrivée des frégates françaises, Lesseps parvint à le découvrir. Cet interprète, touché de sa position, en rendit compte à la Pérouse, qui, admirant le caractère d'un vieillard dont il respectoit le malheur, demanda à le voir. Ce ne fut qu'avec peine, et en se servant de l'empire du colonel

Clerke, qui n'étoit que tracée au pinceau sur le bois, matière trop destructible pour perpétuer la mémoire d'un navigateur si estimable. Le gouverneur eut la bonté d'ajouter aux permissions qu'il nous donna, la promesse de faire élever incessamment un monument plus digne de ces deux hommes célèbres, qui ont succombé dans leurs pénibles travaux, à une grande distance de leur patrie. Nous apprîmes de lui que M. de la Croyère s'étoit marié à Tobolsk, et que sa postérité y jouissoit de beaucoup de considération. L'histoire des navigations de Bering et du capitaine Tschirikoff (1) étoit parfaitement connue de M. Kasloff : il nous dit, à cette occasion, qu'il avoit laissé à Okotsk M. Billings, chargé par l'État de faire construire deux bâtimens pour continuer les découvertes des Russes dans les

---

Kasloff sur son esprit, qu'on vint à bout de lui faire quitter sa retraite. L'aménité de la Pérouse inspira bientôt la plus grande confiance à Ivaschkin, qui, toujours reconnoissant des honnêtetés qu'il recevoit, témoigna encore plus vivement sa gratitude, lorsque le général français lui fit des présens utiles, et dont il avoit le plus pressant besoin.

Ce fait, qui m'a été raconté plusieurs fois par Lesseps, devoit trouver ici sa place. (Note du premier rédacteur du journal de la Pérouse.)

(1) *Voyez* tome x, pages 241 et 341.

mers du Nord. Il avoit donné des ordres pour que tous les moyens dont il pouvoit disposer fussent employés, afin d'accélérer cette expédition ; mais son zèle, sa bonne volonté, son extrême désir de remplir les vues de l'impératrice, ne pouvoient vaincre les obstacles qui devoient se rencontrer dans un pays presque aussi brut qu'il l'étoit le premier jour de sa découverte, et où la rigueur du climat suspend les travaux pendant plus de huit mois de l'année. Il sentoit qu'il eût été plus économique et beaucoup plus prompt, de faire partir M. Billings d'un port de la Baltique, où il auroit pu pourvoir à tous ses besoins pour plusieurs années.

Nous levâmes le plan de la baie d'Avatscha, ou, pour mieux dire, nous vérifiâmes celui des Anglais, qui est fort exact, et M. Bernizet en fit un dessin très-élégant, qu'il pria le gouverneur d'accepter; M. Blondela lui offrit aussi une copie de la vue de l'ostrog; et Mrs les abbés Mongès et Receveur lui firent présent d'une petite boîte d'acides, pour l'analyse des eaux et la connoissance des différentes substances dont le sol du Kamtschatka est composé. La chimie et la minéralogie n'étoient pas des sciences étrangères à M. Kasloff; il avoit un goût particulier pour les travaux chimiques : mais il nous dit, par une raison dont l'évidence est

bien aisée à sentir, qu'avant de s'occuper des minéraux d'un pays inculte, le premier soin d'une administration sage et éclairée devoit tendre à procurer du pain à ses habitans, en accoutumant les indigènes à la culture. La végétation du terrain annonçoit une grande fertilité, et il ne doutoit pas qu'au défaut du blé-froment, qui pouvoit ne pas germer à cause du froid, le seigle ou l'orge, du moins, ne donnassent d'abondantes récoltes. Il nous fit remarquer la beauté de plusieurs petits champs de pommes de terre, dont les graines étoient venues d'Irkoutsk depuis quelques années; et il se proposoit d'adopter des moyens doux, mais certains, pour rendre cultivateurs les Russes, les Cosaques et les Kamtschadales. La petite-vérole, en 1769, a diminué des trois quarts le nombre des individus de cette nation, qui est réduite aujourd'hui, dans toute la presqu'île, à moins de quatre mille indigènes; et elle disparoîtra bientôt entièrement, par le mélange continuel des Russes et des Kamtschadales, qui se marient fréquemment ensemble. Une race de métis, plus laborieux que les Russes, qui ne sont propres qu'à être soldats, beaucoup plus forts et d'une forme moins disgraciée de la Nature que les Kamtschadales, naîtra de ces mariages et succédera aux anciens habitans. Les naturels ont déjà

abandonné les yourtes dans lesquelles ils se terroient, comme des blaireaux, pendant tout l'hiver, et où ils respiroient un air infect qui occasionnoit beaucoup de maladies. Les plus riches d'entr'eux construisent aujourd'hui des *isbas* ou maisons de bois, à la manière des Russes : elles ont absolument la même forme que les chaumières de nos paysans; elles sont divisées en trois petites chambres; un poêle en brique les échauffe, et y entretient une chaleur de plus de trente degrés, insupportable aux personnes qui n'en ont pas l'habitude. Les autres passent l'hiver, comme l'été, dans des balagans ou balaganes, qui sont des espèces de colombiers de bois, couverts en chaume, élevés sur des piquets de douze à treize pieds de hauteur, et où les femmes, ainsi que les hommes, montent par des échelles très-difficiles (1). Mais bientôt ces derniers bâtimens disparoîtront; les

(1) Selon M. de Lesseps, les hommes font leur approvisionnement de poisson, tandis que les femmes vaquent aux travaux de l'intérieur du ménage, et s'occupent à ramasser les fruits et autres végétaux qui, après le poisson sec, sont les mets favoris des Kamtschadales. Les jours où ces femmes vont faire leurs récoltes pour la consommation de l'hiver, sont pour elles autant de jours de fêtes. Elles les célèbrent par des transports de joie; elles se répandent, comme des



Gabriel sculp.

Femme Kamtschadale avec ses enfans dans son habit ordinaire.

Kamtschadales ont l'esprit imitatif, ils adoptent presque tous les usages de leurs vainqueurs : les femmes sont déjà coiffées et presque entièrement vêtues à la manière des Russes, dont la langue prévaut dans tous les ostrogs, c'est à dire villages ; ce qui est fort heureux, parce que chaque village kamtschadale avoit un jargon

---

bacchantes, dans les campagnes en chantant et s'abandonnant à toute sorte de folies : nulle crainte, nulle pudeur ne les retiennent. Malheur à l'homme que le hasard amène entre leurs mains ; il est rare qu'il sorte du combat sans avoir reçu une ample fustigation.

L'habit des hommes, nommé *parque*, a la forme des chemises de nos charretiers : il est ordinairement de peaux de rennes, qui sont tannées d'un côté et viennent du pays des Koriaques. Ils portent dessous de longues culottes de pareil cuir, et sur la peau une chemise courte de nankin ou d'étoffe de coton. Les femmes en ont de soie, et c'est un luxe parmi elles. Les deux sexes mettent des bottes. Les hommes en tout tems se couvrent la tête avec de larges bonnets fourrés. Le caractère des Kamtschadales est doux et hospitalier ; on y trouve des sentimens d'honneur et d'humanité. Ils ne sont ni fourbes ni voleurs : leur taille est au dessous de l'ordinaire. Ils ont la figure ronde et large, les yeux petits et enfoncés, le nez écrasé, les joues saillantes, les cheveux noirs, presque point de barbe, et le teint un peu basané. La propreté ne brille ni sur eux ni dans leurs demeures : on pourroit même leur reprocher l'excès contraire. *Voyez* le tome x, page 453.

différent, et les habitans d'un hameau n'entendoient pas ceux du hameau voisin. On peut dire, à la louange des Russes, que, quoiqu'ils aient établi dans ces âpres climats un gouvernement despotique, il est tempéré par des principes de douceur et d'équité qui en rendent les inconvéniens nuls. Les Russes n'ont pas de reproches d'atrocité à se faire, comme les Anglais au Bengale, et les Espagnols au Mexique et au Pérou. L'impôt qu'ils lèvent sur les Kamtschadales est si léger, qu'il ne peut être considéré que comme un tribut de reconnoissance envers la Russie; et le produit d'une demi-journée de chasse acquitte l'impôt d'une année. On est surpris de voir dans ces chaumières, plus misérables à la vue que celles du hameau le plus pauvre de nos pays de montagnes, une circulation d'espèces qui paroît d'autant plus considérable, qu'elle n'existe que parmi un petit nombre d'habitans; ils consomment si peu d'effets de Russie et de Chine, que la balance du commerce est absolument en leur faveur, et qu'il faut nécessairement leur payer en roubles l'excédent de ce qui leur est dû. Les pelleteries, au Kamtschatka, sont à un prix beaucoup plus haut qu'à Canton; ce qui prouve que, jusqu'à présent, les marchés de Kiacta ne se sont pas ressentis des avantages du nouveau débouché

qui s'est ouvert en Chine : les marchands chinois ont eu sans doute l'adresse de faire écouler ces pelleteries d'une manière insensible, et de se procurer ainsi des richesses immenses ; car, à Macao, ils nous achetèrent, pour le prix modique de dix piastres, ce qui en valoit cent vingt à Pékin. Une peau de loutre vaut à Saint-Pierre et Saint-Paul trente roubles; une de zibeline, trois ou quatre : le prix des renards ne peut être fixé; je ne parle pas des renards noirs, qui sont trop rares pour être comptés, et qu'on vend plus de cent roubles. Les gris et blancs varient depuis deux jusqu'à vingt roubles, suivant qu'ils approchent plus du noir ou du roux : ces derniers ne diffèrent de ceux de France que par la douceur et le fourré de leur poil.

Les Anglais qui, par l'heureuse constitution de leur compagnie, peuvent laisser au commerce particulier de l'Inde toute l'activité dont il est susceptible, avoient envoyé, l'année dernière, un petit bâtiment au Kamtschatka ; il étoit expédié par une maison du Bengale, et commandé par le capitaine Peters, qui fit remettre au colonel Kasloff une lettre en français, dont il m'a donné lecture : il demandoit, au nom de l'étroite alliance qui règne en Europe entre les deux couronnes, la permission de com-

mercer au Kamtschatka, en y apportant les divers effets de l'Inde et de la Chine, tant en étoffes qu'en sucre, thé, arack, et il offroit de recevoir en paiement les pelleteries du pays. M. Kasloff étoit trop éclairé pour ne pas sentir qu'une pareille proposition étoit ruineuse pour le commerce de la Russie, qui vendoit avec un grand bénéfice ces mêmes objets aux Kamtschadales, et qui en faisoit un plus grand encore sur les peaux que les Anglais vouloient exporter; mais il savoit aussi que certaines permissions limitées ont quelquefois été données, au détriment de la métropole, pour l'accroissement d'une colonie, qui enrichit ensuite la mère-patrie, lorsqu'elle est parvenue au degré où elle n'a plus besoin du commerce étranger : ces considérations avoient empêché M. Kasloff de décider la question; et il avoit permis que les Anglais fissent passer cette proposition à la cour de Pétersbourg. Il sentoit cependant que, quand même leur demande seroit accordée, le pays consommoit trop peu d'effets de l'Inde et de la Chine, et trouvoit un débouché de pelleteries trop avantageux dans les marchés de Kiachta, pour que les négocians du Bengale pussent suivre avec profit cette spéculation. D'ailleurs, le bâtiment même qui avoit apporté cette ouverture de commerce, fit naufrage sur

l'île de Cuivre, peu de jours après sa sortie de la baie d'Avatscha, et il ne s'en sauva que deux hommes auxquels je parlai, et fis fournir des habillemens dont ils avoient le plus grand besoin : ainsi les vaisseaux du capitaine Cook et les nôtres sont les seuls, jusqu'à présent, qui aient abordé heureusement dans cette partie de l'Asie. La baie d'Avatscha est certainement la plus belle, la plus commode, la plus sûre qu'il soit possible de rencontrer dans aucune partie du Monde; l'entrée en est étroite, et les bâtimens seroient forcés de passer sous le canon des forts qu'on pourroit y établir; la tenue y est excellente, le fond est de vase; deux ports vastes, l'un sur la côte de l'est et l'autre sur celle de l'ouest, pourroient recevoir tous les vaisseaux de la marine de France et d'Angleterre. Les rivières d'Avatscha et de Paratounka ont leur embouchure dans cette baie; mais elles sont embarrassées de bancs, et l'on ne peut y entrer qu'à la pleine mer. Le village de Saint-Pierre et Saint-Paul est situé sur une langue de terre qui, semblable à une jetée faite de main d'homme, forme derrière ce village un petit port, fermé comme un cirque, dans lequel trois ou quatre bâtimens désarmés peuvent passer l'hiver : l'ouverture de cette espèce de bassin est de moins de vingt-cinq toises, et la Nature ne peut rien offrir

de plus sûr et de plus commode. C'est sur le bord de ce bassin que M. Kasloff se propose de tracer le plan d'une ville, qui sera quelque jour la capitale du Kamtschatka, et peut-être le centre d'un grand commerce avec la Chine, le Japon, les Philippines et l'Amérique. Un vaste étang d'eau douce est situé au nord de l'emplacement de cette ville projetée; et à trois cents toises seulement, coulent divers petits ruisseaux, dont la réunion très-facile procureroit à ce terrain toutes les commodités nécessaires à un grand établissement. M. Kasloff connoissoit le prix de ces avantages; « mais, avant tout, répétoit-il » cent fois, il faut du pain et des bras, et nous » en avons bien peu ». Il avoit cependant donné des ordres qui annonçoient une prochaine réunion de divers ostrogs à celui de Saint-Pierre et Saint-Paul, où il se proposoit de faire bâtir incessamment une église. La religion grecque a été établie parmi les Kamtschadales sans persécution, sans violence, et avec une extrême facilité. Le curé de Paratounka est fils d'un Kamtschadale et d'une Russe; il débite ses prières et son catéchisme avec une bonhomie qui est fort du goût des indigènes; ceux-ci reconnoissent ses soins par des offrandes ou des aumônes, mais ils ne lui paient point de dîmes. Le rit grec permet aux prêtres de se marier, d'où

l'on peut conclure que les curés en ont de meilleures mœurs; je les crois fort ignorans, et il m'est impossible de supposer qu'ils puissent de long-tems avoir besoin de plus de science. La fille, la femme, la sœur du curé, étoient de toutes les femmes celles qui dansoient le mieux, et elles paroissoient jouir de la meilleure santé. Ce bon prêtre savoit que nous étions très-catholiques, ce qui nous valut une ample aspersion d'eau bénite, et il nous fit aussi baiser la croix, qui étoit portée par son clerc : ces cérémonies se passoient au milieu du village; son presbytère étoit sous une tente, et son autel en plein air; mais sa demeure ordinaire est à Paratounka, et il n'étoit venu à Saint-Pierre et Saint-Paul que pour nous faire visite.

Il nous donna divers détails sur les Kuriles, dont il est aussi curé, et où il fait une tournée tous les ans. Les Russes ont trouvé plus commode de substituer des numéros aux anciens noms de ces îles, sur lesquels les auteurs ont beaucoup varié; ainsi ils disent : la première, la deuxième, etc. jusqu'à la vingt-unième; cette dernière est celle qui termine les prétentions des Russes. D'après le rapport du curé, cette île pourroit être celle de Marikan; mais je n'en suis pas très-certain, parce que le bon prêtre étoit fort diffus, et nous avions cependant un interprète

qui entendoit le russe comme le français; mais M. de Lesseps croyoit que le curé ne s'entendoit pas lui-même. Néanmoins voici les détails sur lesquels il n'a pas varié, et qu'on peut regarder comme à peu près certains. Des vingt et une îles qui appartiennent à la Russie, quatre seulement sont habitées : la première, la deuxième, la treizième et la quatorzième; ces deux dernières pourroient n'être comptées que pour une, parce que les habitans de la treizième passent tous l'hiver sur la quatorzième, et reviennent sur la treizième passer l'été; les autres sont absolument inhabitées, et les insulaires n'y abordent en pirogue que pour la chasse des loutres et des renards. Plusieurs de ces dernières îles ne sont que des îlots ou de gros rochers, et l'on ne trouve du bois sur aucune. Les courans sont très-violens entre les îles, et à l'ouvert des canaux, dont quelques-uns sont embarrassés de roches à fleur d'eau. Le curé n'a jamais fait le voyage d'Avatscha aux Kuriles qu'en pirogue, que les Russes appellent *baidar;* et il nous a dit qu'il avoit été plusieurs fois sur le point de faire naufrage, et surtout de mourir de faim, ayant été poussé hors de vue de terre : mais il est persuadé que son eau bénite et son étole l'ont préservé du danger. Les habitans réunis des quatre îles habitées forment au plus une popu-

lation

lation de quatorze cents personnes; ils sont très-velus, portent la barbe longue, et ne vivent que de phoques, de poisson et de chasse; ils viennent d'être dispensés, pour dix ans, de payer le tribut qu'ils doivent à la Russie, parce que les loutres sont devenues très-rares sur ces îles: au surplus, ils sont bons, hospitaliers, dociles, et ils ont tous embrassé la religion chrétienne. Les insulaires plus méridionaux, et indépendans, traversent quelquefois en pirogue les canaux qui les séparent des Kuriles russes, pour y échanger quelques marchandises du Japon contre des pelleteries. Ces îles font partie du gouvernement de M. Kasloff: mais comme il est très-difficile d'y aborder, et qu'elles sont peu intéressantes pour la Russie, il ne se proposoit pas de les visiter; et quoiqu'il regrettât d'avoir laissé à Bolcheretsk une carte russe de ces îles, il ne paroissoit pas cependant y mettre beaucoup de confiance: il nous en marquoit une si grande, que nous aurions bien voulu, à notre tour, lui communiquer les détails de notre campagne; son extrême discrétion à cet égard mérite nos éloges.

Nous lui donnâmes néanmoins un petit précis de notre voyage, et nous ne lui laissâmes pas ignorer que nous avions doublé le cap Horn, visité la côte du nord-ouest de l'Amérique,

abordé à la Chine, aux Philippines, d'où nous étions arrivés au Kamtschatka. Nous ne nous permîmes pas d'entrer dans d'autres détails; mais je l'assurai que, si la publication de notre campagne étoit ordonnée, je lui adresserois un des premiers exemplaires de notre relation : j'avois déjà obtenu la permission d'envoyer mon journal en France par M. de Lesseps, notre jeune interprète russe. Ma confiance dans M. Kasloff et dans le gouvernement de Russie ne m'auroit certainement laissé aucune inquiétude, si j'avois été obligé de remettre mes paquets à la poste; mais je crus rendre service à ma patrie, en procurant à M. de Lesseps l'occasion de connoître par lui-même les diverses provinces de l'empire de Russie, où vraisemblablement il remplacera un jour son père, notre consul général à Pétersbourg. M. Kasloff me dit obligeamment qu'il l'acceptoit pour son aide-de-camp jusqu'à Okotsk, d'où il lui faciliteroit les moyens de se rendre à Pétersbourg, et que, dès ce moment, il faisoit partie de sa famille. Une politesse si douce, si aimable, est plus vivement sentie qu'exprimée; elle nous faisoit regretter le tems que nous avions passé dans la baie d'Avatscha pendant qu'il étoit à Bolcheretsk.

Voici encore quelques détails que j'ai pu me procurer sur le régime, le commerce, la navigation et la population de la presqu'île.

Ce n'est point aux navigateurs étrangers que la Russie doit ses découvertes et ses établissemens sur les côtes de la Tartarie orientale, et sur celle de la presqu'île du Kamtschatka. Les Russes, aussi avides de pelleteries que les Espagnols d'or et d'argent, ont, depuis très-long-tems, entrepris par terre les voyages les plus longs et les plus difficiles, pour se procurer les précieuses dépouilles des zibelines, des renards et des loutres de mer : mais, plus soldats que chasseurs, il leur a paru plus commode d'assujettir les indigènes à un tribut, en les subjuguant, que de partager avec eux les fatigues de la chasse. Ils ne découvrirent la presqu'île du Kamtschatka que sur la fin du dernier siècle; leur première expédition contre la liberté de ses malheureux habitans eut lieu en 1696. La résistance de ces sauvages fut longue, mais ils manquoient d'armes. L'autorité de la Russie ne fut pleinement reconnue dans toute la presqu'île qu'en 1711; les Kamtschadales acceptèrent alors les conditions d'un tribut assez léger, et qui suffit à peine pour solder les frais d'administration : trois cents zibelines, deux cents peaux de renards gris ou rouges, quelques peaux de loutres, forment les revenus de la Russie dans cette partie de l'Asie, où elle entretient environ quatre cents soldats, presque tous Cosaques ou Sibériens, et plusieurs

officiers qui commandent dans les différens districts.

La cour de Russie a changé plusieurs fois la forme du gouvernement de cette presqu'île; celle que les Anglais y trouvèrent établie en 1778, n'exista que jusqu'en 1784 : le Kamtschatka devint, à cette époque, une province du gouvernement d'Okotsk, qui lui-même dépend de la cour souveraine d'Irkoutsk.

L'ostrog (1) ou village de Bolcheretsk, précédemment la capitale du Kamtschatka, où le major Behm faisoit sa résidence, à l'arrivée des Anglais, n'est commandé aujourd'hui que par un sergent, nommé *Martinof*. M. Kaborof, lieutenant, commande, comme on l'a dit, à Saint-Pierre et Saint-Paul; le major Eleonoff, à Nijenei-Kamtschatka, ou ostrog du bas Kamtschatka; Verkhneï enfin, ou le haut Kamtschatka, est sous les ordres du sergent Momayeff. Ces divers commandans ne se doivent l'un à l'autre aucun compte; ils rendent chacun le leur directement au gouverneur d'Okotsk, qui a établi un officier-inspecteur, ayant grade de major, pour commander en particulier aux Kamtschadales, et les garantir, sans doute, des vexations présumées du gouvernement militaire.

(1) Selon M. Lesseps, le nom d'*ostrog* est donné à presque tous les villages de ces contrées.

Ce premier aperçu du commerce de ces contrées feroit connoître très-imparfaitement les avantages que la Russie retire de ses colonies à l'orient de l'Asie, si le lecteur ignoroit qu'aux voyages par terre ont succédé des navigations dans l'est du Kamtschatka, vers les côtes de l'Amérique : celles de Bering et de Tschirikoff sont connues de toute l'Europe. Après les noms de ces hommes célèbres par leurs expéditions et par les malheurs qui en ont été la suite, on peut compter d'autres navigateurs qui ont ajouté aux possessions de la Russie les îles Aleutiennes, les groupes plus à l'est, connus sous le nom d'*Oonolaska*, et toutes les îles au sud de la presqu'île.

La dernière campagne du capitaine Cook a déterminé des expéditions encore plus à l'est; mais j'ai appris, au Kamtschatka, que les indigènes des pays où ont abordé les Russes, s'étoient refusé jusqu'à présent à leur payer le tribut, et même à faire aucun commerce avec eux : ceux-ci vraisemblablement ont eu la maladresse de leur laisser connoître le dessein qu'ils avoient formé de les subjuguer; et on sait combien les Américains sont fiers de leur indépendance et jaloux de leur liberté.

La Russie ne fait que très-peu de dépense pour étendre ses possessions : des négocians

ordonnent des armemens à Okotsk, où ils construisent, à frais immenses, des bâtimens de quarante-cinq à cinquante pieds de longueur, ayant un seul mât au milieu, à peu près comme nos cutters, et montés par quarante ou cinquante hommes, tous plus chasseurs que marins; ceux-ci partent d'Okotsk au mois de juin, débouquent ordinairement entre la pointe de Lopatka et la première des Kuriles, dirigent leur route à l'est, et parcourent différentes îles, pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'ils aient ou acheté aux naturels du pays, ou tué eux-mêmes une assez grande quantité de loutres pour couvrir les frais de l'armement, et donner aux armateurs un profit au moins de cent pour cent pour leurs avances.

La Russie n'a encore formé aucun établissement à l'est du Kamtschatka : chaque bâtiment en fait un dans le port où il hiverne; et lorsqu'il part, il le détruit, ou le cède à quelqu'autre vaisseau de sa nation. Le gouvernement d'Okotsk a grand soin d'ordonner aux capitaines de ces cutters de faire reconnoître l'autorité de la Russie par tous les insulaires qu'ils visitent, et il fait embarquer sur chaque vaisseau une espèce d'officier des douanes, chargé d'imposer et de lever un tribut pour la couronne. On m'a rapporté qu'il devoit partir incessamment un mis-

sionnaire d'Okotsk pour prêcher la foi chez les peuples subjugués, et acquitter, en quelque sorte, par des biens spirituels, les compensations que leur doivent les Russes pour les tributs qu'ils ont imposés sur eux par le seul droit du plus fort (1).

On sait que les fourrures se vendent très-avantageusement à Kiachta, sur les frontières de la Chine et de la Russie; mais ce n'est que depuis la publication de l'ouvrage de M. Coxe, que l'on connoît en Europe l'étendue de cet objet de commerce, dont l'importation et l'exportation se montent à près de dix-huit millions de livres par an. On m'a assuré que vingt-cinq bâtimens, dont les équipages s'élèvent à environ mille hommes, tant Kamtschadales que Russes ou Cosaques, étoient envoyés cette année à la recherche des fourrures, vers l'est du Kamtschatka; ces bâtimens doivent être dispersés depuis la rivière de Cook jusqu'à l'île Bering : une longue expérience leur a appris que les loutres ne fréquentent guères les latitudes plus septentrionales que les 60 degrés; ce qui détermine à cet égard toutes les expéditions vers les

(1) *Voyez*, page 164 du onzième volume, tout l'intérêt que ces sauvages de l'Amérique prennent au bien-être des Russes.

parages de la presqu'île d'Alaska, ou plus à l'est, mais jamais au détroit de Bering, sans cesse obstrué de glaces qui ne fondent jamais.

Lorsque ces bâtimens reviennent, ils relâchent quelquefois à la baie d'Avatscha; mais ils font constamment leur retour à Okotsk, où résident leurs armateurs, et les négocians qui vont directement commercer avec les Chinois, sur la frontière des deux empires. Comme les glaces permettent, dans tous les tems, d'entrer dans la baie d'Avatscha, les navigateurs russes y relâchent, lorsque la saison est trop avancée pour qu'ils puissent arriver à Okotsk avant la fin de septembre : un réglement très-sage de l'impératrice de Russie a défendu de naviguer dans la mer d'Okotsk après cette époque, à laquelle commencent les ouragans et les coups de vent, qui ont occasionné sur cette mer de très-fréquens naufrages.

Les glaces ne s'étendent jamais, dans la baie d'Avatscha, qu'à trois ou quatre cents toises du rivage; il arrive souvent, pendant l'hiver, que les vents de terre font dériver celles qui embarrassent l'embouchure des rivières de Paratounka et d'Avatscha, et la navigation en devient alors praticable. Comme l'hiver est généralement moins rigoureux au Kamtschatka qu'à Pétersbourg et dans plusieurs provinces de l'empire

de Russie, les Russes en parlent comme les Français de celui de Provence; mais les neiges dont nous étions environnés dès le 20 septembre, la gelée blanche dont la terre étoit couverte tous les matins, et la verdure qui étoit aussi fanée que l'est celle des environs de Paris au mois de janvier, tout nous faisoit pressentir que l'hiver doit y être d'une rigueur insupportable pour les peuples méridionaux de l'Europe.

Nous étions cependant, à certains égards, moins frileux que les habitans, Russes ou Kamtschadales, de l'ostrog de Saint-Pierre et Saint-Paul; ils étoient vêtus des fourrures les plus épaisses, et la température de l'intérieur de leurs isbas, dans lesquels ils ont toujours des poêles allumés, étoit de vingt-huit ou trente degrés au dessus de la glace: nous ne pouvions respirer dans un air aussi chaud, et le lieutenant avoit le soin d'ouvrir ses fenêtres lorsque nous étions dans son appartement. Ces peuples se sont accoutumés aux extrêmes; on sait que leur usage, en Europe comme en Asie, est de prendre des bains de vapeur dans des étuves, d'où ils sortent couverts de sueur, et vont ensuite se rouler sur la neige. L'ostrog de Saint-Pierre avoit deux de ces bains publics, dans lesquels je suis entré avant qu'ils fussent allumés; ils consistent en une chambre très-basse, au milieu de

laquelle est un four bâti en pierre sèche, qu'on chauffe comme les fours destinés à cuire le pain ; sa voûte est entourée de bancs disposés en amphithéâtre, pour ceux qui veulent se baigner ; de sorte que la chaleur est plus ou moins forte, suivant qu'on est placé sur un gradin supérieur ou inférieur : on jette de l'eau sur le sommet de la voûte, lorsqu'elle est rougie par le feu qui est dessous ; cette eau s'élève aussitôt en vapeurs, et excite la transpiration la plus abondante (1). Les Kamtschadales ont adopté cet usage, ainsi que beaucoup d'autres, de leurs vainqueurs ; et sous très-peu d'années, ce caractère primitif qui les distinguoit des Russes d'une manière si marquée, sera entièrement effacé. Leur population n'excède pas aujourd'hui quatre mille âmes dans toute la presqu'île, qui s'étend cependant depuis le 51e degré jusqu'au 63e, sur une largeur de plusieurs degrés en longitude : ainsi l'on voit qu'il y a plusieurs lieues carrées par individu. Ils ne cultivent aucune production de la terre ; et la préférence qu'ils ont donnée aux chiens sur les rennes pour le service des traîneaux, les empêche d'élever ni cochons, ni moutons, ni jeunes rennes, ni poulains, ni veaux, parce que ces

---

(1) *Voyez*, sur ces bains, le tome x, pages 302 et 519.

T. 12.

Page 91.



animaux seroient dévorés avant qu'ils eussent acquis des forces suffisantes pour se défendre. Le poisson est la base de la nourriture de leurs chiens d'attelage, qui font cependant jusqu'à vingt-quatre lieues par jour : on ne leur donne à manger que lorsqu'ils ont achevé leur course.

Le lecteur a déjà vu que cette manière de voyager n'est pas particulière aux Kamtschadales; les peuples de Tchoka, et les Tartares de la baie de Castries, n'ont pas d'autres attelages. Nous avions un extrême désir de savoir si les Russes ont quelque connoissance de ces différens pays, et nous apprîmes de M. Kasloff que les bâtimens d'Okotsk avoient aperçu plusieurs fois la pointe septentrionale de l'île qui est à l'embouchure du fleuve Amour, mais qu'ils n'y étoient jamais descendus, parce qu'elle est en delà des limites des établissemens de l'empire de Russie sur cette côte.

Cependant le froid nous avertissoit qu'il étoit tems de songer à partir; le terrain que nous avions trouvé, à notre arrivée le 7 septembre, du plus beau vert, étoit aussi jaune et aussi brûlé le 25 du même mois, qu'il l'est à la fin de décembre aux environs de Paris; toutes les montagnes élevées de deux cents toises au dessus du niveau de la mer étoient couvertes de neige. Je donnai ordre de tout disposer pour le départ, et

nous mîmes sous voiles le 29 septembre 1787. M. Kasloff vint prendre congé de nous; et le calme nous ayant forcés de mouiller au milieu de la baie, il dîna à bord. Je l'accompagnai à terre avec M. de Langle et plusieurs officiers; il nous y donna un très-bon souper et un nouveau bal: le lendemain, à la pointe du jour, les vents ayant passé au nord, je fis signal d'appareiller. Nous étions à peine sous voiles, que nous entendîmes un salut de toute l'artillerie de Saint-Pierre et Saint-Paul. Je fis rendre ce salut, qui fut renouvelé lorsque nous fûmes dans le goulet, le gouverneur ayant envoyé un détachement pour nous faire rendre les honneurs du départ à l'instant où nous passerions devant la petite batterie qui est au nord du fanal de l'entrée.

Nous ne pûmes quitter sans attendrissement M. de Lesseps, que ses qualités précieuses nous avoient rendu cher, et que nous laissions sur une terre étrangère, au moment d'entreprendre un voyage aussi long que pénible, pour apporter en France une des parties les plus intéressantes de notre navigation. Nous emportâmes de ce pays le souvenir le plus doux, avec la certitude que, dans aucune contrée, dans aucun siècle, on n'a jamais porté plus loin les égards et les soins de l'hospitalité.

Les vents du nord qui nous étoient si favo-

rables pour sortir de la baie d'Avatscha, nous abandonnèrent à deux lieues au large; ils se fixèrent à l'ouest, avec une opiniâtreté et une violence qui ne me permirent pas de suivre le plan que je m'étois proposé, de reconnoître et de relever les Kuriles jusqu'à l'île Marikan. Les coups de vent et les orages se succédèrent si rapidement, que je ne cherchai pas à lutter contre ces obstacles, parce que la reconnoissance de ces îles étoit peu importante. Je dirigeai ma route pour couper par les 165 degrés de longitude le parallèle de 37 degrés 30 minutes, sur lequel quelques géographes ont placé une grande île riche et bien peuplée, découverte, dit-on, en 1620, par les Espagnols. On trouve dans le quatrième volume de la Collection académique, un mémoire qui contient quelques détails sur cette île. Le 14, nous vîmes des petits oiseaux de terre, de l'espèce des linots, se percher sur nos manœuvres; des vols de canards, de cormorans, oiseaux qui ne s'écartent jamais du rivage. Nous courions vers l'est, précisément sur le parallèle attribué à l'île. Le tems étoit fort clair, et, sur l'une et l'autre frégate, des vigies furent constamment au haut des mâts. Une récompense assez considérable étoit promise à celui qui le premier apercevroit la terre : mais ce motif d'émulation n'étoit pas nécessaire; un autre plus

puissant animoit tous les matelots : j'avois promis que la terre découverte porteroit le nom du premier qui l'apercevroit ; chacun envioit cet honneur ; et je reconnus encore dans cette occasion combien la gloire avoit d'amorce pour des Français.

Cependant la recherche, que nous continuâmes jusqu'au 22 octobre, fut infructueuse : nous vîmes encore des oiseaux ; un entre autres, plus petit qu'un roitelet, perché sur le bras du grand hunier. Un soldat même prétendit avoir vu passer quelques brins de goémon. L'île existe certainement dans les environs de la route que nous avions parcourue, sur plus de 15 deg. en longitude : les indices de terre ont été trop fréquens, et d'une nature trop marquée, pour que nous pussions en douter. Je suis porté à croire que nous avons couru sur un parallèle trop septentrional. Tous les oiseaux paroissoient venir du sud, poussés par la violence des vents ; et si j'avois à recommencer cette recherche, je naviguerois sur le parallèle de 35 ou 36 degrés. Les vents très-contraires ne me permirent pas de revenir ainsi vers l'ouest. Depuis notre départ du Kamtschatka, nous avions éprouvé de très-grandes fatigues, et navigué au milieu des plus grosses lames, qui un jour même emportèrent notre petit canot, et jetèrent à bord plus de cent

bariques d'eau. Nous éprouvâmes un autre malheur bien plus réel : un matelot du bord de l'Astrolabe, tomba à la mer, en serrant le petit perroquet; soit qu'il se fut blessé dans sa chute, ou qu'il ne sut pas nager, il ne reparut point, et tous mes soins pour le sauver furent inutiles.

Après cette vaine recherche, je dirigeai ma navigation vers l'hémisphère sud, dans ce vaste champ de découvertes où les routes des Quiros, des Mendana, des Tasman, etc., sont croisées en tous sens par celles des navigateurs modernes, et où chacun de ceux-ci a ajouté quelques îles nouvelles aux îles déjà connues, mais sur lesquelles la curiosité des Européens avoit à désirer des détails plus circonstanciés que ceux qui se trouvent dans les relations des premiers navigateurs. On sait que dans cette vaste partie du grand Océan équatorial, il existe une zone, de 12 à 15 degrés environ du nord au sud, et de 140 degrés de l'est à l'ouest, parsemée d'îles qui sont sur le globe terrestre ce qu'est la voie lactée dans le ciel. Le langage, les mœurs de leurs habitans ne nous sont plus inconnus; et les observations qui ont été faites par les derniers voyageurs, nous permettent même de former des conjectures probables sur l'origine de ces peuples, qu'on peut attribuer aux Malais, comme celle de différentes colonies des côtes

d'Espagne et d'Afrique, aux Phéniciens. C'est dans cet archipel que mes instructions m'ordonnoient de naviguer pendant la troisième année de notre campagne : la partie occidentale et méridionale de la Nouvelle-Calédonie, dont la côte orientale fut découverte par le capitaine Cook dans son second voyage; les îles du sud de l'archipel des Arsacides, dont celles du nord avoient été reconnues par Surville; la partie septentrionale des terres de la Louisiane, que M. de Bougainville n'avoit pu explorer, mais dont il avoit, le premier, prolongé la côte du sud-est; tous ces points de géographie avoient principalement fixé l'attention du gouvernement, et il m'étoit enjoint d'en marquer les limites, et de les assujettir à des déterminations précises de latitude et de longitude. Les îles de la Société, celles des Amis, celles des Hébrides, etc., étoient connues et ne pouvoient plus intéresser la curiosité des Européens : mais comme elles offroient des ressources en vivres, il m'étoit permis d'y relâcher suivant le besoin que j'en aurois ; et l'on avoit présumé avec raison, qu'en sortant du Kamtschatka, j'aurois une bien petite provision de vivres frais, si nécessaires à la conservation de la santé des marins.

Les vents furent très-variables et les mers très-agitées, jusqu'au 30e degré de latitude, que nous

nous atteignîmes le 29 octobre. Notre santé se trouva généralement affectée du passage trop rapide du froid au plus grand chaud. Les jours suivans, nous recommençâmes à voir des oiseaux, des courlieux et des pluviers, espèces qui ne s'éloignent jamais de terre. Peu à peu ces indices de terre cessèrent; mais il est vraisemblable que nous passâmes près de quelqu'île ou basse, dont nous n'eûmes point de connoissance, et que le hasard offrira peut-être à un autre navigateur. Nous commençâmes alors à jouir d'un ciel pur, et nous prîmes quelques dorades et deux requins, mets délicieux pour nous, qui étions tous réduits au lard salé, qui même commençoit à se ressentir de l'influence des climats brûlans. Le 5 novembre 1787, nous coupâmes la ligne de notre route de Monterey à Macao. Les oiseaux avoient absolument disparu; nous ne trouvions plus ni bonites ni dorades, sur lesquelles nous avions trop compté, pour adoucir l'austérité de notre régime; et nos provisions fraîches étoient absolument consommées. Le 9, nous passâmes sur la position que certaines cartes assignent à la basse de Villa-Lobos, et n'eûmes absolument aucun indice de terre. Je fus porté à croire que, si cette batture existe, il faut lui assigner une position plus occidentale, les Espagnols ayant toujours placé trop près des

côtes de l'Amérique leurs découvertes dans le grand Océan.

En approchant du sud, la mer se calma un peu, mais le ciel se couvrit de nuages épais, et nous eûmes à peine atteint le 10e degré de latitude nord, que nous essuyâmes une pluie presque constante, au moins pendant le jour, car les nuits étoient assez belles. La chaleur fut étouffante, et l'hygromètre n'avoit jamais marqué plus d'humidité depuis notre départ d'Europe; nous respirions un air sans ressort, qui, joint aux mauvais alimens, diminuoit nos forces, et nous auroit rendus presque incapables de travaux pénibles, si les circonstances l'eussent exigé. Je redoublai de soins pour conserver la santé des équipages pendant cette crise, produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humide; je fis distribuer, chaque jour, du café au déjeûner; j'ordonnai de sécher et aérer le dessous des ponts; l'eau de la pluie servit à laver les chemises des matelots, et nous mîmes ainsi à profit l'intempérie du climat que nous étions obligés de traverser, et dont je craignois plus l'influence que celle des latitudes élevées que nous avions parcourues. Nous prîmes, le 6 novembre, pour la première fois, huit bonites, qui procurèrent un bon repas à tout l'équipage, et aux officiers qui, ainsi que moi, n'avoient

plus d'autres alimens que ceux de la cale. Ces pluies, ces orages et ces grosses mers cessèrent vers le 15, lorsque nous eûmes atteint les 5 deg. de latitude nord; nous jouîmes alors du ciel le plus tranquille; un horizon de la plus grande étendue, au moment du coucher du soleil, nous rassuroit sur la route de la nuit; d'ailleurs, l'air étoit si pur, le ciel si serein, qu'il en résultoit une clarté à l'aide de laquelle nous eussions aperçu les dangers comme en plein jour. Ce beau tems nous accompagna en delà de l'Équateur, que nous coupâmes le 21 novembre, pour la troisième fois depuis notre départ de Brest : nous nous en étions éloignés trois fois d'environ 60 degrés au nord ou au sud; et le plan ultérieur de notre voyage ne devoit nous ramener vers l'hémisphère nord que dans la mer Atlantique, lorsque nous retournerions en Europe. Rien n'interrompoit la monotonie de cette longue traversée; nous faisions une route à peu près parallèle à celle que nous avions parcourue l'année précédente, en allant de l'île de Pâques aux îles Sandwich; pendant cette route, nous avions été sans cesse environnés d'oiseaux et de bonites, qui nous avoient fourni une nourriture saine et abondante : dans celle-ci, au contraire, une vaste solitude régnoit autour de nous; l'air et les eaux de cette partie du Globe

étoient sans habitans. Nous prîmes cependant, le 23 novembre, deux requins qui fournirent deux repas aux équipages, et nous tuâmes, le même jour, un courlieu très-maigre, et qui paroissoit très-fatigué ; nous pensâmes qu'il pouvoit venir de l'île du Duc-d'York, dont nous étions éloignés d'environ cent lieues : il fut mangé à ma table, apprêté en salmi, et il n'étoit guères meilleur que les requins. A mesure que nous avancions dans l'hémisphère sud, les foux, les frégates, les hirondelles de mer et les paille-en-culs, voloient autour des bâtimens ; nous les prîmes pour les avant-coureurs de quelqu'île que nous avions une extrême impatience de rencontrer : nous murmurions de la fatalité qui nous avoit fait parcourir, depuis notre départ du Kamtschatka, une longue ligne sans faire la plus petite découverte. Ces oiseaux, dont la quantité devint innombrable lorsque nous eûmes atteint 4 degrés de latitude sud, nous donnoient, à chaque instant, l'espoir de rencontrer quelque terre ; mais, quoique l'horizon fût de la plus vaste étendue, aucune ne s'offroit à notre vue : nous faisions, à la vérité, peu de chemin. Les brises cessèrent lorsque nous fûmes par les deux degrés de latitude sud, et il leur succéda des vents très-foibles du nord à l'ouest-nord-ouest, avec lesquels je m'élevai un peu dans l'est, parce

que je craignois d'être porté sous le vent des îles des Amis. Pendant ces calmes, nous prîmes quelques requins, que nous préférions aux viandes salées, et nous tuâmes des oiseaux de mer, que nous mangeâmes en salmi; quoique très-maigres, et d'un goût et d'une odeur de poisson insupportables, ils nous parurent, dans la disette de vivres frais où nous nous trouvions, presque aussi bons que des bécasses. Les goélettes noires, ou absolument blanches, sont particulières à la mer du Sud, et je n'en ai jamais aperçu dans l'Océan atlantique; nous en avons beaucoup plus tué que de foux et de frégates : celles-ci voloient en si grande quantité autour de nos bâtimens, surtout pendant la nuit, que nous étions assourdis par le bruit qu'elles faisoient, et on avoit de la peine à suivre une conversation sur le gaillard : nos chasses, qui étoient assez heureuses, nous vengeoient de leurs criailleries, et nous procuroient un aliment supportable; mais elles disparurent lorsque nous eûmes dépassé le 6e degré. Les vents de l'ouest, et une grosse houle du même point commencèrent alors à rendre notre navigation extrêmement fatigante. Nos cordages, pourris par l'humidité constante que nous avions éprouvée sur la côte de Tartarie, cassoient à chaque instant, et nous ne les remplacions qu'à la der-

nière extrémité, de crainte d'en manquer. Le 2 décembre, nous passâmes sur la place qu'on fixe aux îles du Danger-de-Byron, sans apercevoir le moindre indice qu'il y eût une terre à notre proximité. Le commodore Byron aura pu se tromper sur la position de cette île, ne naviguant que d'après les méthodes fautives de l'estime. Je crus alors devoir profiter des vents d'ouest pour atteindre le parallèle des îles des navigateurs de Bougainville, qui sont une découverte des Français, et où nous pouvions espérer de trouver quelques rafraîchissemens dont nous avions grand besoin.

Nous eûmes connoissance de l'île la plus orientale de cet archipel, le 6 décembre, à trois heures après midi : nous fîmes route pour l'approcher, et le lendemain nous reconnûmes sa pointe méridionale, située par les 14 degrés 8 minutes de latitude sud.

Nous n'aperçûmes de pirogues que lorsque nous fûmes dans le canal : nous avions vu des habitations au vent de l'île; et un groupe considérable d'Indiens, assis en rond sous des cocotiers, paroissoit jouir, sans émotion, du spectacle que la vue de nos frégates leur donnoit; ils ne lancèrent alors aucune pirogue à la mer, et ne nous suivirent pas le long du rivage. Cette terre, d'environ deux cents toises d'élévation,

est très-escarpée, et couverte, jusqu'à la cime, de grands arbres, parmi lesquels nous distinguions un grand nombre de cocotiers : les maisons en sont bâties à peu près à mi-côte; et dans cette position, les insulaires y respirent un air plus tempéré. Nous remarquions auprès quelques terres défrichées, qui devoient être plantées vraisemblablement en patates ou en ignames : mais, en totalité, cette île paroît peu fertile; et, dans toute autre partie de la mer du Sud, je l'aurois crue inhabitée. Mon erreur eût été d'autant plus grande, que même deux petites îles qui forment le côté occidental du canal par lequel nous avons passé, ont aussi leurs habitans; nous vîmes s'en détacher cinq pirogues, qui se joignirent à onze autres, sorties de l'île de l'Est. Les pirogues, après avoir fait plusieurs fois le tour de nos deux bâtimens avec un air de méfiance, se hasardèrent enfin à nous approcher, et à former avec nous quelques échanges, mais si peu considérables, que nous n'en obtînmes qu'une vingtaine de cocos et deux poules-sultanes bleues. Ces insulaires étoient, comme tous ceux de la mer du Sud, de mauvaise foi dans leur commerce; et lorsqu'ils avoient reçu d'avance le prix de leurs cocos, il étoit rare qu'ils ne s'éloignassent pas sans avoir livré les objets d'échange convenus : ces vols

étoient, à la vérité, de bien peu d'importance, et quelques colliers de rassade, avec de petits coupons de drap rouge, ne valoient guères la peine d'être réclamés. Nous sondâmes plusieurs fois dans le canal, et une ligne de cent brasses ne rapporta point de fond, quoiqu'à moins d'un mille de distance du rivage. Nous continuâmes notre route pour doubler une pointe derrière laquelle nous espérions trouver un abri; mais l'île n'avoit pas la largeur indiquée sur le plan de M. de Bougainville : elle se termine au contraire en pointe, et son plus grand diamètre est au plus d'une lieue. Nous trouvâmes la brise de l'est battant sur cette côte, qui est hérissée de ressifs; et il nous fut prouvé qu'on y chercheroit en vain un mouillage. Nous dirigeâmes alors notre route en dehors du canal, dans le dessein de prolonger les deux îles de l'ouest, qui sont ensemble à peu près aussi considérables que la plus orientale : un canal de moins de cent toises sépare l'une de l'autre; et l'on aperçoit, à leur extrémité occidentale, un îlot, que j'aurois appelé un *gros rocher* s'il n'eût été couvert d'arbres. Avant de doubler les deux pointes méridionales du canal, nous restâmes en calme plat, ballottés par une assez grosse houle qui me fit craindre d'aborder l'Astrolabe; heureusement quelques folles brises nous tirè-

rent bientôt de cette situation désagréable : elle ne nous avoit pas permis de faire attention à la harangue d'un vieux Indien, qui tenoit une branche de kava à la main, et prononçoit un discours assez long. Nous savions, par la lecture de différens voyages, que c'étoit un signe de paix; et, en lui jetant quelques étoffes, nous lui répondîmes par le mot *tayo*, qui veut dire *ami* dans l'idiome de plusieurs peuples des îles de la mer du Sud : mais nous n'étions pas encore assez exercés pour entendre et prononcer distinctement les mots des vocabulaires que nous avions extraits des voyages de Cook.

Lorsque nous fûmes enfin atteints par la brise, nous fîmes de la voile pour nous écarter de la côte et sortir de la lisière des calmes. Toutes les pirogues nous abordèrent alors; elles marchent en général assez bien à la voile, mais très-médiocrement à la pagaie : ces embarcations ne pourroient servir à des peuples moins bons nageurs que ceux-ci ; elles chavirent à chaque instant. Mais cet accident les surprend et les inquiète moins que chez nous la chute d'un chapeau : ils soulèvent sur leurs épaules la pirogue submergée; et, après en avoir vidé l'eau, ils y rentrent, bien certains d'avoir à recommencer cette opération une demi-heure après,

l'équilibre étant presque aussi difficile à garder dans ces frêles bâtimens, que l'est celui de nos voltigeurs sur leurs cordes. Ces insulaires sont généralement grands, et leur taille moyenne me parut être de cinq pieds sept à huit pouces; la couleur de leur peau est à peu près celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie; leurs cheveux sont longs et retroussés sur le sommet de la tête; leur physionomie paroissoit peu agréable. Je ne vis que deux femmes, et leurs traits n'avoient pas plus de délicatesse : la plus jeune, à laquelle on pouvoit supposer dix-huit ans, avoit sur une jambe, un ulcère affreux et dégoûtant. Plusieurs de ces insulaires avoient des plaies considérables; et il seroit possible que ce fût un commencement de lèpre, car je remarquai parmi eux deux hommes dont les jambes ulcérées et aussi grosses que le corps ne pouvoient laisser aucun doute sur le genre de leur maladie. Ils nous approchèrent avec crainte et sans armes, et tout annonce qu'ils sont aussi paisibles que les habitans des îles de la Société ou des Amis. Nous croyions qu'ils étoient partis sans retour, et leur pauvreté apparente ne nous laissoit qu'un foible regret; mais la brise ayant beaucoup molli dans l'après-midi, les mêmes pirogues, auxquelles se joignirent plusieurs autres, vinrent, à deux lieues

au large, nous proposer de nouveaux échanges : elles avoient été à terre en nous quittant, et elles retournoient un peu plus richement chargées que la première fois. Nous obtînmes des insulaires, à cette reprise, plusieurs curiosités relatives à leur costume, cinq poules, dix poules-sultanes, un petit cochon, et la plus charmante tourterelle que nous eussions vue; elle étoit blanche; sa tête du plus beau violet, ses ailes vertes, et sa guimpe semée de petites taches rouges et blanches, semblables à des feuilles d'anémone : ce petit animal étoit privé, mangeoit dans la main et dans la bouche; mais il n'étoit guères vraisemblable qu'il pût arriver vivant en Europe : en effet, sa mort ne nous permit que de conserver sa robe, qui perdit bientôt tout son éclat. Comme l'Astrolabe nous avoit toujours précédés dans cette route, les pirogues avoient toutes commencé leurs échanges avec M. de Langle, qui avoit acheté des Indiens deux chiens, que nous trouvâmes très-bons.

Quoique les pirogues de ces insulaires soient artistement construites, et qu'elles forment une preuve de leur habileté à travailler le bois, nous ne pûmes jamais parvenir à leur faire accepter nos haches ni aucun instrument de fer; ils préféroient quelques grains de verre, qui ne pouvoient leur être d'aucune utilité, à tout ce que

nous leur offrions en fer et en étoffes. Ils nous vendirent un vase de bois, rempli d'huile de coco; ce vase avoit absolument la forme d'un de nos pots de terre, et un ouvrier européen n'auroit jamais cru pouvoir le façonner autrement que sur le tour. Leurs cordes sont rondes, et tressées comme nos chaînes de montres; leurs nattes sont très-fines, mais leurs étoffes inférieures, par la couleur et le tissu, à celles des îles de Pâques et de Sandwich : il paroît d'ailleurs qu'elles sont fort rares; car tous ces insulaires étoient absolument nus, et ils ne nous en vendirent que deux pièces. Comme nous étions certains de rencontrer plus à l'ouest une île beaucoup plus considérable, auprès de laquelle nous pouvions nous flatter de trouver au moins un abri, si même il n'y avoit un port, nous remîmes à faire des observations plus étendues quand nous y serions arrivés.

Nous eûmes connoissance en effet d'une île plus considérable le lendemain à six heures du matin; c'étoit celle de Maouna. Nous n'atteignîmes la pointe du nord-est de l'île Maouna qu'à cinq heures du soir : étant dans l'intention d'y chercher un mouillage, je fis signal à l'Astrolabe de serrer le vent, afin de tenir bord sur bord pendant la nuit, au vent de l'île, et d'avoir toute la journée du lendemain pour en explorer

les plus petits détails. Enfin, à trois lieues de terre, trois ou quatre pirogues vinrent ce même soir, à bord, nous apporter des cochons et des fruits qu'elles échangèrent contre des rassades; ce qui nous donna la meilleure opinion de la richesse de cette île.

Le 9 décembre au matin, je rapprochai la terre, et nous la prolongeâmes à une demi-lieue de distance : elle est environnée d'un ressif de corail, sur lequel la mer brisoit avec fureur; mais ce ressif touchoit presque le rivage, et la côte formoit différentes petites anses, devant lesquelles on voyoit des intervalles par où pouvoient passer les pirogues, et même vraisemblablement nos canots et chaloupes. Nous découvrions des villages nombreux au fond de chacune de ces anses, d'où il étoit sorti une innombrable quantité de pirogues chargées de cochons, de cocos et d'autres fruits, que nous échangions contre des verroteries : une abondance aussi grande augmentoit le désir que j'avois d'y mouiller; nous voyions d'ailleurs l'eau tomber en cascades du haut des montagnes au pied des villages. Tant de biens ne me rendoient pas difficile sur l'ancrage : je fis serrer la côte de plus près; et à quatre heures, ayant trouvé, à un mille du rivage et par trente brasses, un banc composé de coquillages pourris et de très-peu

de corail, nous y laissâmes tomber l'ancre; mais nous fûmes ballottés par une houle très-forte, qui portoit à terre, quoique le vent vînt de la côte. Nous mîmes aussitôt nos canots à la mer; et le même jour, M. de Langle et plusieurs officiers, avec trois canots armés des deux frégates, descendirent au village, où ils furent reçus des habitans de la manière la plus amicale. La nuit commençoit, lorsqu'ils abordèrent au rivage; les Indiens allumèrent un grand feu pour éclairer le lieu du débarquement; ils apportèrent des oiseaux, des cochons, des fruits: après un séjour d'une heure, nos canots retournèrent à bord. Chacun paroissoit satisfait de cet accueil; et nos seuls regrets étoient de voir nos vaisseaux mouillés dans une si mauvaise rade, où les frégates rouloient comme en pleine mer. Quoique nous fussions à l'abri des vents du nord au sud par l'est, le calme suffisoit pour nous exposer au plus grand danger, si nos câbles se fussent coupés; et l'impossibilité d'appareiller ne nous laissoit aucune ressource contre une brise un peu forte du nord-ouest. Nous savions, par les relations des voyageurs qui nous avoient précédés, que les vents alizés sont peu constans dans ces parages, qu'il y est presque aussi aisé de remonter à l'est que de descendre à l'ouest, ce qui facilite les grandes navigations de ces

peuples sous le vent : nous avions nous-mêmes fait l'épreuve de cette inconstance des vents, et ceux de l'ouest ne nous avoient quittés que par les 12 degrés. Ces réflexions me firent passer une nuit d'autant plus mauvaise, qu'il se formoit un orage vers le nord, d'où les vents soufflèrent avec assez de violence; mais heureusement la brise de terre prévalut.

Le lendemain, le lever du soleil m'annonça une belle journée; je formai la résolution d'en profiter pour reconnoître le pays, observer les habitans dans leurs propres foyers, faire de l'eau, et appareiller ensuite, la prudence ne me permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avoit aussi trouvé cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour : il fut donc convenu que nous appareillerions dans l'après-midi, et que la matinée, qui étoit très-belle, seroit employée, en partie, à traiter des fruits et des cochons. Dès la pointe du jour, les insulaires avoient conduit autour des deux frégates cent pirogues remplies de différentes provisions qu'ils ne vouloient échanger que contre des rassades; c'étoient pour eux des diamans du plus grand prix; ils dédaignoient nos haches, nos étoffes, et tous nos autres articles de traite. Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée à contenir les

Indiens, et à faire le commerce avec eux, le reste remplissoit les canots et les chaloupes de futailles vides, pour aller faire de l'eau : nos deux chaloupes armées, commandées par Mrs de Clonard et Colinet, celles de l'Astrolabe par Mrs de Monti et Bellegarde, partirent, dans cette vue, à cinq heures du matin, pour une baie éloignée d'environ une lieue, et un peu au vent; situation assez commode, parce que nos canots chargés d'eau pouvoient revenir à la voile et grand largue. Je suivis de très-près Mrs de Clonard et Monti dans ma biscayenne, et j'abordai au rivage en même tems qu'eux : malheureusement M. de Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse éloignée de notre aiguade d'environ une lieue; et cette promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avoit visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs. L'anse vers laquelle nous dirigeâmes la route de nos chaloupes, étoit grande et commode; les canots et les chaloupes y restoient à flot, à la marée basse, à une demi-portée de pistolet du rivage; l'aiguade étoit belle et facile; Mrs de Clonard et Monti y établirent le meilleur ordre. Une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens; ceux-ci étoient

étoient environ deux cents, et dans ce nombre il y avoit beaucoup de femmes et d'enfans : nous les engageâmes tous à s'asseoir sous des cocotiers qui n'étoient qu'à huit toises de distance de nos chaloupes. Chacun d'eux avoit auprès de lui des poules, des cochons, des perruches, des pigeons, des fruits; tous vouloient les vendre à la fois, ce qui occasionnoit un peu de confusion.

Les femmes, dont quelques-unes étoient très-jolies, offroient, avec leurs fruits et leurs poules, leurs faveurs à tous ceux qui avoient des rassades à leur donner. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussoient trop foiblement pour les arrêter; leurs manières étoient douces, gaies et engageantes. Des Européens qui ont fait le tour du Monde, des Français surtout, n'ont point d'armes contre de pareilles attaques : elles parvinrent, sans beaucoup de peine, à percer les rangs; alors les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta : mais des Indiens, que nous prîmes pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre; chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs. Cependant il s'étoit passé, dans notre chaloupe, une scène qui étoit une véritable hostilité, et

que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien étoit monté sur l'arrière de notre chaloupe; là, il s'étoit emparé d'un maillet, et en avoit assené plusieurs coups sur les bras et le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élancer sur lui, et de le jeter à la mer; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour en imposer davantage à ces peuples, et leur faire connoître combien la force de nos armes l'emportoit sur leurs forces individuelles ; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnoient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendoit bien peu redoutables à leurs yeux : mais, n'ayant que très-peu de tems à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entr'eux qui nous avoit offensés; et pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me contentai de faire acheter trois pigeons qui furent lancés en l'air, et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte; et j'avoue que j'attendois plus de ce sentiment que de celui de la bien-

veillance, dont l'homme à peine sorti de l'état sauvage est rarement susceptible.

Pendant que tout se passoit avec la plus grande tranquillité, et que nos futailles se remplissoient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étoient chargés de fruits. Les maisons étoient placées sur la circonférence d'un cercle, d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formoit une vaste place, tapissée de la plus belle verdure; les arbres qui l'ombrageoient entretenoient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfans, des vieillards m'accompagnoient, et m'engageoient à entrer dans leurs maisons; ils étendoient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol formé par de petits cailloux choisis, et qu'ils avoient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui vraisemblablement appartenoit au chef; et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis, aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'auroit pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminoit cette case; un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des

autres, en formoit le pourtour : ces colonnes étoient faites de troncs d'arbres très-proprement travaillés, entre lesquelles des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevoient ou se baissoient avec des cordes, comme nos jalousies; le reste de la maison étoit couvert de feuilles de cocotier.

Ce pays charmant réunissoit encore le double avantage d'une terre fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeoit aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentoient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante; des poules, des cochons, des chiens, qui vivoient de l'excédent de ces fruits, leur offroient une agréable variété de mets. Ils étoient si riches, ils avoient si peu de besoins, qu'ils dédaignoient nos instrumens de fer et nos étoffes, et ne vouloient que des rassades : comblés de biens réels, ils ne désiroient que des inutilités.

Ils avoient vendu, à notre marché, plus de deux cents pigeons-ramiers privés, qui ne vouloient manger que dans la main; ils avoient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindroit le bonheur dans un séjour aussi délicieux! Ces insulaires,

disions-nous sans cesse, sont sans doute les plus heureux habitans de la terre; entourés de leurs femmes et de leurs enfans, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir, sans aucun travail, les fruits qui croissent sur leur tête. Nous nous trompions; ce beau séjour n'étoit pas celui de l'innocence : nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme; mais le corps de ces Indiens, couvert de cicatrices, prouvoit qu'ils étoient souvent en guerre ou en querelle entr'eux; et leurs traits annonçoient une férocité qu'on n'apercevoit pas dans la physionomie des femmes. La Nature avoit sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens, pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses; j'appris cependant qu'il y avoit eu des querelles particulières, mais qu'une grande prudence les avoit rendues nulles : on avoit jeté des pierres à M. Rollin, notre chirurgien-major; un insulaire, en feignant d'admirer un sabre de M. de Monneron, avoit voulu le lui arracher, et, n'étant resté maître que du fourreau, il s'étoit

enfui tout effrayé en voyant le sabre nu. Je m'apercevois qu'en général ces insulaires étoient très-turbulens, et fort peu subordonnés à leurs chefs; mais je comptois partir dans l'après-midi, et je me félicitois de n'avoir donné aucune importance aux petites vexations que nous avions éprouvées. Vers midi, je retournai à bord dans ma biscayenne, et les chaloupes m'y suivirent de très-près : il me fut difficile d'aborder, parce que les pirogues environnoient nos deux frégates, et que notre marché ne désemplissoit point. J'avois chargé M. Boutin du commandement de la frégate, lorsque j'étois descendu à terre, et je l'avois laissé maître d'établir la police qu'il croiroit convenable, en permettant à quelques insulaires de monter à bord, ou en s'y opposant absolument, suivant les circonstances. Je trouvai sur le gaillard sept à huit Indiens, dont le plus vieux me fut présenté comme un chef. M. Boutin me dit qu'il n'auroit pu les empêcher de monter à bord qu'en ordonnant de tirer sur eux; que, lorsqu'ils comparoient leurs forces physiques aux nôtres, ils rioient de nos menaces, et se moquoient de nos sentinelles; que, de son côté, connoissant mes principes de modération, il n'avoit pas voulu employer des moyens violens, qui cependant pouvoient seuls les contenir : il ajouta que, depuis la présence

du chef, les insulaires qui l'avoient précédé à bord étoient devenus plus tranquilles et moins insolens. Je fis à ce chef beaucoup de présens, et lui donnai les marques de la plus grande bienveillance : voulant ensuite lui inspirer une autre opinion de nos forces, je fis faire devant lui différentes épreuves sur l'usage de nos armes; mais leur effet fit peu d'impression sur lui, et il me parut qu'il ne les croyoit propres qu'à détruire des oiseaux. Nos chaloupes arrivèrent chargées d'eau, et je fis disposer tout pour appareiller et profiter d'une petite brise de terre qui nous faisoit espérer d'avoir le tems de nous éloigner un peu de la côte. M. de Langle revint au même instant de sa promenade; il me rapporta qu'il étoit descendu dans un superbe port de bateaux, situé au pied d'un village charmant, et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord, il avoit donné des ordres pour appareiller; il en sentoit comme moi la nécessité : mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord, à une lieue de la côte, et que nous fissions encore quelques chaloupes d'eau avant de nous éloigner de l'île. J'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin : il avoit adopté le système du capitaine Cook; il croyoit que l'eau fraîche étoit cent fois préférable à celle

que nous avions dans la cale ; et comme quelques personnes de son équipage avoient de légers symptômes de scorbut, il pensoit, avec raison, que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvoit être comparée à celle-ci pour l'abondance des provisions : les deux frégates avoient déjà traité plus de cinq cents cochons, une grande quantité de poules, de pigeons et de fruits, et tant de biens ne nous avoient coûté que quelques grains de verre.

Je sentois la vérité de ces réflexions, mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer : je lui dis que je trouvois ces insulaires trop turbulens pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvoient être soutenus par le feu de nos vaisseaux ; que notre modération n'avoit servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens, qui ne calculoient que nos forces individuelles, très-inférieures aux leurs. Mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle; il me dit que ma résistance me rendroit responsable des progrès du scorbut qui commençoit à se manifester avec assez de violence, et que d'ailleurs le port dont il me parloit étoit beaucoup plus commode que celui de notre aiguade; il me pria enfin de permettre qu'il se mît à la tête de la première expédition,

m'assurant que, dans trois heures, il seroit de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle étoit un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité, que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne : je lui promis donc que nous tiendrions bord sur bord toute la nuit; que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots armés comme il le jugeroit à propos, et que le tout seroit à ses ordres. L'événement acheva de nous convaincre qu'il étoit tems d'appareiller : en levant l'ancre, nous trouvâmes un toron du câble coupé par le corail; et deux heures plus tard, le câble l'eût été entièrement. Comme nous ne mîmes sous voiles qu'à quatre heures après midi, il étoit trop tard pour songer à envoyer nos chaloupes à terre, et nous remîmes leur départ au lendemain. La nuit fut orageuse, et les vents qui changeoient à chaque instant, me firent prendre le parti de m'éloigner de la côte d'environ trois lieues. Au jour, le calme plat ne me permit pas d'en approcher : ce ne fut qu'à neuf heures, qu'il s'éleva une petite brise du nord-est, avec laquelle j'accostai l'île, dont nous n'étions, à onze heures, qu'à une petite lieue de distance : j'expédiai alors ma chaloupe

et mon grand canot, commandés par Mrs Boutin et Mouton, pour se rendre à bord de l'Astrolabe, aux ordres de M. de Langle; tous ceux qui avoient quelques légères atteintes du scorbut, y furent embarqués, ainsi que six soldats armés, ayant à leur tête le capitaine d'armes : ces deux embarcations contenoient vingt-huit hommes, et portoient environ vingt bariques d'armement, destinées à être remplies à l'aiguade. Mrs de Lamanon et Colinet, quoique malades, furent du nombre de ceux qui partirent de la Boussole. D'un autre côté, M. de Vaujuas, convalescent, accompagna M. de Langle dans son grand canot; M. le Gobien, garde de la marine, commandoit la chaloupe, et Mrs de la Martinière, Lavaux et le père Receveur faisoient partie des trente-trois personnes envoyées par l'Astrolabe. Parmi les soixante-un individus qui composoient l'expédition entière, se trouvoit l'élite de nos équipages. M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres; et six pierriers furent placés dans les chaloupes : je l'avois généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croiroit nécessaire à sa sûreté. La certitude où nous étions de n'avoir eu avec ces peuples aucune rixe dont ils pussent conserver quelque ressentiment, l'immense quantité de pirogues qui nous environnoit au large,

l'air de gaieté et de confiance qui régnoit dans nos marchés, tout tendoit à augmenter sa sécurité, et je conviens que la mienne ne pouvoit être plus grande : mais il étoit contre mes principes d'envoyer à terre sans une extrême nécessité, et surtout au milieu d'un peuple nombreux, des embarcations qu'on ne pouvoit ni soutenir ni même apercevoir de nos vaisseaux. Les chaloupes débordèrent l'Astrolabe à midi et demi, et en moins de trois quarts-d'heure, elles furent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, celle de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétroit que par un canal tortueux de moins de vingt-cinq pieds de largeur, et où la houle déferloit comme sur une barre ! Lorsqu'ils furent en dedans, ils n'eurent pas trois pieds d'eau; les chaloupes échouèrent, et les canots ne restèrent à flot que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe, assez loin du rivage. Malheureusement M. de Langle avoit reconnu cette baie à la mer haute : il n'avoit pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds; il croyoit que ses yeux le trompoient. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où nous avions déjà fait de l'eau, et qui réunissoit tous

les avantages : mais l'air de tranquillité et de douceur des peuples qui l'attendoient sur le rivage, avec une immense quantité de fruits et de cochons ; les femmes et les enfans qu'il remarqua parmi ces insulaires, qui ont soin de les écarter lorsqu'ils ont des vues hostiles; toutes ces circonstances réunies firent évanouir ses premières idées de prudence, qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre (1). Il mit à terre les

---

(1) M. de Vaujuas qui avoit gagné à la nage le canot de l'Astrolabe, pour en prendre le commandement, a donné, comme témoin oculaire, une relation de l'événement, avec laquelle celle de la Pérouse s'accorde entièrement, à quelques détails près.

« A notre arrivée, dit-il, les sauvages qui bordoient la côte, au nombre de sept à huit cents, jetèrent dans la mer, en signe de paix, plusieurs branches de l'arbre dont les insulaires de la mer du Sud tirent leur ava ou kava, avec laquelle ils font une boisson enivrante. Cette plante, selon Turnbull, a des racines dont les fragmens pèsent quelquefois plus de quarante livres. L'effet de cette racine infusée est à peu près le même que celui de l'opium parmi les Turcs. Cette liqueur, prise avec excès, est très-pernicieuse; elle donne la lèpre, épuise et rend la peau couverte d'écailles. *Voyez* le tome x, pages 91 et 394. En abordant, M. de Langle donna des ordres pour que chaque embarcation fût gardée par un soldat armé et un matelot, tandis que les équipages des chaloupes s'occuperoient à faire

pièces à eau des quatre embarcations, avec la plus grande tranquillité; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage; ils formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs. Mais ce calme ne fut pas de longue durée; plusieurs des pirogues avoient vendu leurs provisions à nos vaisseaux, étoient retournées à terre, et toutes avoient abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte que peu à peu elle s'étoit remplie : au lieu de deux cents habitans, y compris les femmes et les enfans, que M. de Langle y avoit rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures. Le nombre des pirogues qui le matin avoient commercé avec nous, étoit si considérable, que nous nous étions à peine aperçus qu'il eût diminué dans l'après-midi; je m'applaudissois de les tenir occupés à bord, espérant que nos chaloupes en seroient plus tranquilles : mon

---

de l'eau, sous la protection d'une double haie de fusiliers, qui s'étendroit des chaloupes à l'aiguade. Les futailles remplies, on les embarqua tranquillement; les insulaires se laissoient assez contenir par les soldats armés : il y avoit parmi eux un certain nombre de femmes et de filles très-jeunes, qui s'offroient à nous de la manière la plus indécente, et dont les avances ne furent pas universellement rejetées; nous n'y vîmes que quelques enfans ».

erreur étoit extrême; la situation de M. de Langle devenoit plus embarrassante de moment en moment : il parvint néanmoins, secondé par Mrs de Vaujuas, Boutin, Colinet et le Gobien, à embarquer son eau; mais la baie étoit presque à sec, et il ne pouvoit pas espérer de déchouer ses chaloupes avant quatre heures du soir : il y entra cependant, ainsi que son détachement, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer avant qu'il en eût donné l'ordre (1). Il commençoit néanmoins à sentir qu'il y seroit bientôt forcé : déjà les pierres

(1) « Vers la fin du travail, le nombre des naturels augmenta encore, et ils devinrent plus incommodes. Cette circonstance détermina M. de Langle à renoncer au projet qu'il avoit eu d'abord de traiter de quelques vivres; il donna ordre de se rembarquer sur-le-champ : mais auparavant, et ce fut, je crois, la première cause de notre malheur, il fit présent de quelques rassades à des espèces de chefs, qui avoient contribué à tenir les insulaires un peu écartés : nous étions pourtant certains que cette police n'étoit qu'un jeu; et si ces prétendus chefs avoient en effet de l'autorité, elle ne s'étendoit que sur un très-petit nombre d'hommes. Ces présens, distribués à cinq ou six individus, excitèrent le mécontentement de tous les autres; il s'éleva dès-lors une rumeur générale, et nous ne fûmes plus maîtres de les contenir : cependant ils nous laissèrent monter dans nos chaloupes; mais une partie de ces insulaires entra dans

voloient, et ces Indiens, qui n'avoient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouroient les chaloupes à moins d'une toise de distance; les soldats, qui étoient embarqués, faisoient de

---

la mer pour nous suivre, tandis que les autres ramassoient des pierres sur le rivage.

» Comme les chaloupes étoient échouées un peu loin de la grève, il fallut nous mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour y arriver; et, dans ce trajet, plusieurs soldats mouillèrent leurs armes : c'est dans cette situation critique que commença la scène d'horreur dont je vais parler. A peine étions-nous montés dans les chaloupes, que M. de Langle donna ordre de les déchouer et de lever le grappin : plusieurs insulaires des plus robustes voulurent s'y opposer, en retenant le câblot. Le capitaine, témoin de cette résistance, voyant le tumulte augmenter, et quelques pierres arriver jusqu'à lui, essaya, pour intimider les sauvages, de tirer un coup de fusil en l'air; mais, bien loin d'en être effrayés, ils firent le signal d'une attaque générale : bientôt une grêle de pierres lancées avec autant de force que de vîtesse, fond sur nous; le combat s'engage de part et d'autre, et devient général. Ceux dont les fusils sont en état de tirer, renversent plusieurs de ces forcenés: mais les autres Indiens n'en sont nullement troublés, et semblent redoubler de vigueur; une partie d'entr'eux s'approche de nos chaloupes, tandis que les autres, au nombre de six à sept cents, continuent la lapidation la plus effrayante et la plus meurtrière ». (*Relation de M. de Vaujuas.*)

vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie, n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierriers, qui auroit certainement éloigné cette multitude; mais il se flattoit de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres, lancées à une très-petite distance, avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étoient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le tems de tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de bâbord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. La chaloupe de la Boussole, commandée par M. Boutin, étoit échouée à deux toises de celle de l'Astrolabe, et elles laissoient, parallèlement entr'elles, un petit canal qui n'étoit pas occupé par les Indiens : c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large; ils gagnèrent nos canots, qui, étant très-heureusement restés à flot, se trouvèrent

à

à portée de sauver quarante - neuf hommes sur les soixante-un qui composoient l'expédition. M. Boutin avoit imité tous les mouvemens et suivi toutes les démarches de M. de Langle; ses pièces à eau, son détachement, tout son monde, avoient été embarqués en même-tems et placés de la même manière, et il occupoit le même poste sur l'avant de sa chaloupe. Quoiqu'il craignît les mauvaises suites de la modération de M. de Langle, il ne se permit de tirer, et n'ordonna la décharge de son détachement, qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas, chaque coup de fusil dut tuer un Indien; mais on n'eut pas le tems de recharger; M. Boutin fut également renversé par une pierre; il tomba heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes, il ne resta pas un seul homme sur les deux embarcations échouées : ceux qui s'étoient sauvés à la nage vers les deux canots, avoient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête; ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de massue. Mais l'ardeur du pillage fut telle, que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes, et y montèrent au nombre de plus de trois ou quatre cents; ils brisèrent les bancs et mirent l'intérieur

en pièces, pour y chercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent presque plus de nos canots; ce qui donna le temps à Mrs de Vaujuas et Mouton de sauver le reste de l'équipage, et de s'assurer qu'il ne restoit plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avoient été massacrés et tués dans l'eau à coups de *patow*. Ceux qui montoient nos canots, et qui jusque-là avoient tiré sur les insulaires et en avoient tué plusieurs, ne songèrent plus qu'à jeter à la mer leurs pièces à eau, pour que les canots pussent contenir tout le monde : ils avoient d'ailleurs presque épuisé leurs munitions; et la retraite n'étoit pas sans difficulté, avec une si grande quantité de personnes dangereusement blessées, qui, étendues sur les bancs, empêchoient le jeu des avirons. On doit à la sagesse de M. de Vaujuas, au bon ordre qu'il établit, à la ponctualité avec laquelle M. Mouton, qui commandoit le canot de la Boussole, sut le maintenir, le salut des quarante-neuf personnes des deux équipages. M. Boutin, qui avoit cinq blessures à la tête et une dans l'estomac, fut sauvé entre deux eaux par notre patron de chaloupe, qui étoit lui-même blessé. M. Colinet fut trouvé sans connoissance sur le câblot du canot, un bras fracturé, un doigt cassé, et ayant deux blessures à la tête. M. Lavaux,

chirurgien-major de l'Astrolabe, fut blessé si fortement, qu'il fallut le trépaner; il avoit nagé néanmoins jusqu'aux canots, ainsi que M. de la Martinière, et le père Receveur, qui avoit reçu une forte contusion dans l'œil. M. de Lamanon et M. de Langle furent massacrés avec une barbarie sans exemple, ainsi que Talin, capitaine d'armes de la Boussole, et neuf autres personnes des deux équipages. Le féroce Indien, après les avoir tués, cherchoit encore à assouvir sa rage sur leurs cadavres, et ne cessoit de les frapper à coups de massue. M. le Gobien, qui commandoit la chaloupe de l'Astrolabe, sous les ordres de M. de Langle, n'abandonna cette chaloupe que lorsqu'il s'y vit seul; après avoir épuisé ses munitions, il sauta dans l'eau, du côté du petit chenal formé par les deux chaloupes, qui, comme je l'ai dit, n'étoit pas occupé par les Indiens; et, malgré ses blessures, il parvint à se sauver dans l'un des canots : celui de l'Astrolabe étoit si chargé, qu'il échoua. Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite; ils se portèrent en grand nombre vers les ressifs de l'entrée, dont les canots devoient nécessairement passer à dix pieds de distance : on épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restoit; et les canots sortirent enfin de cet antre, plus affreux

par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitans, que le repaire des tigres et des lions (1).

Ils arrivèrent à bord à cinq heures, et nous apprirent cet événement désastreux. Nous avions, dans ce moment, autour de nous, cent pirogues, où les naturels vendoient des provisions avec une sécurité qui prouvoit leur innocence : mais c'étoient les frères, les enfans, les compatriotes de ces barbares assassins; et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étois animé, et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats

---

(1) Heureusement les insulaires, occupés du pillage des chaloupes, ne songèrent point à nous poursuivre : nous n'avions pour toute défense que quatre ou cinq sabres, et deux ou trois coups de fusil à tirer; foible ressource contre deux ou trois cents barbares, armés de pierres et de massues, et qui montent des pirogues très-légères, avec lesquelles ils se tiennent à la distance qui leur convient. Quelques-unes de ces pirogues se détachèrent de la baie peu après notre sortie; mais elles firent voile le long de la côte, d'où l'une d'elles partit pour aller avertir celles qui étoient restées à bord des frégates. En passant, cette pirogue eut l'insolence de nous faire des signes menaçans : ma position m'obligeoit à suspendre ma vengeance, et à réserver pour notre défense les foibles moyens qui nous restoient. (*Relation de M. de Vaujuas.*)

avoient sauté sur les canons, sur les armes : j'arrêtai ces mouvemens, qui cependant étoient bien pardonnables, et je fis tirer un seul coup de canon à poudre, pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation partie de la côte, leur fit part, sans doute, de ce qui venoit de se passer; car, en moins d'une heure, il ne resta aucune pirogue à notre vue. Un Indien, qui étoit sur le gaillard d'arrière de ma frégate lorsque notre canot arriva, fut arrêté par mon ordre et mis aux fers; le lendemain, ayant rapproché la côte, je lui permis de s'élancer à la mer : la sécurité avec laquelle il étoit resté sur la frégate, étoit une preuve non équivoque de son innocence.

Mon projet fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger nos malheureux compagnons de voyage, et de reprendre les débris de nos chaloupes. Dans cette vue, j'approchai la côte pour y chercher un mouillage; mais je ne trouvai que ce même fond de corail, avec une houle qui rouloit à terre et faisoit briser les ressifs : l'anse où s'étoit exécuté ce massacre, étoit d'ailleurs très-enfoncée du côté de l'île, et il ne me paroissoit guères possible d'en approcher à la portée du canon. M. Boutin, que ses blessures retenoient alors dans son lit, mais qui avoit conservé toute sa tête, me repré-

sentoit en outre que la situation de cette baie étoit telle, que si nos canots avoient le malheur d'y échouer, ce qui étoit très-probable, il n'en reviendroit pas un seul homme; car les arbres qui touchent presque le bord de la mer, mettant les Indiens à l'abri de notre mousqueterie, laisseroient les Français que nous débarquerions, exposés à une grêle de pierres d'autant plus difficiles à éviter, que, lancées avec beaucoup de force et d'adresse, elles faisoient presque le même effet que nos balles, et avoient sur elles l'avantage de se succéder plus rapidement. M. de Vaujuas étoit aussi de cet avis. Je ne voulus cependant y donner mon assentiment que lorsque j'eus entièrement reconnu l'impossibilité de mouiller à portée de canon du village : je passai deux jours à louvoyer devant la baie; j'aperçus encore les débris de nos chaloupes échouées sur le sable, et autour d'elles une immense quantité d'Indiens. Ce qui paroîtra, sans doute, inconcevable, c'est que pendant ce tems cinq ou six pirogues partirent de la côte, et vinrent, avec des cochons, des pigeons et des cocos, nous proposer des échanges : j'étois, à chaque instant, obligé de retenir ma colère, pour ne pas ordonner de les couler bas. Ces Indiens, ne connoissant d'autre portée de nos armes que celle de nos fusils, restoient sans crainte

à cinquante toises de nos bâtimens, et nous offroient leurs provisions avec beaucoup de sécurité. Nos gestes ne les engageoient pas à s'approcher, et ils passèrent ainsi une heure entière de l'après-midi du 12 décembre. Aux offres d'échanger des provisions, ils firent succéder les railleries, et je m'aperçus aussitôt que plusieurs autres pirogues se détachoient du rivage pour venir les joindre. Comme ils ne se doutoient point de la portée de nos canons, et que tout me faisoit pressentir que je serois bientôt obligé de m'écarter de mes principes de modération, j'ordonnai de tirer un coup de canon au milieu des pirogues. Mes ordres furent exécutés de la manière la plus précise; l'eau que le boulet fit jaillir entra dans ces pirogues, qui dans l'instant s'empressèrent de gagner la terre, et entraînèrent dans leur fuite celles qui étoient parties de la côte.

J'avois de la peine à m'arracher d'un lieu si funeste, et à laisser les corps de nos compagnons massacrés. Ce désastre nous avoit rappelé vivement celui du 13 juillet 1786, à la baie des Français, et achevé de répandre l'amertume sur notre voyage. La consternation et la soif de la vengeance régnoient parmi les deux équipages; trop heureux encore dans cette circonstance malheureuse, que la plus grande

partie de ceux qui étoient à terre se fût sauvée. Pour moi, je perdois un ancien ami, homme plein d'esprit, de jugement, de connoissances, et un des meilleurs officiers de la marine française; son humanité avoit causé sa mort : s'il eût osé se permettre de faire tirer sur les premiers Indiens qui entrèrent dans l'eau pour environner ses chaloupes, il eût prevenu sa perte, celle de M. de Lamanon, et des dix autres victimes de la férocité indienne : vingt personnes des deux frégates étoient en outre grièvement blessées ; et cet événement nous privoit, pour l'instant, de trente-deux hommes, et de deux chaloupes, les seuls bâtimens à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente.

État des individus massacrés par les sauvages de l'île Maouna, le 11 décembre 1787.

L'ASTROLABE.

M. DE LANGLE, capitaine de vaisseau, commandant.
YVES HUMON, JEAN REDELLEC, FRANÇOIS FERET, LAURENT ROBIN, un Chinois, matelots.
LOUIS DAVID, canonnier servant.
JEAN GERAUD, domestique.

LA BOUSSOLE.

M. DE LAMANON, physicien et naturaliste.
PIERRE TALIN, maître canonnier.
ANDRÉ ROTH, JOSEPH RAYES, canonniers servans.

Ces pertes dirigèrent ma conduite ultérieure : le plus petit échec m'eût forcé de brûler une des deux frégates, pour armer l'autre. J'avois, à la vérité, une chaloupe en pièces; mais je ne pouvois la monter qu'à ma première relâche. S'il n'avoit fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avois eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenoient plus de cinq cents personnes; mais je craignis de me tromper au choix des victimes : le cri de ma conscience leur sauva la vie (1). Ceux à qui ce récit rappellera la catastrophe du capitaine Cook, ne

---

(1) Ce passage, et bien d'autres, ne permettent pas de douter de l'humanité de la Pérouse; cependant il n'aura pas échappé au lecteur combien cet homme bon et honnête accuse les sauvages de férocité et de malice : un témoignage si respectable ne peut être révoqué. Voici ce qu'il écrivoit, peu de tems après l'événement, à l'ex-ministre Fleurieu, son ami. Après avoir déploré l'opiniâtreté et l'entêtement de M. de Langle, qui faisoient le fond du caractère de cet officier, et qui causèrent enfin son malheur, la Pérouse ajoute, en parlant des habitans de la Nouvelle-Hollande :

« Quoique foibles et peu nombreux, ils sont, comme tous les sauvages, très-méchans, et brûleroient nos embarcations s'ils avoient les moyens de le faire, et s'ils en trouvoient une occasion favorable : ils nous ont lancé des zagaies après avoir reçu nos présens et

doivent pas perdre de vue que ses bâtimens étoient mouillés dans la baie de Karakakooa; que leurs canons les rendoient maîtres des bords de la mer; qu'ils pouvoient y faire la loi, et menacer de détruire les pirogues restées sur le rivage, ainsi que les villages dont la côte étoit bordée : nous, au contraire, nous étions au large, hors de la portée du canon, obligés de nous éloigner de la côte lorsque nous avions à craindre le calme; une forte houle nous portoit toujours sur les ressifs, où nous aurions pu, sans doute, mouiller avec des chaînes de fer, mais c'eût été hors de portée de canon du village; enfin la houle suffisoit pour couper le câble à l'écubier, et par là exposer les frégates au danger le plus imminent. J'épuisai donc tous les calculs de probabilité avant de quitter cette île funeste; et il me fut démontré

---

nos caresses. Mon opinion sur les peuples incivilisés étoit fixée depuis long-tems; mon voyage n'a pu que m'y affermir :

» J'ai trop, à mes périls, appris à les connoître.

» Je suis cependant mille fois plus en colère contre les philosophes qui exaltent tant les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes. Ce malheureux Lamanon, qu'ils ont massacré, me disoit, la veille de sa mort, que ces hommes valoient mieux que nous ». (*Note du premier Rédacteur du voyage de la Pérouse.*)

que le mouillage étoit impraticable, et l'expédition téméraire, sans le secours des frégates; le succès même eût été inutile, puisque bien certainement il ne restoit pas un seul homme en vie au pouvoir des Indiens, que nos chaloupes étoient brisées et échouées, et que nous avions à bord les moyens de les remplacer. Je fis route en conséquence, le 14 décembre, pour une troisième île que j'apercevois à l'ouest un quart nord-ouest, et dont M. de Bougainville avoit eu connoissance du haut des mâts seulement, parce que le mauvais tems l'en avoit écarté; elle est séparée de celle de Maouna par un canal de neuf lieues. Les Indiens nous avoient donné les noms des dix îles qui composent leur archipel; ils en avoient marqué grossièrement la place sur un papier; et quoiqu'on ne puisse guères compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paroît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entr'eux une espèce de confédération, et qu'ils communiquent très-fréquemment ensemble. Les découvertes ultérieures que nous avons faites, ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres, que celui de la Société; il est même vraisemblable qu'on y trouveroit de très-bons mouillages: mais n'ayant plus de chaloupe, et

voyant l'état de fermentation des équipages, je formai la résolution de ne mouiller qu'à la baie Botanique, dans la Nouvelle-Hollande, où je me proposois de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avois à bord. Je voulois néanmoins, pour le progrès de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerois, et déterminer exactement leur longitude et leur latitude; j'espérois aussi pouvoir commercer avec ces insulaires, en restant bord sur bord, près de leurs îles : je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très-peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de vingt-quatre heures, et la relation de nos malheurs, suffisent pour faire connoître leurs mœurs atroces, leurs arts, et les productions d'un des plus beaux pays de la Nature.

Le 14 décembre, je fis route vers l'île d'Oyolava, dont nous avions eu connoissance cinq jours avant d'atteindre le mouillage qui nous fut si funeste. M. de Bougainville en avoit reconnu de très-loin la partie méridionale indiquée sur le plan qu'il a donné de cet archipel : cette île est séparée de celle de Maouna ou *du Massacre*, par un canal d'environ neuf lieues; et l'île d'O-Taïti peut à peine lui être comparée pour la beauté, l'étendue, la fertilité et l'immense population. Parvenus à la distance de trois lieues de

sa pointe du nord-est, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de pigeons, de poules-sultanes, mais de très-peu de cochons. Les habitans de cette île ressembloient beaucoup à ceux de l'île Maouna, qui nous avoient si horriblement trahis; leur costume, leurs traits, leur taille gigantesque, en différoient si peu, que nos matelots crurent reconnoître plusieurs des assassins, et j'eus beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur eux : mais j'étois certain que leur colère les aveugloit; et une vengeance que je n'avois pas cru pouvoir me permettre, sur des pirogues de l'île même de Maouna, au moment où j'appris cet affreux événement, ne pouvoit être licitement exercée quatre jours après, dans une autre île, à quinze lieues du champ de bataille. Je parvins donc à apaiser cette fermentation, et nous continuâmes nos échanges : il régna beaucoup plus de tranquillité et de bonne foi qu'à l'île Maouna, parce que les plus petites injustices étoient punies par des coups, ou réprimées par des paroles et des gestes menaçans. A quatre heures après midi, nous mîmes en panne par le travers du village le plus étendu peut-être qui soit dans aucune île de la mer du Sud, ou plutôt vis à vis une très-grande plaine couverte de

maisons, depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer : ces montagnes sont à peu près au milieu de l'île, d'où le terrain s'incline en pente douce, et présente aux vaisseaux un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure; on voyoit la fumée s'élever du sein de ce village, comme du milieu d'une grande ville; la mer étoit couverte de pirogues qui toutes cherchoient à s'approcher de nos bâtimens; plusieurs n'étoient pagayées que par des curieux, qui, n'ayant rien à nous vendre, faisoient le tour de nos vaisseaux, et paroissoient n'avoir d'autre objet que de jouir du spectacle que nous leur donnions.

La présence des femmes et des enfans qui se trouvoient parmi eux, pouvoit faire présumer qu'ils n'avoient aucune mauvaise intention : mais nous avions de trop puissans motifs pour ne plus nous fier à ces apparences, et nous étions disposés à repousser le plus petit acte d'hostilité, d'une manière qui eût rendu tous les navigateurs redoutables à ces insulaires. Je suis assez porté à croire que nous sommes les premiers qui ayons commercé avec ces peuples : ils n'avoient aucune connoissance du fer; ils rejetèrent constamment celui que nous leur offrîmes, et ils préféroient un seul grain de rassade à une hache, ou à un clou de six pouces; ils

étoient riches des biens de la Nature, et ne recherchoient dans leurs échanges que des superfluités et des objets de luxe. Parmi un assez grand nombre de femmes, j'en remarquai deux ou trois d'une physionomie agréable. Leurs cheveux ornés de fleurs et d'un ruban vert, en forme de bandeau, étoient tressés avec de l'herbe et de la mousse; leur taille étoit élégante, la forme de leurs bras arrondie, et dans les plus justes proportions; leurs yeux, leur physionomie, leurs gestes, annonçoient de la douceur, tandis que ceux des hommes peignoient la surprise et la férocité.

A l'entrée de la nuit, nous continuâmes notre route en prolongeant l'île, et les pirogues retournèrent vers la terre; le rivage, couvert de brisans, ne présentoit point d'abri à nos vaisseaux, parce que la mer du Nord-Est s'élève et bat avec fureur contre la côte du nord, sur laquelle nous naviguions. Si j'avois eu dessein de mouiller, j'aurois probablement trouvé un excellent abri dans la partie de l'ouest: en général, entre les Tropiques, ce n'est presque jamais que sous le vent des îles, que les navigateurs doivent chercher des ancrages. Je restai en calme plat toute la journée du lendemain; il y eut beaucoup d'éclairs, suivis de tonnerre et de pluie. Nous ne fûmes accostés que par très-peu

de pirogues; ce qui me fit croire qu'on avoit appris à Oyolava notre événement de l'île Maouna: cependant, comme il étoit possible que l'orage et les éclairs eussent retenu les pirogues dans leurs ports, mon opinion pouvoit n'être qu'une conjecture; mais elle acquit beaucoup de probabilité le 17. En effet, lorsque nous fûmes le long de l'île de Pola, que nous rangeâmes beaucoup plus près que la précédente, nous ne fûmes visités par aucune pirogue : je jugeai alors que ces peuples n'avoient pas encore fait assez de progrès dans la morale, pour savoir que la peine ne devoit retomber que sur les coupables, et que la punition des seuls assassins eût suffi à notre vengeance. L'île de Pola, un peu moins grande que celle d'Oyolava, mais aussi belle, n'en est séparée que par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, dont une, fort basse et très-boisée, est probablement habitée. La côte du nord de Pola, comme celle des autres îles de cet archipel, est inabordable pour les vaisseaux; mais, en doublant la pointe ouest de cette île, on trouve une mer calme et sans brisans, qui promet d'excellentes rades.

Nous avions appris des insulaires de Maouna, que l'archipel des Navigateurs est composé de dix îles; savoir, Opoun, la plus à l'est; Léoné,

Fanfoure,

Fanfoure, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Shika, Ossamo, et Ouera. Nous ignorons la position des trois dernières ; les Indiens, sur le plan qu'ils tracèrent de cet archipel, les placèrent dans le sud d'Oyolava ; mais cela ne me parut pas juste. Opoun, la plus méridionale, comme la plus orientale de ces îles, est par 14 degrés 7 minutes de latitude sud, et par 171 degrés 27 minutes 7 secondes de longitude orientale. Plusieurs géographes attribuent à Roggeween la découverte de ces îles, auxquelles, selon eux, il donna, en 1721, le nom d'*îles Bauman ;* mais ni les détails historiques sur ces peuples, ni la position géographique que l'historien du voyage de Roggeween assigne à ces îles, ne s'accordent avec cette opinion (1).

Quoi qu'il en soit, il me paroît nécessaire de leur conserver le nom d'*îles des Navigateurs*, que leur a donné M. de Bougainville, si l'on ne veut porter dans la géographie une confusion très-nuisible aux progrès de cette science. Ces îles, situées vers le 14e degré de latitude sud, et entre les 171 et 175 degrés de longitude occidentale, forment un des plus beaux archipels de la mer du Sud, aussi intéressant par ses arts,

---

(1) *Voyez* le voyage de Roggewyeen, tome VI, page 81.

ses productions et sa population, que les îles de la Société (1) ou celles des Amis, dont les voyageurs et surtout les Anglais, nous ont donné une description qui ne laisse rien à désirer. Quant à la moralité de ces peuples, quoique nous ne les ayons vus qu'un instant, nous avons appris, par nos malheurs, à bien connoître leur caractère, et nous ne craignons pas d'assurer

---

(1) Comme il ne sera plus question, dans cet ouvrage, des divers archipels de la mer du Sud, nous ne quitterons point ces régions fortunées que la Nature semble avoir favorisées de tous ses dons, sans donner connoissance au lecteur de l'état déplorable d'O-Taïti, la principale des îles de la Société. Turnbull, qui étoit dans cette île en 1802 et 1803, nous offre un tableau affligeant de cette île charmante, célébrée tour à tour par les capitaines Wallis, Bougainville, Cook et Vancouver. En lisant les relations des missionnaires et de Turnbull, on éprouve les sentimens les plus pénibles, et il n'est que trop évident aujourd'hui que toutes les visites des Européens ont été très-funestes à ces insulaires : en voulant leur être utiles, nous avons nui essentiellement à leur félicité.

Selon John Turnbull et les missionnaires anglais, la population de cette île diminue d'une manière effrayante. Vers l'an 1796, à l'arrivée des missionnaires dans cette île, elle étoit réduite à quinze mille ames; et du tems de Turnbull, vers l'an 1803, on ne l'estimoit pas à plus de cinq mille : ce qui est bien

qu'on chercheroit en vain à exciter par des bienfaits la reconnoissance de ces ames féroces, qui ne peuvent être contenues que par la crainte.

Ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons encore rencontrés; leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix ou onze pouces; mais ils sont moins étonnans encore par leur taille que par les proportions

---

différent des deux cent mille ames qui y étoient du tems du capitaine Cook.

Les causes de cette mortalité sont l'infanticide, si commun dans l'infame société des Arrevys, que, du moment qu'une femme Arrevy est accouchée et délivrée de son enfant, elle le tue. Cet usage atroce, selon le calcul des missionnaires, fait périr les deux tiers des enfans. Si, à cette cause de dépopulation, on ajoute encore les sacrifices humains faits toujours par les favoris du roi, car, selon Turnbull, ce sont eux qui immolent les victimes désignées, on se persuadera aisément qu'O-Taïti ne tardera point à devenir un désert. Les autres sources de maux et de destruction dans cette île, sont les maladies vénériennes, la petite-vérole, plusieurs vices apportés de l'Europe, adoptés par des hommes (connus dans l'île sous le nom de *Mahoos*) qui se livrent aux plus honteux désordres, et enfin les guerres que les O-Taïtiens ne cessent d'avoir avec les îles d'alentour. Aussi à présent, dès qu'un vaisseau arrive, ils ne désirent que des armes et de la poudre. Notre armurier, dit Turnbull, n'avoit à travailler que pour eux, et ne pouvoit suffire à leurs

colossales des différentes parties de leur corps. Notre curiosité, qui nous portoit à les mesurer très-souvent, leur fit faire des comparaisons fréquentes de leurs forces physiques avec les nôtres : ces comparaisons n'étoient pas à notre avantage, et nous devons peut-être nos malheurs à l'idée de supériorité individuelle qui leur est restée de ces différens essais. Leur physionomie me parut

---

besoins. Ils venoient sans cesse nous demander un manche pour une hache, ou une hache pour un manche ; ils avoient tous des armes et des outils à réparer. Edeah même, quoique reine douairière et mère du roi Otoo, très-connue, il est vrai, des missionnaires par son courage personnel, voulut aussi avoir un *pupuey*, c'est à dire un fusil. Son époux Pomourrey, ami de Vancouver, étoit un homme de six pieds quatre pouces, bien proportionné et taillé en force. Otoo son fils, quoiqu'à peine âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, avoit aussi à cette époque six pieds deux pouces. *Voyez* le tome IX, page 144. Selon Turnbull, ce jeune homme a beaucoup moins de talent que son père dans l'art de régner. Tous les membres de cette famille aiment l'eau de vie avec passion, et tous, excepté Pomourrey, sont furieux dans l'ivresse. Ils appellent l'eau de vie *l'ava britanna*, c'est à dire l'ava d'Angleterre. Pomourrey est mort en 1803, d'une attaque d'apoplexie, pendant le séjour de Turnbull dans cette île.

Nous avons vu tome XI, page 116, que, depuis l'arrivée de Vancouver dans les îles Sandwich, le roi

souvent exprimer un sentiment de dédain, que je crus détruire en ordonnant de faire devant eux usage de nos armes : mais mon objet n'auroit pu être rempli qu'en les faisant diriger sur des victimes humaines; car, autrement, ils prenoient le bruit pour un jeu, et l'épreuve pour une plaisanterie.

Tamaahmaah avoit rassemblé des armes, de la poudre à canon, et avoit même monté une marine. Il paroît que les chefs d'O-Taïti ont suivi cette même impulsion, du moins pour nos armes : à leurs guerres maritimes ont succédé aujourd'hui des combats sur terre beaucoup plus meurtriers.

La société des frères Moraves ayant formé, vers l'an 1796, le projet d'envoyer des missionnaires à O-Taïti et dans les autres îles de la mer du Sud, plusieurs personnes se présentèrent, et leur nombre s'élevoit à trente-neuf. Il y avoit quatre ecclésiastiques, vingt-neuf artisans de tout genre, six femmes mariées et trois enfans. Arrivés à O-Taïti pour y prêcher l'évangile, ils furent bien reçus et comblés de présens; mais les succès n'ont pas répondu à leurs espérances. Ils n'ont jamais pu abolir le détestable usage adopté par les Arrevys, de tuer leurs enfans nouveaux-nés, ni empêcher ces insulaires d'immoler à leurs dieux des victimes humaines. Trois chefs de cette île étant morts en peu de tems, les O-Taïtiens n'ont pas manqué d'imputer cet événement aux cantiques de ces étrangers qui, en prêchant d'ailleurs contre la pluralité des femmes, se sont fait peu de prosélytes. Il est très-

Parmi ces insulaires, un très-petit nombre est au dessous de la taille que j'ai indiquée : j'en ai fait mesurer qui n'avoient que cinq pieds quatre pouces, mais ce sont des nains du pays ; et quoique la taille de ces derniers semble se rapprocher de la nôtre, cependant leurs bras forts et nerveux, leur poitrine large, leurs

---

probable que le culte de Mahomet, qui admet cette pluralité, s'établiroit plus facilement dans cette île. Selon Turnbull, le zèle de ces missionnaires n'a pas eu plus de succès aux îles Marquises; dans Tongataboo, quelques-uns de ces apôtres ont perdu la vie en cherchant à pacifier ces insulaires qui étoient en guerre. Les O-Taïtiens considèrent bien ces missionnaires comme de très-bonnes gens; ils les aiment, les estiment, surtout M. Jefferson; mais ils n'entendent rien aux mystères que ces Anglais leur annoncent : ils sont d'ailleurs très-attachés à leurs divinités, à leurs coutumes, et à leurs cérémonies religieuses. Ils trouvent agréable qu'un mari et une femme se séparent sans obstacle, quand ils ne s'accordent plus : ni l'un ni l'autre n'en souffre chez eux dans l'opinion. Selon Turnbull et les missionnaires, qui ont observé ces insulaires pendant deux ou trois ans, rien n'est si doux qu'un O-Taïtien : il est rare d'en voir en colère, excepté dans l'ivresse. Ils aiment leur pays avec passion ; ils sont convaincus qu'il est le plus beau, le plus agréable et le plus fertile du Monde : ils sont persuadés encore que les étrangers n'y viennent que pour manger les bonnes choses que leur sol produit.

jambes, leurs cuisses, offrent encore une proportion très-différente : on peut assurer qu'ils sont aux Européens ce que les chevaux danois sont à ceux des différentes provinces de France.

Les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croiroit habillés, quoiqu'ils soient presque nus; ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines, qui leur

---

Ils attribuent toutes leurs maladies à leur commerce avec les Européens. Leur crédulité sur ce point est si enfantine qu'ils s'imaginent que nous leur avons apporté *les bosses*. Nous n'avions pas, disent-ils, auparavant *des bossus* dans notre île.

Rien n'est si difficile que de prévenir la désertion des matelots dans cette île charmante. La beauté du climat qui est admirable, l'indolence de la vie qu'on y mène, l'abondance des vivres et la séduction des femmes, sont des mobiles auxquels les matelots européens ne savent guères résister.

Une chose très-remarquable chez ces insulaires, c'est leur extrême propreté. Les hommes et les femmes se baignent deux ou trois fois par jour : ils préfèrent pour cela l'eau douce à l'eau salée. Ils sont passionnés pour la musique, et préfèrent la nôtre à la leur. De tous les instrumens anglais, celui qu'ils aiment le mieux est la cornemuse écossaise, parce qu'elle a du rapport avec la flûte d'O-Taïti : cet instrument les jette dans une espèce de ravissement. Ils arrangent leurs cheveux avec beaucoup de soin et de recherche, et ils les parfument avec de l'huile de coco et du bois

descend jusqu'aux genoux, et les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous dépeint entourés de roseaux. Leurs cheveux sont très-longs; ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie; elle exprime toujours, ou l'étonnement, ou la

---

de santal. Ils font un grand usage du miroir, et s'il arrive qu'on leur en présente un dont la glace soit altérée et défigure leurs traits, ils le rejettent avec dédain, et en faisant des grimaces très-comiques. Les femmes de cette île vivent entr'elles en bonne intelligence. Elles se distinguent cependant, comme les hommes, à la lutte et au pugilat; elles se battent alors avec un acharnement extraordinaire, se pendent au cou les unes des autres comme des boule-dogues; mais dès que l'une d'elles est tombée, son adversaire l'embrasse tendrement: elles s'arrangent leurs cheveux, et sont aussi bonnes amies qu'auparavant. Leurs bonnets sont de très-bon goût: elles ornent avec art leurs cheveux d'une espèce de fleur qui ressemble à nos lis. Elles réussissent à relever leur beauté sans nuire au caractère de simplicité qui appartient à leur figure. Leurs bonnets sont faits avec la feuille du cocotier, et se varient, pour la forme et pour la couleur, de plusieurs manières. Comme il ne leur coûte que la peine de le faire, elles en ont un nouveau tous les deux ou trois jours: chaque femme, sur ce point, est sa marchande de modes. Selon l'usage universel des O-Taïtiens, elles vont nu-pieds. L'expression de leur physionomie est douce et gaie.

La principale occupation des hommes est de cons-



Jeune danseuse d'o-taïti.

colère : la moindre dispute entr'eux est suivie de coups de bâton, de massue, ou de pagaie, et souvent, sans doute, elle coûte la vie aux combattans; ils sont presque tous couverts de cicatrices qui ne peuvent être que la suite de ces combats particuliers. La taille des femmes est

---

truire des cabanes, des canots; celle des femmes est de travailler aux étoffes. L'autorité paternelle est presque nulle à O-Taïti. Un père, à la naissance de son fils, n'est plus compté pour quelque chose; il est supposé remplacé par un être supérieur à lui. Les principaux chefs de l'île sont pour la plupart prêtres eux-mêmes. En matière de gouvernement, les deux sexes sont sur la même ligne; et lorsque le pouvoir suprême est dévolu par la naissance à une femme, elle règne sans opposition, et on immole à son avénement des victimes humaines. Le gouvernement de cette île est une monarchie héréditaire. Les habitations du roi et des chefs ressemblent à nos hangars; en entrant, on voit toute la maison. Une épaisseur de deux ou trois pouces d'herbe forme le parquet, mais cette herbe est arrangée avec tant d'art qu'il n'y a pas une feuille qui ait une fausse direction. Les maisons de la masse des insulaires ne sont que des cabanes couvertes d'herbe.

Lorsque ces insulaires peuvent prévoir la rareté des subsistances, ils rassemblent des fruits de l'arbre à pain avant qu'ils soient bien mûrs; ils les pèlent, les mettent en tas jusqu'à ce qu'ils s'amolissent; ils font ensuite un trou dans la terre, et le remplissent de ces

proportionnée à celle des hommes; elles sont grandes, sveltes, et ont de la grace : mais elles perdent, avant la fin de leur printems, cette douceur d'expression, ces formes élégantes, dont la Nature n'a pas brisé l'empreinte chez ces peuples barbares, mais qu'elle paroît ne leur laisser qu'un instant et à regret. Parmi un très-grand nombre de femmes que j'ai été à portée de

---

fruits qu'ils recouvrent exactement. Au bout d'un certain tems, ils ôtent les graines de chaque fruit, puis ils en forment des magasins qui se conservent d'une année à l'autre. Les missionnaires anglais ont adopté cette méthode des naturels, pour se faire une ressource en cas de malheur. Ce fruit, qu'on retrouve dans toutes les îles de la Société, croît sur un arbre qui ressemble à un chêne de médiocre grandeur : ses feuilles sont semblables à celles du figuier. Le fruit vient sur toutes les branches, comme les pommes. Il est vert, et assez semblable, par la forme, au melon. Son intérieur a la couleur, le goût et la consistance de la mie de pain blanc. Lorsqu'il est très-mûr, il a un peu le goût du pain d'épice. Le bois de cet arbre précieux est excellent pour la charpente; il est plus durable qu'un autre, et donne même une gomme qui remplace avantageusement le goudron. Ceux qui voudront faire des rapprochemens sur cette île célèbre, n'ont qu'à voir Wallis, tome IV, page 436; M. de Bougainville, tome VII, page 89; Vancouver, tome X, page 157; et Cook, tome VIII, page 65, tome IX, page 116, et tome X, page 118 de cette Collection.

voir, je n'en ai distingué que trois de jolies ; l'air grossièrement effronté des autres, l'indécence de leurs mouvemens, et l'offre rebutante qu'elles faisoient de leurs faveurs, les rendoient bien dignes d'être les mères ou les femmes des êtres féroces qui nous environnoient. Comme l'histoire de notre voyage peut ajouter quelques feuillets à celle de *l'homme*, je n'en écarterai pas des tableaux qui pourroient sembler indécens dans tout autre ouvrage, et je rapporterai que le très-petit nombre de jeunes et jolies insulaires dont j'ai parlé, eut bientôt fixé l'attention de quelques Français, qui, malgré ma défense, avoient cherché à former des liaisons avec elles : les regards de nos Français exprimoient des désirs qui furent bientôt devinés ; des vieilles femmes se chargèrent de la négociation ; l'autel fut dressé dans la case du village la plus apparente ; toutes les jalousies furent baissées, et les curieux écartés : la victime fut placée entre les bras d'un vieillard, qui, pendant la cérémonie, l'exhortoit à modérer l'expression de sa douleur ; les matrones chantoient et hurloient, et le sacrifice fut consommé en leur présence et sous les auspices du vieillard qui servoit d'autel et de prêtre. Toutes les femmes et les enfans du village étoient autour de la maison, soulevant légérement les jalousies, et cherchant les plus

petites ouvertures entre les nattes pour jouir de ce spectacle. Quoi qu'en aient pu dire les voyageurs qui nous ont précédés, je suis convaincu qu'au moins dans les îles des Navigateurs, les jeunes filles, avant d'être mariées, sont maîtresses de leurs faveurs, et que leur complaisance ne les déshonore pas; il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant, elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée : mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès : j'ai déjà parlé de la forme élégante qu'ils donnent à leurs cases. Ils dédaignent, avec quelque raison, nos instrumens de fer; car ils façonnent parfaitement leurs ouvrages, avec des haches faites d'un basalte très-fin et très-compacte, et ayant la forme d'herminettes. Ils nous vendirent, pour quelques grains de verre, de grands plats de bois à trois pieds, d'une seule pièce, et tellement polis, qu'ils sembloient être enduits du vernis le plus fin : il eût fallu plusieurs jours à un bon ouvrier d'Europe pour exécuter un de ces ouvrages, qui, par le défaut d'instrumens convenables, devoit leur coûter plusieurs mois de travail; ils n'y mettoient cependant presque aucun prix, parce qu'ils en attachent peu à

l'emploi de leur tems. Les arbres à fruits et les racines nourrissantes, qui croissent spontanément autour d'eux, assurent leur subsistance, celle de leurs cochons, de leurs chiens et de leurs poules; et si quelquefois ils se livrent au travail, c'est pour se procurer des jouissances plus agréables qu'utiles. Ils fabriquent des nattes extrêmement fines et quelques étoffes-papier. Je remarquai deux ou trois de ces insulaires, qui me parurent être des chefs; ils avoient, au lieu d'une ceinture d'herbes, une pièce de toile qui les enveloppoit comme une jupe : le tissu en est fait avec un vrai fil, tiré sans doute de quelque plante ligneuse, comme l'ortie ou le lin; elle est fabriquée sans navette, et les fils sont absolument passés comme ceux des nattes. Cette toile, qui réunit la souplesse et la solidité des nôtres, est très-propre pour les voiles de leurs pirogues; elle nous parut avoir une grande supériorité sur l'étoffe-papier des îles de la Société et des Amis, qu'ils fabriquent aussi : ils nous en vendirent plusieurs pièces; mais ils en font peu de cas et très-peu d'usage. Les femmes préfèrent à cette étoffe les nattes fines dont j'ai parlé.

Nous n'avions d'abord reconnu aucune identité entre leur langage et celui des peuples des îles de la Société et des Amis, dont nous avions

les vocabulaires; mais un plus mûr examen nous apprit qu'ils parloient un dialecte de la même langue. Un fait qui peut conduire à le prouver, et qui confirme l'opinion des Anglais sur l'origine de ces peuples, c'est qu'un jeune domestique manillois, né dans la province de Cagayan, au nord-est de Manille, entendoit et nous expliquoit la plus grande partie des mots des insulaires : on sait que le cagayan, le talgale, et généralement toutes les langues des Philippines, dérivent du malais; et cette langue, plus répandue que ne le furent celles des Grecs et des Romains, est commune aux peuplades nombreuses qui habitent les îles de la mer du Sud. Il me paroît démontré que ces différentes nations proviennent des colonies malaises, qui, à des époques extrêmement reculées, firent la conquête de ces îles; et peut-être les Chinois et les Égyptiens, dont on vante tant l'ancienneté, sont-ils des peuples modernes, en comparaison de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que les indigènes des Philippines, de Formose, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis, etc., dans l'hémisphère sud, et ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère nord, étoient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île

Luçon et de l'île Formose : ils ne purent être subjugués dans la Nouvelle-Guinée, dans la Nouvelle-Bretagne, aux Hébrides; mais vaincus dans les îles plus à l'est, trop petites pour qu'ils pussent y trouver une retraite dans le centre, ils se mêlèrent avec les peuples conquérans, et il en est résulté une race d'hommes très-noirs, dont la couleur conserve encore quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays, qui vraisemblablement se sont fait un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races, très-distinctes, ont frappé nos yeux aux îles des Navigateurs, et je ne leur attribue pas d'autre origine.

Les descendans des Malais ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions qu'ils ne tiennent pas de leurs pères, et qu'ils doivent, sans doute, à l'abondance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de différentes causes physiques, qui ont agi constamment et pendant une longue suite de générations. Les arts qu'ils avoient peut-être apportés se seront perdus par le défaut de matières et d'instrumens propres à les exercer; mais l'identité de langage, semblable au fil d'Ariadne, permet à l'observateur de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe. Le gouvernement féodal s'y est aussi conservé :

ce gouvernement, que de petits tyrans peuvent regretter, qui a souillé l'Europe pendant quelques siècles, et dont les restes gothiques subsistoient encore dans nos lois et sont les médailles qui attestent notre ancienne barbarie; ce gouvernement, dis-je, est le plus propre à maintenir la férocité des mœurs, parce que les plus petits intérêts y suscitent des guerres de village à village, et ces sortes de guerres se font sans magnanimité, sans courage; les surprises, les trahisons y sont employées tour à tour; et dans ces malheureuses contrées, au lieu de guerriers généreux, on ne trouve que des assassins. Les Malais sont encore aujourd'hui la nation la plus perfide de l'Asie, et leurs enfans n'ont pas dégénéré, parce que les mêmes causes ont préparé et produit les mêmes effets. On objectera peut-être qu'il a dû être très-difficile aux Malais de remonter de l'ouest vers l'est, pour arriver dans ces différentes îles; mais les vents de l'ouest sont au moins aussi fréquens que ceux de l'est, aux environs de l'Équateur, dans une zone de sept à huit degrés au nord et au sud; et ils sont si variables, qu'il n'est guères plus difficile de naviguer vers l'est que vers l'ouest. D'ailleurs, ces différentes conquêtes n'ont pas eu lieu à la même époque; ces peuples se sont étendus peu à peu, et ont introduit de proche en

proche

proche cette forme de gouvernement qui existe encore dans la presqu'île de Malaca, à Java, Sumatra, Bornéo, et dans toutes les contrées soumises à cette barbare nation.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que nous eûmes occasion d'observer, trente, au moins, s'annoncèrent à nous comme des chefs; ils exerçoient une espèce de police, et donnoient de grands coups de bâton : mais l'ordre qu'ils avoient l'air de vouloir établir, étoit transgressé en moins d'une minute; jamais souverains ne furent moins obéis; jamais l'insubordination et l'anarchie n'excitèrent plus de désordres.

C'est avec raison que M. de Bougainville les a nommés *les Navigateurs;* tous leurs voyages se font en pirogue, et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur les bords de la mer, et n'ont de sentiers que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Les îles que nous avons visitées étoient couvertes, jusqu'à la cime, d'arbres chargés de fruits, sur lesquels reposoient des pigeons-ramiers, des tourterelles vertes, couleur de rose, et de différentes couleurs; nous y avons vû des perruches charmantes, une espèce de merle, et même des perdrix. Ces insulaires soulagent l'ennui de leur oisiveté, en apprivoisant des oiseaux; leurs maisons étoient pleines

de pigeons-ramiers, qu'ils échangèrent avec nous par centaines : ils nous vendirent aussi plus de trois cents poules-sultanes du plus beau plumage.

Leurs pirogues sont à balancier, très-petites, et ne contiennent assez ordinairement que cinq ou six personnes; quelques-unes cependant peuvent en contenir jusqu'à quatorze, mais c'est le plus petit nombre : elles ne paroissent pas, au surplus, mériter l'éloge que les voyageurs ont fait de la célérité de leur marche; je ne crois pas que leur vîtesse excède sept nœuds à la voile; et, à la pagaie, elles ne pouvoient nous suivre, lorsque nous faisions quatre milles par heure. Ces Indiens sont si habiles nageurs, qu'ils semblent n'avoir de pirogues que pour se reposer : comme au moindre faux mouvement elles se remplissent, ils sont obligés, à chaque instant, de se jeter à la mer, pour soulever sur leurs épaules ces pirogues submergées, et en vider l'eau. Ils les accolent quelquefois deux à deux, au moyen d'une traverse en bois, dans laquelle ils pratiquent un étambraie pour placer leur mât; de cette manière, elles chavirent moins, et ils peuvent conserver leurs provisions pour de longs voyages. Leurs voiles de natte, ou de toile nattée, sont à livarde, et ne méritent pas une description particulière.

Ils ne pêchent qu'à la ligne ou à l'épervier; ils nous vendirent des filets, et des hameçons de nacre et de coquille blanche très-artistement travaillés : ces instrumens ont la forme de poissons volans, et servent d'étui à un hameçon d'écaille de tortue assez fort pour résister aux thons, aux bonites et aux dorades. Ils échangeoient les plus gros poissons contre quelques grains de verre, et on voyoit, à leur empressement, qu'ils ne craignoient pas de manquer de subsistances.

Les îles de cet archipel que j'ai visitées, m'ont paru volcaniques; toutes les pierres du rivage, sur lequel la mer brise avec une fureur qui fait rejaillir l'eau à plus de cinquante pieds, ne sont que des morceaux de lave, de basalte roulé, ou de corail, dont l'île entière est environnée. Ces coraux laissent au milieu de presque toutes les anses un passage étroit, mais suffisant pour des pirogues, ou même pour des canots et des chaloupes, et forment ainsi de petits ports pour la marine des insulaires, qui d'ailleurs ne laissent jamais leurs pirogues sur l'eau : en arrivant, ils les remisent auprès de leurs maisons, et les placent à l'ombre sous des arbres; elles sont si légères, que deux hommes peuvent les porter aisément sur leurs épaules.

L'imagination la plus riante se peindroit

difficilement des sites plus agréables que ceux de leurs villages : toutes les maisons sont bâties sous des arbres à fruits, qui entretiennent dans ces demeures une fraîcheur délicieuse ; elles sont situées au bord d'un ruisseau qui descend des montagnes, et le long duquel est pratiqué un sentier qui s'enfonce dans l'intérieur de l'île. Leur architecture a pour objet principal de les préserver de la chaleur, et j'ai déjà dit qu'ils savoient y joindre l'élégance : ces maisons sont assez grandes pour loger plusieurs familles ; elles sont entourées de jalousies qui se lèvent du côté du vent, et se ferment du côté du soleil. Les insulaires dorment sur des nattes très-fines, très-propres, et parfaitement à l'abri de l'humidité. Nous n'avons aperçu aucun moraï, et nous ne pouvons rien dire de leurs cérémonies religieuses.

Les cochons, les chiens, les poules, les oiseaux et le poisson abondent dans ces îles ; elles sont couvertes aussi de cocotiers, de goyaviers, de bananiers, et d'un autre arbre qui produit une grosse amande qu'on mange cuite, et à laquelle nous avons trouvé le goût du marron. Les cannes à sucre y croissent spontanément sur le bord des rivières ; mais elles sont aqueuses, et moins sucrées que celles de nos colonies : cette différence vient sans doute de ce

qu'elles se multiplient à l'ombre, sur un terrain trop gras et qui n'a jamais été travaillé. On y trouve aussi des souches dont les racines approchent beaucoup de celles de l'igname ou du camagnoc.

Quelque dangereux qu'il fût de s'écarter dans l'intérieur de l'île, Mrs de la Martinière et Collignon suivirent plus les impulsions de leur zèle que les règles de la prudence; et lors de la descente qui nous fut si fatale, ils s'avancèrent dans les terres pour faire des découvertes en botanique. Les Indiens exigeoient un grain de verre pour chaque plante que M. de la Martinière ramassoit, et ils menaçoient de l'assommer lorsqu'il refusoit de payer cette rétribution : poursuivi à coups de pierres au moment du massacre, il gagna nos canots à la nage, son sac de plantes sur le dos, et parvint ainsi à les conserver. Nous n'avions aperçu jusqu'alors d'autres armes que des massues ou *patow-patow*; mais M. Boutin m'assura qu'il avoit vu dans leurs mains plusieurs paquets de flèches, sans aucun arc : je suis porté à croire que ces flèches ne sont que des lances qui leur servent à darder le poisson; leur effet seroit bien moins dangereux dans les combats que celui des pierres de deux ou trois livres qu'ils lancent adroitement et avec une vigueur inconcevable. Ces îles

sont extrêmement fertiles, et je crois leur population très-considérable : celles de l'est, Opoun, Léoné, Fanfoure, sont petites ; les deux dernières surtout n'ont qu'environ cinq milles de circonférence : mais Maouna, Oyolava et Pola, doivent être comptées parmi les plus grandes et les plus belles îles de la mer du Sud. Les relations des différens voyageurs n'offrent rien à l'imagination qui puisse être comparé à la beauté et à l'immensité d'un village sous le vent duquel nous mîmes en panne sur la côte du nord d'Oyolava. Quoiqu'il fût presque nuit lorsque nous y arrivâmes, nous fûmes en un instant environnés de pirogues, que la curiosité, ou le désir de commercer avec nous, avoit fait sortir de leurs ports ; plusieurs n'apportoient rien, et venoient seulement jouir d'un coup d'œil nouveau pour elles. Il y en avoit d'extrêmement petites, qui ne contenoient qu'un seul homme ; ces dernières étoient très-ornées : comme elles tournoient autour des bâtimens sans faire aucun commerce, nous les appelions *les cabriolets ;* elles en avoient les inconvéniens, car le plus petit choc des autres pirogues les faisoit chavirer à chaque instant. Nous vîmes aussi de très-près la grande et superbe île de Pola ; mais nous n'eûmes aucune relation avec ses habitans : en tournant cette dernière île dans sa partie occi-

dentale, nous aperçûmes une mer tranquille, qui paroissoit promettre de bons mouillages, au moins tant que les vents seroient du nord au sud par l'est; mais la fermentation étoit encore trop grande dans nos équipages, pour que je me décidasse à y mouiller. Après l'événement qui nous étoit arrivé, je ne pouvois prudemment envoyer nos matelots à terre, sans armer chaque homme d'un fusil, et chaque canot d'un pierrier; et alors le sentiment de leur force, augmenté par le désir de la vengeance, les eût portés peut-être à réprimer à coups de fusil le plus petit acte d'injustice commis par les insulaires. D'ailleurs, dans ces mauvais mouillages, un bâtiment est exposé à se perdre, lorsqu'il n'a pas un bateau capable de porter une ancre sur laquelle il puisse se touer. C'est d'après ces considérations que je me déterminai, comme je l'ai dit, à ne mouiller qu'à la baie Botanique, en me bornant à parcourir, dans ces divers archipels, les routes qui pouvoient me conduire à de nouvelles découvertes.

Lorsque nous eûmes doublé la côte occidentale de l'île de Pola, nous n'aperçûmes plus aucune terre; nous n'avions pu voir les trois îles que les insulaires avoient nommées *Shika*, *Ossamo*, *Ouera*, et qu'ils avoient placées dans le sud d'Oyolava. Je fis mes efforts pour gou-

verner au sud-sud-est; les vents d'est-sud-est me contrarièrent d'abord; ils étoient très-foibles, et nous ne faisions que huit à dix lieues par jour : ils passèrent enfin au nord, et successivement au nord-ouest; ce qui me permit de faire prendre de l'est à ma route, et j'eus connoissance, le 20, d'une île ronde, précisément au sud d'Oyolava, mais à près de quarante lieues. M. de Bougainville, qui avoit passé entre ces deux îles, n'avoit pas aperçu la première, parce qu'il étoit quelques lieues trop au nord. Le calme ne me permit pas de l'approcher ce même jour; mais le lendemain, je l'accostai à deux milles, et je vis au sud deux autres îles, que je reconnus bien parfaitement pour être les îles des Cocos et des Traîtres de Schouten (1). L'île des Cocos a la forme d'un pain de sucre très-élevé; elle est couverte d'arbres jusqu'à la cime, et son diamètre est à peu près d'une lieue : elle est séparée de l'île des Traîtres par un canal d'environ trois milles, coupé lui-même par un îlot que nous vîmes à la pointe du nord-est de cette dernière île; celle-ci est basse et plate, et a seulement, vers le milieu, un morne assez élevé; un canal de cent cinquante toises d'ouverture la divise en deux parties : Schouten n'a

---

(1) *Voyez* son voyage, tome 2, page 369.

pas eu occasion de le voir, parce qu'il faut se trouver, pour cela, dans l'aire de vent où ce passage est ouvert; et nous ne l'aurions pas même soupçonné, si nous n'eussions prolongé l'île de très-près dans cette partie. Nous ne doutâmes plus que ces trois îles, dont deux seulement méritent ce nom, ne fussent du nombre des dix qui, d'après le récit des sauvages, composent l'archipel des Navigateurs. Comme il ventoit très-grand frais du nord-ouest, que le tems avoit très-mauvaise apparence, et qu'il étoit tard, nous fûmes peu surpris de ne voir venir à bord aucune pirogue, et je me décidai à passer la nuit bord sur bord, afin de reconnoître ces îles le lendemain, et de commercer avec les insulaires, pour en tirer quelques rafraîchissemens. Le tems fut à grains, et les vents ne varièrent que du nord-ouest au nord-nord-ouest. J'avois aperçu quelques brisans sur la pointe du nord-ouest de la petite île des Traîtres, ce qui me fit louvoyer un peu au large. Au jour, je rapprochai cette dernière île, qui, étant basse et plus étendue que celle des Cocos, me parut devoir être plus peuplée; et à huit heures du matin, je mis en panne à l'ouest-sud-ouest, à deux milles d'une large baie de sable, qui est dans la partie occidentale de la grande île des Traîtres, et où je ne doutai pas qu'il n'y eût un

mouillage, à l'abri des vents d'est. Vingt pirogues environ se détachèrent à l'instant de la côte, et s'approchèrent des frégates, pour faire des échanges; plusieurs étoient sorties du canal qui divise l'île des Traîtres; elles étoient chargées des plus beaux cocos que j'eusse encore vus, d'un très-petit nombre de bananes, et de quelques ignames; une seule avoit un petit cochon et trois ou quatre poules. On s'apercevoit que ces Indiens avoient déjà vu des Européens, ou en avoient entendu parler; ils s'approchèrent sans crainte, firent leur commerce avec assez de bonne foi, et ne refusèrent jamais, comme les naturels de l'archipel des Navigateurs, de donner leurs fruits avant d'en avoir reçu le paiement; ils acceptèrent les morceaux de fer et les clous avec autant d'empressement que les rassades. Ils parloient d'ailleurs la même langue, et avoient le même air de férocité : leur costume, leur tatouage, et la forme de leurs pirogues, étoient aussi les mêmes, et l'on ne pouvoit douter que ce ne fût le même peuple; ils en différoient cependant en ce que tous avoient les deux phalanges du petit doigt de la main gauche coupées, et je n'avois aperçu aux îles des Navigateurs que deux individus qui eussent souffert cette amputation : ils étoient aussi beaucoup moins grands et moins gigan-

tesques; cette différence vient sans doute de ce que le sol de ces îles, moins fertile, y est aussi moins propre à l'accroissement de l'espèce humaine. Chaque île que nous apercevions nous rappeloit un trait de perfidie de la part des insulaires : les équipages de Roggeween avoient été attaqués et lapidés aux îles de la Récréation, dans l'est de celles des Navigateurs; ceux de Schouten, à l'île des Traîtres, qui étoit à notre vue, et au sud de l'île de Maouna, où nous avions été nous-mêmes assassinés d'une manière si atroce (1) ! Ces réflexions avoient changé nos manières d'agir à l'égard des Indiens ; nous réprimions par la force les plus petits vols et les plus petites injustices ; nous leur montrions, par l'effet de nos armes, que la fuite ne les sauveroit pas de notre ressentiment; nous leur refusions la permission de monter à bord, et nous menacions de punir de mort ceux qui oseroient y venir malgré nous. Cette conduite étoit cent fois

---

(1) On peut ajouter à ce relevé de barbarie et de trahisons l'assassinat du célèbre capitaine Cook aux îles Sandwich ; la lapidation de l'équipage du capitaine Marion par les naturels de la terre de Diémen, et le massacre du même, avec un grand nombre de ses compagnons, par les sauvages de la Nouvelle-Zélande, au moment où il en recevoit le plus de démonstrations d'amitié.

préférable à notre modération passée; et si nous avons quelque regret à former, c'est d'être arrivés chez ces peuples avec des principes de douceur et de patience : la raison et le bon sens disent qu'on a le droit d'employer la force contre l'homme dont l'intention bien connue seroit d'être votre assassin, s'il n'étoit retenu par la crainte.

Le 23 à midi, pendant que nous faisions le commerce de cocos avec les Indiens, nous fûmes assaillis d'un fort grain de l'ouest-nord-ouest, qui dispersa les pirogues : plusieurs chavirèrent; et, après s'être relevées, elles nagèrent avec force vers la terre : le tems étoit menaçant; nous fîmes cependant le tour de l'île des Traîtres, pour en découvrir toutes les pointes, et en lever le plan avec exactitude. M. Dagelet avoit fait, à midi, de très-bonnes observations de latitude, et, dans la matinée, il avoit observé la longitude des deux îles; ce qui l'avoit mis en état de rectifier la position que leur avoit assignée le capitaine Wallis. A quatre heures, je signalai la route au sud-sud-est, vers l'archipel des Amis; je me proposois d'en reconnoître les îles que le capitaine Cook n'a pas eu l'occasion d'explorer, et qui, d'après sa relation, doivent être au nord d'Inahomooka, ou Ana-Mocka.

La nuit qui suivit notre départ de l'île des

Traîtres fut affreuse; les vents passèrent à l'ouest très-grand frais, avec beaucoup de pluie : comme l'horizon n'avoit pas une lieue d'étendue au coucher du soleil, je restai en travers jusqu'au jour, le cap au sud-sud-ouest; les vents d'ouest continuèrent avec force, et furent accompagnés d'une pluie abondante.

Tous ceux qui avoient des symptômes de scorbut souffroient extrêmement de l'humidité : aucun individu de l'équipage n'étoit attaqué de cette maladie; mais les officiers, et particulièrement nos domestiques, commençoient à en ressentir les atteintes : j'en attribuai la cause à la disette de vivres frais, moins sensible pour nos matelots que pour les domestiques, qui n'avoient jamais navigué, et qui n'étoient pas accoutumés à cette privation. Le nommé *David*, cuisinier des officiers, mourut, le 10, d'une hydropisie scorbutique : depuis notre départ de Brest, personne, sur la Boussole, n'avoit succombé à une mort naturelle; et si nous n'avions fait qu'un voyage ordinaire autour du Monde, nous aurions pu être de retour en Europe sans avoir perdu un seul homme. Les derniers mois d'une campagne sont, à la vérité, les plus difficiles à soutenir; les corps s'affoiblissent avec le tems; les vivres s'altèrent : mais si, dans la longueur des voyages de découvertes, il est des bornes

qu'on ne peut passer, il importe de connoître celles qu'il est possible d'atteindre; et je crois qu'à notre arrivée en Europe, l'expérience à cet égard sera complète. De tous les préservatifs connus contre le scorbut, je pense que la mélasse et *le sprucebeer,* c'est à dire bierre de spruce, sont les plus efficaces : nos équipages ne cessèrent d'en boire dans les climats chauds; on en distribuoit chaque jour une bouteille par personne, avec une demi-pinte de vin et un petit coup d'eau de vie, étendus dans beaucoup d'eau; ce qui leur faisoit trouver les autres vivres supportables. La quantité de porcs que nous nous étions procurée à Maouna, n'étoit qu'une ressource passagère; nous ne pouvions, ni les saler, parce qu'ils étoient trop petits, ni les conserver, faute de vivres pour les nourrir : je pris le parti d'en faire distribuer deux fois par jour à l'équipage; alors les enflures des jambes, et tous les symptômes de scorbut, disparurent : ce nouveau régime fit sur notre physique l'effet d'une longue relâche; ce qui prouve que les marins ont un besoin moins pressant de l'air de terre que d'alimens salubres.

Les vents du nord-nord-ouest nous suivirent au delà de l'archipel des Amis; ils étoient toujours pluvieux, et souvent aussi forts que les vents d'ouest qu'on rencontre l'hiver sur les

côtes de Bretagne : nous savions très-bien que nous étions dans la saison de l'hivernage, et conséquemment des orages et des ouragans; mais nous ne nous étions pas attendus à éprouver des tems aussi constamment mauvais. Le 27 décembre, nous découvrîmes l'île de Vavao, dont la pointe septentrionale nous restoit, à midi, précisément à l'ouest; notre latitude étoit de 18 degrés 34 minutes. Cette île, que le capitaine Cook n'avoit jamais visitée, mais dont il avoit eu connoissance par le rapport des habitans des îles des Amis, est une des plus considérables de cet archipel; elle est à peu près égale, en étendue, à celle de Tongataboo : mais elle a sur elle un avantage; c'est que, plus élevée, elle ne manque point d'eau douce; elle est au centre d'un grand nombre d'autres îles, qui doivent porter les noms dont le capitaine Cook a donné la liste, mais qu'il nous seroit difficile de classer. Nous ne pourrions sans injustice nous attribuer l'honneur de cette découverte, qui est due au pilote Maurelle, et qui ajoute à l'archipel des Amis un nombre d'îles presque aussi considérable que celui qui avoit déjà été exploré par le capitaine Cook.

Je m'étois procuré à la Chine l'extrait d'un journal de ce pilote espagnol, qui partit de Manille en 1781, chargé d'une commission pour

l'Amérique; il se proposoit d'y arriver par l'hémisphère austral, en faisant à peu près la route de M. de Surville, et cherchant à gagner les latitudes élevées, où il comptoit avec raison rencontrer des vents d'ouest. Ce navigateur ne connoissoit pas les nouvelles méthodes de déterminer les longitudes, et il n'avoit jamais lu aucune des relations des voyageurs modernes; il naviguoit d'après les anciennes cartes françaises de Bellin, et suppléoit, par la plus grande exactitude dans ses estimes et dans ses relèvemens, à l'imperfection de ses méthodes, de ses instrumens et de ses cartes. Il côtoya, comme M. de Surville, la Nouvelle-Irlande, aperçut plusieurs petites îles, dont Mrs de Bougainville, Carteret et Surville, avoient déjà eu connoissance; il en découvrit trois ou quatre nouvelles; et, se croyant près des îles Salomon, il rencontra d'abord au nord de Vavao une île, qu'il appela *la Margoura*, parce qu'elle ne lui offrit aucun des rafraîchissemens dont il commençoit à avoir besoin : il n'eut pas occasion de voir, à l'est de la première, une seconde île que nous avons parfaitement reconnue, et qu'on ne peut apercevoir que de trois ou quatre lieues, parce qu'elle est très-plate; et il arriva enfin à Vavao, où il mouilla dans un port assez commode, dans lequel il se procura

de

de l'eau et une quantité assez considérable de vivres. Les détails de sa relation étoient si vrais, qu'il étoit impossible de méconnoître les îles des Amis, et même de se méprendre sur le portrait de Poulaho, qui, chef principal de toutes ces îles, habite indifféremment dans plusieurs, mais paroît faire sa résidence plus particulière à Vavao : je n'entrerai pas dans d'autres détails sur ce voyage, dont je ne fais mention que par un motif de justice pour le pilote Maurelle. Il avoit nommé le groupe de Vavao *îles de Majorca*, du nom du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et celui d'Hapaee *îles de Galves*, du nom du frère du ministre des Indes : mais, persuadé qu'il est infiniment préférable de conserver les noms du pays, j'ai cru devoir les employer dans le plan de M. Bernizet. Ce plan a été dressé d'après des latitudes et des longitudes déterminées par M. Dagelet, bien plus exactes que celles du navigateur espagnol, qui portoit ces îles six degrés environ trop à l'ouest; cette erreur, copiée de siècle en siècle, et consacrée par les géographes, eût donné naissance à un nouvel archipel qui n'auroit eu de réalité que sur les cartes.

Nous courûmes différens bords dans la journée du 27, pour approcher l'île Vavao, d'où les vents d'ouest-nord-ouest nous éloignoient

un peu. Ayant poussé pendant la nuit ma bordée au nord, afin d'étendre ma vue douze ou quinze lieues au delà de l'île, j'eus connoissance de celle de la Margoura de Maurelle, qui me restoit à l'ouest; et l'ayant approchée, je vis une seconde île très-plate, couverte d'arbres : l'île de la Margoura est, au contraire, assez élevée, et il est vraisemblable qu'elles sont habitées l'une et l'autre. Après que nous eûmes fait tous nos relèvemens, j'ordonnai d'arriver vers l'île de Vavao, qu'on n'apercevoit que du haut des mâts : elle est la plus considérable de l'archipel des Amis; les autres îles éparses au nord ou à l'ouest ne peuvent être comparées à cette dernière. Vers midi, j'étois à l'entrée du port dans lequel le navigateur Maurelle avoit mouillé; il est formé par de petites îles assez élevées, qui laissent entr'elles des passages étroits, mais très-profonds, et mettent les vaisseaux parfaitement à l'abri des vents du large. Ce port, très-supérieur à celui de Tongataboo, m'auroit infiniment convenu pour y passer quelques jours; mais le mouillage est à deux encâblures de terre; et, dans cette position, une chaloupe est souvent nécessaire pour porter une ancre au large et s'éloigner de la côte. A chaque instant j'étois tenté de renoncer au plan que j'avois formé, en partant de Maouna,

de ne faire aucune relâche jusqu'à Botany-Bai; mais la raison et la prudence m'y ramenoient. Je voulus former du moins des liaisons avec les insulaires; je mis en panne assez près de terre; aucune pirogue ne s'approcha des frégates : le tems étoit si mauvais et le ciel si menaçant, que j'en fus peu surpris; et comme à chaque minute l'horizon se chargeoit davantage, je fis moi-même route avant la nuit à l'ouest, vers l'île Latté, que j'apercevois, et qui est assez élevée pour être vue de vingt lieues par un tems clair : ce nom de Latté est compris dans la liste des îles des Amis, donnée par le capitaine Cook; et il avoit été assigné à cette même île par le navigateur Maurelle, dans son journal, d'après le rapport des insulaires de Vavao, qui lui dirent en outre qu'elle étoit habitée, et qu'on pouvoit y mouiller. On peut reconnoître ici combien il est important pour la géographie de conserver les noms du pays; car si, comme les anciens voyageurs, ou comme Maurelle lui-même, nous eussions eu sept ou huit degrés d'erreur en longitude, nous aurions pu supposer, en rencontrant cette île, que nous étions à une grande distance de l'archipel des Amis; la conformité du langage, des mœurs et du costume, n'eût pas suffi pour lever nos doutes, parce qu'on sait que tous ces

peuples se ressemblent, quoique fort éloignés les uns des autres; au lieu que l'identité de nom, et la plus légère description de la figure de l'île et de son étendue, formoient une preuve certaine de l'identité du lieu.

La nuit suivante fut affreuse; les ténèbres qui nous environnoient étoient si épaisses, qu'il étoit impossible de rien distinguer autour de nous. Dans cet état, il eût été très-imprudent de faire route au milieu de tant d'îles; et je pris le parti de courir de petits bords jusqu'au point du jour: mais il fut encore plus venteux que la nuit; les grains et les courans nous ballottèrent entre toutes ces îles, d'abord vers celle de Latté, puis celles de Kao et Toofoa, séparées par un canal de deux milles de largeur. La forme de l'île de Kao est celle d'un cône très-élevé, et qu'on pourroit apercevoir de trente lieues, par un tems clair. Le lendemain, j'approchai celle de Toofoa à une demi-lieue, et je m'assurai qu'elle étoit inhabitée, au moins dans les trois quarts de sa circonférence; car j'en vis les bords d'assez près pour distinguer les pierres du rivage. Cette île est très-montueuse, très-escarpée, et couverte d'arbres jusqu'à la cime; elle peut avoir quatre lieues de tour: je pense que les insulaires de Tongataboo et des autres îles des Amis y abordent souvent dans la belle saison, pour y couper des arbres, et

vraisemblablement y fabriquer leurs pirogues; car ils manquent de bois dans leurs îles plates, où ils n'ont conservé d'autres arbres que ceux qui, comme le coco, portent des fruits propres à leur subsistance. En prolongeant l'île, nous vîmes plusieurs glissoires, par où les arbres coupés sur le penchant des montagnes roulent jusqu'au bord de la mer; mais il n'y avoit ni cabanes ni défrichés dans le bois, rien enfin qui annonçât une habitation. Continuant ainsi notre route vers les deux petites îles de Hoonga-tonga ou Tanga, et de Hoonga-hapaee, nous mîmes l'île Kao par le milieu de l'île Toofoa, de sorte que la première ne paroissoit être que le sommet de la seconde; et nous la relevâmes ainsi au nord 27 degrés est. L'île Kao est environ trois fois plus élevée que l'autre, et ressemble au soupirail d'un volcan; sa base nous parut avoir moins de deux milles de diamètre. Nous observâmes aussi sur la pointe du nord-est de l'île Toofoa, du côté du canal qui la sépare de Kao, un pays absolument brûlé, noir comme du charbon, dénué d'arbres et de toute verdure, et qui vraisemblablement aura été ravagé par des débordemens de lave (1). Nous eûmes connoissance,

(1) *Voyez*, sur cette île, l'opinion de Cook, tome X, page 66.

l'après-midi, des deux îles de Hoonga-tongà et de Hoonga-hapaee : elles sont comprises dans une carte des îles des Amis, insérée dans *le troisième Voyage de Cook;* mais on n'y trouve point un banc de ressifs, très-dangereux, de deux lieues d'étendue, dont la direction est à peu près nord quart nord-ouest et sud quart sud-est; sa pointe septentrionale est à cinq lieues au nord de Hoonga-hapaee, et sa pointe méridionale à trois lieues au nord de Hoonga-tonga, formant avec les deux îles un détroit de trois lieues : nous le rangeâmes à une très-grande lieue dans l'ouest, et nous aperçûmes ses brisans qui s'élevoient comme des montagnes; mais il est possible que dans un tems plus calme il marque moins, et alors il seroit beaucoup plus dangereux. Les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapaee ne sont que de gros rochers inhabitables, assez élevés pour être aperçus de quinze lieues : leur forme changeoit à chaque instant, et la vue qu'il eût été possible d'en tracer n'auroit pu convenir que dans un point bien déterminé; elles me parurent être d'une égale étendue, et avoir chacune moins d'une demi-lieue de tour; un canal d'une lieue sépare ces deux îles situées est-nord-est et ouest-sud-ouest : elles sont placées à dix lieues au nord de Tongataboo; mais,

comme cette dernière île est basse, il faut être à moitié de cette distance pour pouvoir la reconnoître. Nous l'aperçûmes du haut des mâts, le 31 décembre, à six heures du matin; on ne voyoit d'abord que la cime des arbres qui paroissoient croître dans la mer : à mesure que nous nous approchions, le terrain s'élevoit, mais de deux ou trois toises seulement; bientôt nous reconnûmes la pointe de Van-Diémen, et le banc des Brisans, qui est au large de cette pointe dans Tongataboo; elle nous restoit, à midi, à l'est, à environ deux lieues. Comme les vents étoient au nord, je fis gouverner sur la côte méridionale de l'île, qui est très-saine, et dont on peut s'approcher à trois portées de fusil. La mer brisoit avec fureur sur toute la côte; mais ces brisans étoient à terre, et nous apercevions au delà les vergers les plus rians; toute l'île paroissoit cultivée; les arbres bordoient les champs, qui étoient du plus beau vert. Il est vrai que nous étions alors dans la saison des pluies; car, malgré la magie de ce coup d'œil, il est plus que vraisemblable que, pendant une partie de l'année, il doit régner sur une île si plate une horrible sécheresse : on n'y voyoit pas un seul monticule, et la mer elle-même n'a pas, dans un tems calme, une surface plus égale.

Les cases des insulaires n'étoient pas rassemblées en village, mais éparses dans les champs, comme les maisons de campagne dans nos plaines les mieux cultivées. Bientôt sept ou huit pirogues furent lancées à la mer, et s'avancèrent vers nos frégates; mais ces insulaires, plus cultivateurs que marins, les manœuvroient avec timidité; ils n'osoient approcher de nos bâtimens, quoiqu'ils fussent en panne, et que la mer fût très-belle; ils se jetoient à la nage, à huit ou dix toises de nos frégates, tenant dans chaque main des noix de cocos, qu'ils échangeoient de bonne foi contre des morceaux de fer, des clous, ou de petites haches. Leurs pirogues ne différoient en rien de celles des habitans des îles des Navigateurs; mais aucune n'avoit de voiles, et il est vraisemblable qu'ils n'auroient pas su les manœuvrer. La plus grande confiance s'établit bientôt entre nous; ils montèrent à bord: nous leur parlâmes de Poulaho, de Féenou; nous avions l'air d'être de vieilles connoissances qui se revoient, et s'entretiennent de leurs amis. Un jeune insulaire nous donna à entendre qu'il étoit fils de Féenou, et ce mensonge, ou cette vérité, lui valut plusieurs présens; il jetoit un cri de joie en les recevant, et cherchoit à nous faire comprendre par signes, que, si nous allions mouiller sur la côte, nous y

trouverions des vivres en abondance; et que les pirogues étoient trop petites pour nous les apporter en pleine mer. En effet, il n'y avoit ni poules ni cochons sur ces embarcations; leur cargaison consistoit en quelques bananes et cocos; et, comme la plus petite lame faisoit chavirer ces frêles bâtimens, les animaux eussent été noyés avant que d'être arrivés à bord. Ces insulaires étoient bruyans dans leurs manières; mais leurs traits n'avoient aucune expression de férocité; et ni leur taille, ni la proportion de leurs membres, ni la force présumée de leurs muscles, n'auroient pu nous en imposer, quand même ils n'eussent pas connu l'effet de nos armes; leur physique, sans être inférieur au nôtre, ne paroissoit avoir aucun avantage sur celui de nos matelots; du reste, leur langage, leur tatouage, leur costume, tout annonçoit en eux une origine commune avec les habitans de l'archipel des Navigateurs, et il est évident que la différence qui existe dans les proportions individuelles de ces peuples ne provient que de l'aridité du sol, et des autres causes physiques du territoire et du climat de l'archipel des Amis. Des cent cinquante îles qui composent cet archipel, le plus grand nombre ne consiste qu'en rochers inhabités et inhabitables, et je ne craindrois pas d'avancer que la seule île

d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité, et en forces réelles, sur toutes ces îles réunies, où les insulaires sont obligés d'arroser de leur sueur les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce besoin de l'agriculture qu'ils doivent les progrès de leur civilisation, et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle qui leur manque, et les garantissent de l'invasion de leurs voisins. Nous n'avons cependant vu chez eux d'autres armes que des *patow-patow;* nous leur en achetâmes plusieurs, qui ne pesoient pas le tiers de ceux que nous nous étions procurés à Maouna, et dont les habitans des îles des Amis n'auroient pas eu la force de se servir.

La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt est aussi répandue chez ces peuples qu'aux îles des Cocos et des Traîtres; et cette marque de douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami est presque inconnue aux îles des Navigateurs. Je sais que le capitaine Cook pensoit que les îles des Cocos et des Traîtres faisoient partie de celles des Amis; il appuyoit son opinion sur le rapport de Poulaho, qui avoit eu connoissance du commerce que le capitaine Wallis avoit fait dans ces deux îles, et qui même possédoit dans son trésor, avant l'arrivée du capitaine Cook, quelques morceaux de fer

provenant des échanges de la frégate le Dauphin avec les habitans de l'île des Traîtres. J'ai cru, au contraire, que ces deux îles étoient comprises dans les dix qui nous avoient été nommées par les insulaires de Maouna, parce que je les ai trouvées précisément dans l'aire de vent désignée par eux, et plus à l'est que ne les avoit indiquées le capitaine Wallis; et j'ai pensé qu'elles pouvoient former, avec l'île de la Belle-Nation de Quiros, le groupe complet du plus beau et du plus grand archipel de la mer du Sud : mais je conviens que les insulaires des îles des Cocos et des Traîtres ressemblent beaucoup plus, par leur stature et leurs formes extérieures, aux habitans des îles des Amis, qu'à ceux des îles des Navigateurs, dont ils sont à peu près à égale distance. Après avoir expliqué ainsi les motifs de mon opinion, il m'en coûte peu de me ranger, dans toutes les occasions, à celle du Capitaine Cook, qui avoit fait de si longs séjours dans les différentes îles de la mer du Sud.

Toutes nos relations avec les habitans de Tongataboo se réduisirent à une simple visite, et l'on en fait rarement de si éloignées; nous ne reçûmes d'eux que les mêmes rafraîchissemens qu'on offre, à la campagne, en collation, à des voisins : mais M. Dagelet eut l'occasion de

vérifier la marche de nos horloges. Le grand nombre d'observations faites à Tongataboo par le capitaine Cook, ne lui laissoit aucun doute sur l'exactitude de la hauteur de ce lieu, dont celle que nous prîmes différoit moins de sept minutes. On peut conclure de cette conformité de nos déterminations, qu'en supposant que nous n'eussions eu aucune connoissance des navigations du capitaine Cook, l'archipel des Navigateurs et le groupe des îles des Amis n'auroient pas moins eu sur nos cartes, à cinq ou six minutes près, les mêmes positions géographiques.

Le premier janvier 1788, à l'entrée de la nuit, ayant perdu tout espoir d'obtenir, en louvoyant ainsi au large, assez de vivres pour compenser au moins notre consommation, je pris le parti d'arriver à l'ouest-sud-ouest, et de courir sur Botany-Bai, en prenant une route qui n'eût encore été suivie par aucun navigateur. Il n'entroit point dans mon plan de reconnoître l'île Plistard, découverte par Tasman, et dont le capitaine Cook avoit déterminé la position; mais les vents, ayant passé du nord à l'ouest-sud-ouest, me forcèrent de prendre la bordée du sud; et le 2 au matin, j'aperçus cette île au sud: sa plus grande largeur est d'un quart de lieue; elle est fort escarpée, n'a que quelques arbres

sur la côte du nord-est, et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer.

Nous restâmes pendant trois jours à la vue de ce rocher. Le soleil que nous avions au zénith, entretenoit ces calmes, plus ennuyeux cent fois pour les marins que les vents contraires. Nous remarquâmes en général que les vents alizés étoient bien peu fixes dans ces parages : la température étoit aussi beaucoup changée, et le thermomètre avoit baissé de 6 degrés, soit parce que nous avions dépassé le soleil, ou, ce qui est plus vraisemblable, parce que ces fortes brises de l'est, et un ciel blanchâtre, arrêtoient son influence; car il n'étoit qu'à quatre degrés de notre zénith, et ses rayons avoient bien peu d'obliquité. Le 13, nous eûmes connoissance de l'île Norfolk, et des deux îlots qui sont à sa pointe méridionale (1) : la mer étoit si grosse, et

(1) Les deux îlots dont nous parlent Cook et la Pérouse, sont nommés par Turnbull, *l'île Philipp*, et *Nepean*. La première a environ la moitié de l'étendue de Norfolk, et est située à six ou sept milles au sud : elle est inculte, mais elle abonde en herbages. Il est très-vraisemblable que l'île de Nepean, à peine éloignée aujourd'hui de Norfolk d'un quart de mille, en a été détachée par quelque convulsion de la Nature. C'est là qu'on envoie les plus mauvais sujets d'entre les déportés, dans la crainte qu'ils ne corrompent les moins

depuis si long-tems, que j'eus peu d'espoir de rencontrer un abri sur la côte du nord-est, quoique les vents fussent, dans ce moment, au sud; cependant, en approchant, je trouvai une mer plus tranquille, et je me décidai à laisser tomber l'ancre à un mille de terre, par vingt-quatre brasses, fond de sable dur, mêlé de très-peu de corail. Je n'avois d'autre objet que d'envoyer reconnoître le sol et les productions de cette île par nos naturalistes et nos botanistes, qui, depuis notre départ du Kamtschatka, avoient eu bien peu d'occasions d'ajouter de nouvelles observations à leurs journaux. Nous voyions cependant la mer briser avec fureur autour de l'île; mais je me flattois que nos canots trouveroient quelqu'abri derrière de grosses roches qui bordoient la côte. Cependant, comme nous avions appris, à nos dépens, qu'il ne faut jamais s'écarter des règles de la prudence, je chargeai M. de Clonard, capitaine de vaisseau, le second officier de l'expédition, du commandement de

---

vicieux de leurs camarades. On les emploie à *bouillir du sel*, et ils ne sont visités que par quelques bateaux.

Le passage de l'une de ces îles à l'autre est extrêmement difficile, et présente de grands dangers; il a déjà coûté la vie à beaucoup de monde. Les obstacles sont les mêmes pour venir de Norfolk dans Philipp et Nepean.

quatre petits canots envoyés par les deux frégates, et je lui enjoignis de ne pas risquer le débarquement, sous quelque prétexte que ce pût être, si nos biscayennes couroient le moindre risque d'être chavirées par la lame. Son exactitude et sa prudence ne me laissoient aucune crainte; et cet officier, que je destinois à prendre le commandement de l'Astrolabe, dès que nous arriverions à Botany-Bai, méritoit mon entière confiance. Nos frégates étoient mouillées par le travers de deux pointes situées sur l'extrémité nord du côté du nord-est de l'île, vis à vis de l'endroit où nous supposions que le capitaine Cook avoit débarqué; nos canots firent route vers cette espèce d'enfoncement; mais ils y trouvèrent une lame qui déferloit sur de grosses roches, avec une fureur qui en rendoit l'approche impossible. Ils côtoyèrent le rivage à une demi-portée de fusil, en remontant vers le sud-est, et firent ainsi une demi-lieue, sans trouver un seul point où il fût possible de débarquer. Ils voyoient l'île entourée d'une muraille formée par la lave qui avoit coulé du sommet de la montagne, et qui, s'étant refroidie dans sa chute, avoit laissé, en beaucoup d'endroits, une espèce de toit avancé de plusieurs pieds sur le côté de l'île. Quand le débarquement eût été possible, on n'auroit pu pénétrer dans

l'intérieur qu'en remontant, pendant quinze ou vingt toises, le cours très-rapide de quelques torrens qui avoient formé des ravines. Au delà de ces barrières naturelles, l'île étoit couverte de pins, et tapissée de la plus belle verdure; nous y aurions vraisemblablement rencontré quelques plantes potagères, et cet espoir augmentoit encore notre désir de visiter une terre où le capitaine Cook avoit débarqué avec la plus grande facilité (1) : il est vrai qu'il s'étoit trouvé dans ces parages par un beau tems soutenu depuis plusieurs jours, tandis que nous avions constamment navigué dans des mers si grosses, que depuis huit jours nos fenêtres et nos sabords n'avoient pas été ouverts. Je suivis du bord, avec ma lunette, le mouvement des canots; et voyant qu'à l'entrée de la nuit ils n'avoient pas trouvé de lieu commode pour débarquer, je fis le signal de ralliement, et bientôt après je donnai l'ordre d'appareiller : j'aurois peut-être perdu beaucoup de tems à attendre un instant plus favorable, et la reconnoissance de cette île ne valoit pas ce sacrifice. Comme je me disposois à mettre à la voile, un signal de l'Astrolabe, qui m'apprenoit que le feu étoit à son bord, me jeta dans les plus vives inquiétudes. J'expédiai sur-le-champ un canot pour voler à son secours;

(1) *Voyez* le tome IX, page 405.

mais

mais il étoit à peine à moitié chemin, qu'un second signal me marqua que le feu étoit éteint; et bientôt après, M. de Monti me dit de son bord, avec le porte-voix, qu'une caisse d'acide, ou d'autres liqueurs chimiques, appartenant au père Receveur, et placée sous le gaillard, avoit pris feu d'elle-même, et répandu une fumée si épaisse sous les ponts, qu'il avoit été très-difficile de découvrir le foyer de l'incendie: on étoit parvenu à jeter cette caisse dans la mer, et l'accident n'avoit pas eu d'autres suites. Il est vraisemblable que quelque flacon d'acide s'étant cassé dans l'intérieur de la caisse, avoit occasionné cet incendie, qui s'étoit communiqué aux flacons d'esprit de vin cassés ou mal bouchés. Je m'applaudis d'avoir ordonné, dès le commencement de la campagne, qu'une pareille caisse, appartenant à M. l'abbé Mongès, fût placée en plein air sur le gaillard d'avant de ma frégate, où le feu n'étoit point à craindre.

L'île Norfolk, quoique très-escarpée, n'est guères élevée de plus de soixante-dix ou quatre-vingts toises au dessus du niveau de la mer; les pins dont elle est remplie sont vraisemblablement de la même espèce que ceux de la Nouvelle-Caledonie, ou de la Nouvelle-Zélande. Le capitaine Cook dit qu'il y trouva beaucoup de choux palmistes; et le désir de nous en procurer

n'étoit pas un des moindres motifs de l'envie que nous avions eue d'y relâcher : il est probable que les palmiers qui donnent ces choux sont très-petits, car nous n'aperçûmes aucun arbre de cette espèce. Comme cette île n'est pas habitée (1), elle est couverte d'oiseaux de mer,

(1) Selon Turnbull, qui a navigué dans la mer du Sud, depuis 1800 jusqu'au mois de juin 1804, et dont le voyage est par conséquent bien postérieur à ceux de Cook et de la Pérouse, Norfolk renferme aujourd'hui environ mille habitans, tant de la masse des déportés que de celle des colons libres. On y voit déjà une ville avec plusieurs édifices publics, et les Anglais y en élèvent toujours de nouveaux. L'eau même qu'on ne pouvoit se procurer qu'à une distance considérable du camp, circule maintenant jusqu'au milieu de la ville. Cette colonie anglaise a été établie peu de tems après celle du port Jackson. Le nombre des déportés dans la Nouvelle-Hollande s'étant trouvé trop considérable, le commodore Philipp en fit deux divisions, dont il envoya la plus petite et la plus insubordonnée à l'île de Norfolk. On a continué à y faire passer, ou à Nepean, les plus mauvais sujets d'entre les condamnés, parce qu'on a pensé que le peu d'étendue de ces îles, jointe à la difficulté d'en sortir, devoit rendre la déportation plus redoutable.

Cette île est une véritable serre chaude presque d'une extrémité à l'autre, et, à l'exception des rochers qui s'avancent dans la mer, la surface de Norfolk ne présente à l'œil qu'une verdure continuelle ; l'aloès, la

et particulièrement de paille-en-culs, qui ont tous leur longue plume rouge; on y voyoit aussi beaucoup de foux et de goélettes, mais pas une frégate. Un banc de sable, sur lequel il y a vingt à trente brasses d'eau, s'étend à trois ou quatre lieues au nord et à l'est de cette île, et peut-être même tout autour; mais nous ne sondâmes pas dans l'ouest. Pendant que nous étions au mouillage, nous prîmes sur le banc quelques poissons

---

canne à sucre, le pin et plusieurs espèces d'arbres y viennent naturellement; le climat en est délicieux et très-sain, et on y jouit d'une température presque toujours égale et modérée. La terre y donne, sans engrais, deux récoltes par an. On sème le blé au mois d'avril ou de mai, et on le coupe en octobre : on y plante après du maïs qu'on recueille en avril. Les terrains bas y donnent un excellent herbage, et on y élève des troupeaux de cochons qui y engraissent très-vîte avec un peu de maïs, et qui servent à l'approvisionnement du port Jackson.

Cette île, toute charmante qu'elle est, présente cependant de grands inconvéniens : elle est malheureusement sujette à un fort vent d'est, accompagné souvent de brumes, qui enlève souvent les récoltes; elle manque aussi d'une bonne rade, et le fond, qui est de corail, rend l'ancrage impraticable, de sorte que les bâtimens du port Jackson sont souvent obligés de louvoyer pendant un mois devant cette île, avant de pouvoir y aborder. Norfolk n'a que quinze à seize milles de circonférence.

rouges, et l'espèce qu'on nomme *capitaine* à l'Ile-de-France, ou *sarde*, qui nous procurèrent un excellent repas. A huit heures du soir, nous étions sous voile : je fis route à l'ouest-nord-ouest, et je laissai arriver successivement jusqu'au sud-ouest quart d'ouest, faisant petites voiles, et sondant sans cesse sur ce banc, où il étoit possible qu'il se rencontrât quelque haut fond; mais le sol en étoit, au contraire, extrêmement uni, et l'eau augmenta pied à pied, à mesure que nous nous éloignâmes de l'île : à onze heures du soir, une ligne de soixante brasses ne rapporta plus de fond; nous étions alors dans l'ouest-nord-ouest à dix milles de la pointe la plus septentrionale de l'île Norfolk. Les vents s'étoient fixés à l'est-sud-est, par grains un peu brumeux; mais le tems étoit très-clair dans les intervalles des grains. Au jour, je forçai de voiles vers Botany-Bai, qui n'étoit plus éloignée de nous que de trois cents lieues. Le 14 au soir, après le coucher du soleil, je fis signal de mettre en panne, et de sonder, en filant deux cents brasses de ligne : le plateau de l'île Norfolk m'avoit fait croire que le fond pouvoit se continuer jusqu'à la Nouvelle-Hollande; mais cette conjecture étoit fausse, et nous continuâmes notre route avec une erreur de moins dans l'esprit, car je tenois beaucoup à

cette opinion. Les vents de l'est - sud - est au nord-est furent fixes, jusqu'à la vue de la Nouvelle - Hollande ; nous faisions beaucoup de chemin le jour, et très-peu la nuit, parce que nous n'avions été précédés par aucun navigateur dans la route que nous parcourions.

Le 17, par 31 degrés 28 minutes de latitude sud, et 159 degrés 15 minutes de longitude orientale, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de goélettes, qui nous faisoient soupçonner que nous passions auprès de quelque île ou rocher; et y il eut plusieurs paris pour la découverte d'une nouvelle terre avant notre arrivée à Botany-Bai, dont nous n'étions cependant qu'à cent quatre - vingts lieues : ces oiseaux nous suivirent jusqu'à quatre - vingts lieues de la Nouvelle-Hollande, et il est assez vraisemblable que nous avions laissé derrière nous quelque îlot ou rocher, qui sert d'asile à ces sortes d'oiseaux, car ils sont beaucoup moins nombreux auprès d'une terre habitée. Depuis l'île de Norfolk jusqu'à la vue de Botany-Bai, nous sondâmes tous les soirs, en filant deux cents brasses, et nous ne commençâmes à trouver fond qu'à huit lieues de la côte, par quatre-vingt-dix brasses. Nous en eûmes connoissance le 23 janvier; elle étoit peu élevée, et il n'est guères possible de l'apercevoir de plus de douze

lieues. Les vents devinrent alors très-variables, et nous éprouvâmes, comme le capitaine Cook, des courans qui nous portèrent, chaque jour, quinze minutes au sud de notre estime; en sorte que nous passâmes la journée du 24 à louvoyer à la vue de Botany-Bai, sans pouvoir doubler la pointe Solander, qui nous restoit à une lieue au nord : les vents souffloient avec force de cette partie, et nos bâtimens étoient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courans. Mais nous eûmes, ce même jour, un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille; ce fut celui d'une flotte anglaise, mouillée dans Botany-Bai, dont nous distinguions les flammes et les pavillons.

Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays, et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage; mais le tems fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnoître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26, à neuf heures du matin : je laissai tomber l'ancre à un mille de la côte du nord, sur un fond de sept brasses de bon sable gris, par le travers de la seconde baie. Au moment où je me présentois dans la passe, un lieutenant et un midshipman anglais furent envoyés à mon bord par le capi-

taine Hunter, commandant la frégate anglaise le Sirius; ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendroient de lui, ajoutant néanmoins qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettroient pas de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles; de sorte que leurs offres de service se réduisoient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remercîmens au capitaine Hunter, qui étoit déjà à pic, et avoit ses huniers hissés; je lui fis dire que mes besoins se bornoient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savois que des bâtimens destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pouvoient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte anglaise étoit commandée par le commodore Philipp, qui, la veille, avoit appareillé de Botany-Bai, sur la corvette le Spey, avec quatre vaisseaux de transport, pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paroissoit mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Philipp, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet; mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne

fût très-près de Botany-Bai, car plusieurs canots et chaloupes étoient à la voile pour s'y rendre; et il falloit que le trajet fût bien court, pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtimens. Bientôt les matelots du canot anglais, moins discrets que leur officier, apprirent aux nôtres qu'ils n'alloient qu'au port Jackson, seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Philipp avoit reconnu lui-même un très-bon havre qui s'enfonçoit de dix milles vers le sud-ouest; les bâtimens pouvoient y mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que celle d'un bassin. Nous n'eûmes, par la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras : ils désiroient s'embarquer sur nos vaisseaux pour revenir en Europe (1).

(1) Selon Turnbull, peu de tems après la formation de la colonie, plusieurs criminels ayant réussi à se sauver dans un bateau, et à gagner Timor, tous les autres se flattèrent du même succès. Les plus ignorans s'imaginoient qu'ils n'avoient qu'à s'abandonner au gré des vents et des flots, pour atteindre le continent de l'Asie. Quelques-uns de ces hommes, plus stupides encore, étoient persuadés qu'en traversant les forêts de la Nouvelle-Hollande, ils arriveroient à la Chine

---

Ici se termine le journal de la Pérouse. Les derniers monumens qui nous attestent l'existence

---

à pied; ils ignoroient toute l'étendue de la Nouvelle-Hollande, qui, par son immensité, compose à elle seule une cinquième partie de la terre, de sorte que ces essais ont coûté la vie au plus grand nombre de ceux qui les ont tentés : quant à ceux qui ont eu la force ou le bonheur de résister à des périls et à des fatigues aussi incroyables, ils sont venus se livrer à la miséricorde du gouverneur de la colonie.

Selon Turnbull, on construisoit en 1803, au port Jackson, un pont de pierre; il vit un grand nombre de femmes déportées, employées au transport des terres dans de grands paniers. Quoique cette tâche parût leur être très-pénible, cette marque d'infamie publique ne se bornoit pas à une punition passagère ou à un travail de quelques mois : celui-ci achevé, ces déportées devoient être conduites dans une autre partie du pays, pour y être soumises à une corvée de la même espèce. Elles sont encore sujettes à d'autres punitions, telles que d'avoir la tête rasée, de porter un collier de fer autour du cou, etc.

Les concessions de terrain sont faites par le gouverneur, à perpétuité, et à la seule charge de payer annuellement deux schellings (2 liv. 8 s.) par centaine d'acres, à la couronne, qui se réserve seulement la coupe des bois propres à la marine. La quantité de terres accordées à un déporté dont le tems de la punition est expiré, est de vingt-cinq acres; de trente

de cet illustre infortuné, sont quelques lettres

---

pour un simple soldat ; de cinquante pour un officier ; de cent pour un officier bréveté, et de cent quatre-vingts pour un Anglais qui vient résider volontairement dans la colonie. Le blé s'y sème depuis le 1er avril jusqu'au milieu de mai, et on le récolte en décembre : il faut un boisseau et demi ou deux boisseaux et demi de semence par acre. Le maïs se plante en octobre ou novembre, et est mûr en avril ou mai. L'acre rapporte de douze à quarante boisseaux, suivant la qualité du sol.

Les hommes employés aux travaux champêtres doivent être à l'ouvrage à cinq heures et demie du matin ; ils déjeûnent à huit, et retournent au travail jusqu'à trois heures et demie : le reste de la journée leur appartient. Les habitans qui désirent avoir des déportés pour domestiques à l'année, passent un acte avec le gouvernement, par lequel ils s'obligent de leur fournir la même quantité de vivres et de vêtemens qui leur étoit délivrée des magasins de l'état. On les habille deux fois par an : au mois de décembre, qui répond à notre mois de mai, et pendant lequel le thermomètre de Réaumur monte de quinze à trente-cinq degrés au dessus de zéro, ils ont une casaque, une chemise, une culotte, un pantalon et une paire de souliers. Ils reçoivent en juin, deux gilets de toile, deux chemises, une grande culotte, un chapeau et deux paires de souliers. Leur tems de travail est fixé à dix heures par jour toute l'année, et à six le samedi. Si un maître dispose du reste de la journée de son employé, il est tenu de lui payer une livre quatre sous

écrites par lui de Botany-Bai, et apportées en

à raison d'un jour. On voit déjà dans la Nouvelle-Hollande, trois établissemens destinés à recevoir les enfans orphelins des plus mauvais sujets déportés. Il y en a un pour les filles, où elles sont au nombre de soixante, et où on leur apprend à coudre, à lire et à écrire. Les garçons reçoivent aussi, dans leurs maisons, quelqu'assistance du gouvernement. Tous ces établissemens sont parfaitement bien tenus, et reçoivent des secours abondans des dames de cette colonie.

La livre de porc y valoit, selon Turnbull, en 1803, environ une livre quatre sous; celle de mouton étoit un peu plus chère. Le boisseau de froment se vendoit huit schellings, ou neuf liv. 12 s.; celui de maïs, quatre schellings; et la même mesure de pommes de terre, huit à dix schellings, etc. Les échanges y constituent le mode de paiement, parce qu'on y voit peu d'espèces en circulation, excepté chez les hommes de loi et chez les traîteurs. Le billon y circule cependant un peu, et est même admis pour le double de sa valeur. Le sucre, le café, le tabac sont les articles les plus recherchés dans cette colonie; ils sont toujours reçus en échange au plus grand avantage du vendeur. On y voit bien des billets à ordre consentis par des particuliers, mais, quelque solvables que soient ces individus, leurs billets ont l'inconvénient d'être de nulle valeur hors de la colonie.

Sydney est le chef-lieu des établissemens de la Nouvelle-Hollande. Suivant les renseignemens les plus exacts que Turnbull a pu se procurer en 1804, la population de cette ville étoit d'environ deux mille six

cents habitans; ce qui compose le tiers de celle de la Nouvelle-Galles méridionale. Des Irlandais et Irlandaises déportés pour leur conduite séditieuse, en 1793, composent presque la moitié de ses habitans : ils se considèrent tous comme des martyrs, souffrant pour une cause très-glorieuse; et, selon Turnbull, si la France se présentoit sur ces côtes, avec des forces capables de promettre quelques succès, on verroit bientôt tous ces Irlandais se joindre à eux, et sacrifier leur propre vie pour écraser le léopard britannique.

Il est aussi dans ce pays une autre classe de colons, composée de gens que le gouvernement a envoyés à ses frais, avec leurs familles, pour y former des établissemens : mais, sur plus de cent de ces familles transportées dans la Nouvelle-Hollande, il n'y en a pas au delà de huit à dix qui se fassent distinguer, par leur conduite, des criminels déportés; et, parmi ces derniers, on en voit très-peu qui, à la fin de leur punition, soient dignes, comme Georges Barrington, d'occuper une magistrature. Ce Barrington, après avoir subi au port Jackson la peine due aux crimes qu'il avoit commis à Londres, a été jugé digne de remplir les fonctions de grand *constable* à Paramatta : il s'est acquitté de ce devoir important pendant un certain nombre d'années, de la manière la plus honorable; mais le tableau des égaremens de sa vie passée, présent sans cesse à son esprit, et la force des remords dont son ame étoit pénétrée, ayant fini par affoiblir ses facultés intellectuelles, il s'est retiré avec une pension

chatka, par un bâtiment de la flotte anglaise. Il

---

que le gouvernement a cru devoir lui accorder pour ses services.

Quant aux indigènes ou naturels de la Nouvelle-Hollande, ils ont, selon Turnbull, une passion extrême pour les liqueurs fortes, et ils sont d'une violence excessive dans l'ivresse. Les Anglais en ont conduit un, nommé *Bennelong*, à Londres; mais la curiosité dont il étoit l'objet dans ce pays, ne lui causa que de l'ennui et du dégoût. Un autre Anglais, plein d'humanité, a essayé d'élever, dès l'enfance, un garçon et une fille pris chez ces sauvages, afin d'observer sur eux l'effet de l'éducation et de l'exemple. Ces enfans ont été soignés et instruits avec beaucoup d'attention; rien n'a été négligé pour les former aux coutumes européennes. Mais à peine ces élèves ont-ils eu atteint l'âge fixé pour le terme de leur éducation, qu'ils se sont affranchis de toute dépendance, et jetant les habits auxquels on les croyoit accoutumés, ils ont fui dans les bois pour reprendre la vie errante de leur père. On pourroit citer tant d'autres exemples des sauvages de cette partie du Globe, qui ont préféré de s'exposer à la faim et à toutes les inclémences des saisons, qu'on peut les regarder tous comme incapables d'aucune organisation sociale.

Ces sauvages ne reconnoissent ni chefs ni supérieurs. La seule distinction qu'ils accordent est celle de la force et du courage : les guerriers qui se font remarquer par leur bravoure, n'en recueillent d'autre avantage que de combattre plus souvent pour les querelles des autres. Ils ont confiance dans leurs *curradgies*, qui sont les

fixe, dans une lettre à M. de Fleurieu, du 7 février, son départ au 15 mars : voici l'extrait

---

sages, les vieillards du pays. Ces anciens font la médecine, et sont même arbitres dans les cas difficiles. Il faut qu'un curradgie approche de la décrépitude pour être devin.

Tous ces sauvages vivent par tribus ou familles, qui portent le nom du district qu'elles habitent. Il est rare qu'ils se marient hors de leurs familles, mais ils ne s'allient jamais à un degré plus proche que celui de cousin-germain. Leur manière de faire la cour aux femmes est extrêmement plaisante et bizarre. Lorsqu'un jeune homme a trouvé une jeune fille qui lui plaît, il lui déclare qu'il faut le suivre. Si elle refuse, il la menace; si elle persiste, il emploie les coups. Les Colons au commencement s'imaginoient que ces jeunes filles étoient violentées, mais elles leur apprirent que tel étoit l'usage établi dans leur pays, et que cette coutume leur plaisoit beaucoup. Ces femmes sont ordinairement très-fidelles à leurs maris, et elles en sont fort jalouses. Turnbull même prétend que ce n'est pas toujours sans motif légitime. C'est presque toujours le mari qui fait l'office de sage-femme, et dès le jour même des couches, l'épouse pourvoit aux détails de son ménage, comme s'il ne s'étoit rien passé d'extraordinaire. Le nouveau-né est mis dans un berceau d'écorce d'arbre, et il y est soigné avec beaucoup de tendresse. On a calculé cependant que sur trois enfans il n'y en avoit qu'un qui arrivât à l'âge de trois ans. Dès qu'un garçon commence à marcher, on lui apprend à lancer la pique; et dès qu'il est parvenu à l'âge de

d'une autre du même jour, au ministre de la marine, où il trace sa route projetée jusqu'à l'Île-de-France :

Botany-Bai, 7 *février* 1788.

..... Je remonterai aux îles des Amis, et je ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes instructions, relativement à la partie méridionale de la Nouvelle-Caledonie, à l'île Santa-Cruz de Mendana, à la côte du sud de la terre des Arsacides de Surville, et à la terre de la Louisiade de Bougainville, en cherchant à connoître si cette dernière fait partie de la Nouvelle-Guinée, ou si elle en est séparée. Je passerai, à la fin de juillet 1788, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existe un. Je visiterai, pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, le golfe de la Carpentarie, et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diémen; mais de manière cependant, qu'il me soit possible de remonter au nord assez tôt pour arriver, au commencement de décembre 1788, à l'Ile-de-France.

---

puberté, on lui enlève une des dents incisives. Ils ont soin aussi d'enlever aux petites filles les deux dernières phalanges du petit doigt de la main droite. Cette opération se fait par une ligature extrêmement serrée, qui occasionne la chute de cette partie du doigt. On jette dans la mer les deux phalanges qui sont tombées, afin de porter bonheur aux femmes pour la pêche.

Non loin du port Jackson, on trouve des mines de

Dans une autre il annonce le projet de quitter l'Ile-de-France le 25 décembre 1788 : « Je » dirigerai, dit-il, ma route vers le cap de la » Circoncision, d'où je me rendrai en France, » sans relâcher, ou après avoir relâché au cap » de Bonne-Espérance, suivant les circonstances; » et j'espère arriver à Brest en juin 1789, qua- » rante-six ou quarante-sept mois après mon » départ de ce port ».

Voici encore quelques foibles détails sur cet infortuné, que depuis si long-tems nos vœux appellent en vain. Ces renseignemens donnés dans le journal de M. Whyte, sont d'autant plus précieux qu'ils sont les seuls et vraisemblablement les derniers qu'on puisse avoir sur ce navigateur célèbre ; car aujourd'hui la triste consolation de pouvoir douter de sa mort nous est même ravie : depuis le tems que la France a envoyé inutilement à sa recherche, il n'est que trop vrai qu'il aura été englouti dans les ondes, ou massacré comme M. de Langle.

---

sel fossile, de fer et de charbon. Le détroit de Bass fournit aussi de l'occupation à beaucoup d'individus, pour y recueillir l'huile de baleine et des peaux de veaux marins. Ces deux articles passent pour être les meilleurs du Globe. *Voyez*, sur la Nouvelle-Hollande, le tome IV, page 273, et le tome VIII, pages 270 et suivantes.

Le

Le 26 janvier 1788, dit M. Whyte, nous vîmes arriver à Botany-Bai M. Clonard, envoyé par M. le comte de la Pérouse. Ce capitaine nous dit que M. de Langle et onze Français de sa suite avoient été massacrés dans une île des Navigateurs. Le 8 février, plusieurs de nos officiers allèrent rendre visite aux Français; ils furent reçus par M. de la Pérouse de la manière la plus polie et la plus amicale. Le 30 mai suivant, après déjeûner, nous allâmes visiter le tombeau d'un Français mort pendant le séjour de M. de la Pérouse dans ces parages. Ce Français étoit le Père Receveur, cordelier et physicien, blessé grièvement à l'œil par les insulaires de Maouna. Son monument étoit simple et élevé sans art : au dessus de la fosse, on voyoit écrit sur une planche clouée à un arbre, l'inscription suivante que le commodore Philipp, ami de M. Whyte, fit graver ensuite sur cuivre.

Ci-gît le Receveur de l'ordre des frères mineurs; embarqué, en qualité de physicien, sur l'escadre de M. de la Pérouse, et mort à Botany-Bai le 17 février 1788.



Quelques souscripteurs auroient désiré cette Collection plus volumineuse, mais, pour ne pas multiplier les volumes sans nécessité, nous avons résolu de la terminer ici. Il n'y a déjà que trop

de livres, et c'est moins à leur nombre qu'à leur mérite et à leur importance qu'un homme de goût s'attache ordinairement. Combien d'ouvrages ne voit-on pas surcharger tous les jours les bibliothèques, et qui, soumis à l'analyse, fourniroient à peine cinq à six pages intéressantes !

Conformément à notre promesse et au plan que nous nous étions tracé, le lecteur peut se flatter de trouver dans ce recueil presque tous les faits propres à compléter l'histoire de l'homme, à nous faire connoître les opinions, les erreurs, les folies et le délire de cette malheureuse espèce humaine : il y verra aussi les différens phénomènes, la température, et les productions les plus rares des diverses contrées de la Terre. Enfin, pour ne laisser rien à désirer aux géographes sur les découvertes récentes, nous y avons également inséré un extrait des relations des capitaines Dixon, Marchand, Vancouver, la Billardière, Péron, Turnbull, etc., ainsi que les détails les plus curieux des autres navigateurs et voyageurs célèbres. L'expérience de tous ces marins, leur mérite personnel et leur grade, sont des garans de la justesse de leurs observations et de leur véracité.

Il ne me reste plus qu'à réclamer un peu d'indulgence de la part de ceux qui liront cet

Ouvrage; car loin de moi la présomption et le fol orgueil que mon travail soit exempt de défauts. Je sais très-bien que si plusieurs savans critiques ont daigné applaudir à mes foibles efforts, d'autres ont été plus sévères. Que ceux-ci, pour toute discussion et pour toute réponse, me permettent de leur dire avec le bon La Fontaine : *Si de vous agréer je n'emporte le prix, j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.*

FIN.

TABLE

Des matières du Tome douzième.

Fin de la Table du douzième et dernier Volume.



Planisphère
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
SIBÉRIE OU TATARIE RUSSE
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
Baye de Baffin
GROENLAND
Baye d'Hudson
LABRADOR
OCÉAN ATLANTIQUE
GRAND OCÉAN BORÉAL
TATARIE CHINOISE
AFRIQUE
MER D'ARABIE
MER DES INDES
NOUVELLE HOLLANDE
GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL
Tropique du Cancer
OCÉAN ATLANTIQUE SEPTENTRIONAL
OCÉAN ATLANTIQUE ÉQUATORIAL
OCÉAN ATLANTIQUE MERIDIONAL
GOLFE DU MEXIQUE
MER DES CARAIBES
GRAND OCÉAN AUSTRAL
NOUVELLE ZÉLANDE
Antipode de Paris
Terre de la Roche ou I. St Pierre
Cercle Polaire Antarctique
OCÉAN GLACIAL ANTARCTIQUE
Longitude du Méridien de Paris
Longitude Orientale
Longitude Occidentale
PLANISPHÈRE
OU
CARTE GÉNÉRALE DU GLOBE
PAR J. B^te POIRSON
Ingénieur Géographe.
l'An 1810
Gravé par Glot.


CARTE
D'ASIE
Par J. B. Poirson
Ingénieur Géographe
l'An 1810.
Lieues communes de France de 25 au Degré
Milles de Turquie
Wersts de Russie
Milles Arabes
Coss Indiens, de 44 au Degré
Parasanges de Perse
Lis Chinois, de 240 au Degré
Lieues Marines, de 20 au Degré
Gravé par Glot
AMÉRIQUE
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
Cercle Polaire Arctique
EUROPE
MER MÉDITERRANÉE
MER BALTIQUE
MER NOIRE
MER CASPIENNE
AFRIQUE
ARABIE
OMAN
HADRAMAUT
Golfe Persique
SIBÉRIE OCCIDENTALE
SIBÉRIE ORIENTALE
TARTARIE INDÉPENDANTE
MONGOULS RÉUNIS
PROVINCES RÉUNIES
Désert de Cobi
Desert de Shamo
L'EMPIRE CHINOIS
MANTCHOURIE
TIBET OU BOUDESTAN
CHINE
COREE
ILES DU JAPON
INDOUSTAN
DECAN
CEYLAN
Golfe de Bengal
Golfe du Sinde
MER DE CHINE
ILES PHILIPPINES
BORNÉO
MOLUQUES
NOUVELLE GUINÉE
Archipel des Iles Carolines
Tropique du Cancer
LIGNE ÉQUINOXIALE
MER DES INDES
GRAND OCÉAN
Grand Archipel d'Asie
Tropique du Capricorne
Bassin du Nord
Bassin du Sud
BASSIN DE BEERING



Longitude du Méridien de Paris
CARTE
D'AFRIQUE.
Par J.B. Poirson
An 1809.
OCÉAN ATLANTIQUE
MER MÉDITERRANÉE
MER DES INDES
Tropique du Cancer
Equateur ou Ligne Equinoxiale
Tropique du Capricorne
GRAND DÉSERT ou S'AHHRAH
TOUARIK
NIGRITIE
SOUDAN
NUBIE
ABYSSINIE
ARABIE
PERSE
MER ROUGE
MUJACCO
ANZICO ou MICOCO
NIMEAMAY ou NANO-EMUGI
CONGO
BENGUELA
JAGAS
MONOMOTAPA
ZANGUEBAR
HOTTENTOTS
CANAL DE MOZAMBIQUE
Golfe de Guinée
Désert de Barqah
Désert de Libye
Désert de Bilmah
FEZZAN
ADEL
GALLES
Cap de Bonne Espérance
Longitude du Méridien de l'Ile de Fer


AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE
Par J. B. Poirson
Ingénieur Géographe
An 1809.
Lieues communes de France de 25 au D.
Lieues de Canada de 30 au D.
Milles Anglais d'usage de 60 au Degré.
Lieues d'Espagne de 17 ½ au Degré
Lieues Marines de 20 au Degré.
OCEAN GLACIAL
GRAND OCÉAN BORÉAL
OCÉAN ATLANTIQUE SEPTENTRIONAL
BASSIN DE BERING
AMÉRIQUE RUSSE
TERRES ARCTIQUES
BAYE DE BAFFIN
GROENLAND
BAYE D'HUDSON
GALLES MERIDIONALE
LABRADOR
NOUVELLE ALBION
NOUVELLE CALIFORNIE
LOUISIANE
Indiens Pawnees
Pays Inconnu
GOLFE DU MEXIQUE
MER DES CARAIBES
MER DE HONDURAS
IlES LUCAYES
AMÉRIQUE MERIDIONALE
Ligne Equinoxiale ou Equateur
Tropique du Cancer
Grand Banc de Terre-Neuve


Longitude du Méridien de l'Isle de Fer
Lieues communes de France de 25 au Degré
Lieues legales de Castille de 26 ½ au Degré
Lieues d'Espagne et de Portugal de 17 ½ au Deg.
Lieues Marines de 20 au Degré
AMÉRIQUE
MÉRIDIONALE
Par J. B. Poirson
Ingenieur Geographe
an 1808
ROYAUME DE BRESIL
MER DU SUD
OCÉAN MÉRIDIONAL
Tropique du Capricorne
PARAGUAI
CHILI
CHACO
Pampas
Buenos Ayres
Rio de la Plata
ILES GALLAPAGOS
I. de Juan Fernandez
Terre de Feu
Cap Horn
I.s Malouines ou Falkland
Colonie Française
Longitude du Méridien de Paris.



N° 6. Le grand Océan
GRAND OCÉAN BORÉAL
GRAND
GRAND OCÉAN
EQUINOXIAL
OCÉAN
GRAND OCEAN AUSTRAL
Tropique du Cancer
LIGNE EQUINOXIALE ou EQUATEUR
Tropique du Capricorne
NOUVELLE HOLLANDE
NOUVELLE GUINÉE
BORNEO
Archipel des Îles Carolines
Îles Sandwich
Archipel des Navigateurs
Archipel de la Société
Terre d'Arnheim
Terre de Nuyt
Cap Nord
Antipode de Paris
AMÉRIQUE
NOUVELLE ALBION SEPTENTRIONALE
CARTE RÉDUITE
donnant toutes les découvertes faites dans
LE GRAND OCÉAN
nommé aussi
OCÉAN PACIFIQUE
ou
MER DU SUD
Par J.B. Poirson Ingénieur Géographe
l'An 1810.

TABLE

ANALYTIQUE ET RAISONNÉE

Des matières contenues dans les 12 Volumes,

Mise par ordre alphabétique, avec une explication de quelques termes de marine.

N. B. Les chiffres romains indiquent le tome; les chiffres arabes séparés par une virgule, marquent la page du volume. Quand les chiffres arabes sont seuls, ils désignent toujours la page du volume précédemment énoncé.

— Route la plus sûre pour venir de l'Asie en Europe, 302.

DARFOUR. Règles pour les étrangers qui viennent dans ce royaume, I, 522. — Cour du sultan, 523. — Villes principales de cette partie de l'Afrique, 524. — Population de tout le royaume, 528. — Travaux champêtres de ce peuple, 529. — Quadrupèdes et oiseaux de ce pays, 530. — Tribut que l'on paie au souverain, 531. — Monnaie de ce royaume, 533. — Mœurs des Fourains, *ib.* — Maladie particulière à ce climat, 536. — Exemple de sévérité du sultan du Darfour, 537.

DÉFERLER, XI, 288. C'est dépaqueter les voiles, lorsquelles sont serrées sur leurs vergues. On dit de la mer qu'elle *déferle*, lorsque la lame brise en écumant avec bruit.

DEGRÉ, XI, 279. En France, on a coutume de partager le degré terrestre en 25 lieues communes de 2283 toises, et en 20 lieues marines; ainsi la lieue marine est la 20e partie du degré : il y a 60 minutes de tems au degré, donc une lieue marine vaut 3 minutes de tems.

Sur terre un degré vaut	4	minutes de tems.
2	8	
3	12	
4	16	
5	20	
6	24	
7	28	
8	32	
9	36	
10	40	
11	44	
12	48	
13	52	
14	56	
15	1	heure de tems.

Exemple. Il est à Vienne en Autriche, midi 56 minutes, lorsqu'il est midi précis à Paris; quelle est

---

(1) Cette cruelle maladie méconnue des anciens, signalée pour la première fois par les Arabes, remarquée chez les habitans de Ténériffe par M. Péron, a été bien observée vers le milieu du siècle dernier, par Hillary et Hendy, médecins anglais, dans l'île de Barbade, où elle est devenue endémique. Depuis cette époque, M. Alard, médecin de Paris, a acquis la conviction de l'identité de cette maladie avec la lèpre ou l'éléphantiasis des Arabes, de l'Egypte, du Malabar, et il l'a même traitée à Paris. Il cite dans son ouvrage, une femme de

---

quarante-quatre ans, qui, après avoir éprouvé plusieurs accès de fièvre et d'inflammation très-aiguë, en a conservé un état de difformité très-extraordinaire : elle a les mamelles, le ventre et les membres inférieurs excessivement volumineux, de manière cependant que la cuisse et la jambe gauches, qui ont déjà essuyé plusieurs attaques, sont d'une grosseur plus démesurée que les autres parties qui n'ont subi qu'un ou deux accès. Il cite encore l'exemple d'une religieuse de Sienne, chez qui le bras droit avoit acquis, dans l'espace de sept ans, un poids de cent vingt livres. Tous les mois ou tous les trois mois, cette infortunée éprouvoit un accès de fièvre, accompagné d'inflammation et de douleur, et chacun de ces accès étoit suivi d'un nouvel accroissement de volume dans la tumeur. Cette religieuse mourut à l'âge de vingt-six ans, à la suite d'incisions pratiquées sur sa tumeur qui étoit dure, et semblable à une outre pleine : elle résistoit fortement à l'impression du doigt. Après sa mort, l'écoulement séreux continua pendant huit heures, et le liquide qu'il produisit, réuni à ce qui étoit déjà sorti pendant l'opération, forma un poids de quatre-vingts livres. D'un autre côté, le bras détaché du tronc se trouva peser cent vingt livres ; ce qui, joint aux quatre-vingts livres déjà citées, présentoit une masse de deux cents livres, masse double de celle du corps. Selon M. Alard, l'inflammation des vaisseaux lymphatiques constitue essentiellement cette maladie, dont la nature paroît être la même que celle de l'érysipèle : elle présente encore des analogies frappantes avec les rhumatismes goutteux, la goutte et quelques autres infirmités qui accablent l'espèce humaine. L'éléphantiasis s'observe rarement au cou, à la poitrine et sur la tête. Cette maladie paroît s'attacher principalement aux membres, et surtout aux inférieurs.

par son volume, observé par Byron aux environs du port Désiré, 199.

LONGITUDE d'un lieu; ce que c'est, IV, 308. — On peut aussi la définir par la dimension de la terre de l'ouest à l'est. La longitude change à chaque pas que l'on fait de l'est à l'ouest. Les Français ayant adopté le méridien de Paris pour point de départ, comptent cent quatre-vingts degrés de longitude à l'est de Paris, et autant à l'occident. Si l'on suivoit toujours un même méridien en allant d'un pôle à l'autre, on seroit toujours sous la même longitude. Comme les parallèles à l'équateur ont une plus petite circonférence à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur, il s'en suit que les degrés de longitude diminuent d'étendue depuis l'équateur jusqu'aux pôles. Leur diminution ne devient bien sensible que vers le trentième degré de latitude. Sous l'équateur ils ont chacun vingt-cinq lieues; vers le trentième degré ils n'ont plus que vingt-deux lieues; vers le quarante-neuvième degré ils n'ont que seize lieues; vers le soixante-unième ils n'en valent plus que douze; vers le soixante-dixième ils n'ont plus que huit lieues; vers le quatre-vingtième ils ne sont que de quatre lieues; enfin vers le quatre-vingt-neuvième, les degrés de longitude n'ont plus qu'un quart de lieue. Dans les globes, les degrés de longitude se marquent sur l'équateur. — *Voyez* DEGRÉ.

LOUISIADE (la) est, selon M. de Bougainville, une terre extrêmement élevée, VII, 126. — *Voyez* sa position sur la carte de l'Asie.

LOUISIANE (la) a été découverte par Ferdinand Soto, VII, 208. — Cet Espagnol y périt avec les principaux officiers de son armée, *ib.* — Dévouement d'un Français pour reculer de quelques jours la mort de ses compatriotes, 209. — Trait magnifique de M. de Gourgues pour réparer les malheurs des Français dans la Louisiane, 210. — Beauté de cette portion de l'Amérique, *ib.* et 215. — Costume et caractère des naturels de ce pays, 211. — Moyens sûrs pour se conci-

---

(1) Cette peste qui parut en Islande en 1350, fut, selon Petrarque, la plus cruelle et la plus furieuse de tous les siècles. Elle avoit pris son origine l'an 1346 au royaume de Cattay ou de Caket, que quelques géographes placent dans l'Asie supérieure et dans la Géorgie : elle y commença par une espèce de vapeur fétide qui couvrit deux cents lieues de pays, et où l'on vit naître en même tems une immensité d'insectes et de reptiles qui achevèrent de corrompre l'atmosphère. En 1348, la mortalité pénétra en France par l'Italie, et pendant cette année et la suivante, les villes et villages de cet empire furent misérablement tourmentés. On s'épuisoit en regrets sur la perte des têtes les plus chères; les cités étoient remplies de morts et de mourans, les campagnes incultes et couvertes de cadavres. A l'Hôtel-Dieu de Paris il y périssoit par jour plus de cinq cents pestiférés, et on fut obligé à plusieurs reprises de renouveler la communauté des filles de la Charité, qui prenoient soin des pauvres malades. Selon Mezeray et d'autres historiens, il y eut des villes où il ne resta que la dixième et même la vingtième partie des habitans. On remarqua que la peste se maintenoit pendant cinq mois, dans toute sa force, dans le pays où elle commençoit à s'allumer. Ce terrible fléau fit le tour de notre hémisphère, et enleva au moins le quart de la population. Au milieu de cette désolation commune, il mourut plus de jeunes gens que de vieillards : en voyant tomber autour de soi des milliers d'hommes, tous se regardoient comme des victimes destinées à une mort prochaine.



